# HISTOIRE
# NATURELLE

DES
QUADRUPEDES OVIPARES,
ET DES SERPENTS,

PAR LE C^EN LACEPEDE,

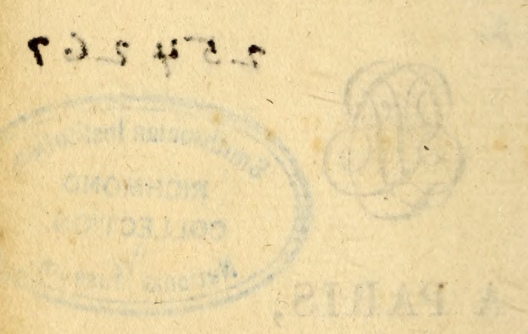
TOME DEUXIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, Nº 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, Nº 116.

AN VII. — 1799.



# HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES OVIPARES.

## TROISIÈME DIVISION.

## LÉZARDS

*Dont la queue est ronde, qui ont cinq doigts aux pieds de devant, et des bandes écailleuses sous le ventre.*

## LE LÉZARD GRIS *.

Le lézard gris paroît être le plus doux, le plus innocent et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun

* *Lagartija* et *sargantana*, en Espagne; *langrola*, aux environs de Montpellier.

dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la Nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante : sa petite taille est svelte ; son mouvement agile ; sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris ; et lorsque, dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle, avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante ; il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée ; il fait briller ses yeux vifs et animés ; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paroît le regarder avec complaisance :

mais au moindre bruit qui l'effraie, à la chûte seule d'une feuille, il se roule, tombe et demeure pendant quelques instans comme étourdi par sa chûte; ou bien il s'élance, disparoît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparoît encore, décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asyle jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée *.

Sa tête est triangulaire et applatie; le dessus est couvert de grandes écailles, dont deux sont situées au-dessus des yeux, de manière à représenter quelquefois des paupières fermées. Son petit museau arrondi présente un contour gracieux; les ouvertures des oreilles sont assez grandes; les deux mâchoires égales et garnies de larges écailles; les dents fines, un peu crochues, et tournées vers le gosier.

Il a à chaque pied cinq doigts déliés, et garnis d'ongles recourbés, qui lui servent à

* C'est principalement dans les pays chauds que le lézard gris est très-agile, et qu'il exécute les divers mouvemens que nous venons de décrire.

grimper aisément sur les arbres et à courir avec agilité le long des murs ; et ce qui ajoute à la vîtesse avec laquelle il s'élance, même en montant, c'est que les pattes de derrière, ainsi que dans tous les lézards, sont un peu plus longues que celles de devant. Le long de l'intérieur des cuisses, règne un petit cordon de tubercules, semblables par leur forme à ceux que nous avons remarqués sur l'iguane : le nombre de ces petites éminences varie, et on en compte quelquefois plus de vingt.

Tout est délicat et doux à la vue dans ce petit lézard. La couleur grise que présente le dessus de son corps, est variée par un grand nombre de taches blanchâtres, et par trois bandes presque noires qui parcourent la longueur du dos ; celle du milieu est plus étroite que les deux autres. Son ventre est peint de verd changeant en bleu ; il n'est aucune de ses écailles dont le reflet ne soit agréable ; et pour ajouter à cette simple mais riante parure, le dessous du cou est garni d'un collier composé d'écailles, ordinairement au nombre de sept, un peu plus grandes

que les voisines, et qui réunissent l'éclat et la couleur de l'or. Au reste, dans ce lézard comme dans tous les autres, les teintes et la distribution des couleurs sont sujettes à varier suivant l'âge, le sexe et le pays : mais le fond de ces couleurs reste à peu près le même *. Le ventre est couvert d'écailles beaucoup plus grandes que celles qui sont au-dessus du corps ; elles y forment des bandes transversales, ainsi que dans tous les lézards que nous avons compris dans la troisième division.

Il a ordinairement cinq ou six pouces de long, et un demi-pouce de large : et quelle différence entre ce petit animal et l'énorme crocodile ? Aussi ce prodigieux quadrupède ovipare n'est-il presque jamais apperçu qu'avec effroi, tandis qu'on voit avec intérêt le petit lézard gris jouer innocemment parmi les fleurs avec ceux de son espèce, et, par la rapidité de ses agréables évolutions, mériter le nom d'*agile* que Linné lui a donné. On ne craint point ce lézard doux et paisible ; on l'ob-

* Nous avons décrit le lézard gris d'après des individus vivans.

serve de près. Il échappe communément avec rapidité, lorsqu'on veut le saisir : mais lorsqu'on l'a pris, on le manie sans qu'il cherche à mordre ; les enfans en font un jouet, et, par une suite de la grande douceur de son caractère, il devient familier avec eux. On diroit qu'il cherche à leur rendre caresse pour caresse ; il approche innocemment sa bouche de leur bouche ; il suce leur salive avec avidité. Les anciens l'ont appelé *l'ami de l'homme ;* il auroit fallu l'appeler *l'ami de l'enfance.* Mais cette enfance, souvent ingrate ou du moins trop inconstante, ne rend pas toujours le bien pour le bien à ce foible animal ; elle le mutile ; elle lui fait perdre une partie de sa queue très-fragile, et dont les tendres vertèbres peuvent aisément se séparer.

Cette queue, qui va toujours en diminuant de grosseur, et qui se termine en pointe, est à peu près deux fois aussi longue que le corps : elle est tachetée de blanc et d'un noir peu foncé, et les petites écailles qui la couvrent forment des anneaux assez sensibles, souvent au nom-

bre de quatre-vingts. Lorsqu'elle a été brisée par quelque accident, elle repousse quelquefois ; et suivant qu'elle a été divisée en plus ou moins de parties, elle est remplacée par deux et même quelquefois par trois queues plus ou moins parfaites, dont une seule renferme des vertèbres ; les autres ne contiennent qu'un tendon.

Le tabac en poudre est presque toujours mortel pour le lézard gris : si l'on en met dans sa bouche, il tombe en convulsion, et le plus souvent il meurt bientôt après. Utile autant qu'agréable, il se nourrit de mouches, de grillons, de sauterelles, de vers de terre, de presque tous les insectes qui détruisent nos fruits et nos grains ; aussi seroit-il très-avantageux que l'espèce en fût plus multipliée : à mesure que le nombre des lézards gris s'accroîtroit, nous verrions diminuer les ennemis de nos jardins ; ce seroit alors qu'on auroit raison de les regarder, ainsi que certains Indiens les considèrent, comme des animaux d'heureux augure, et comme des signes assurés d'une bonne fortune.

Pour saisir les insectes dont ils se nour-

rissent, les lézards gris dardent avec vîtesse une langue rougeâtre, assez large, fourchue, et garnie de petites aspérités à peine sensibles, mais qui suffisent pour les aider à retenir leur proie ailée. Comme les autres quadrupèdes ovipares, ils peuvent vivre beaucoup de temps sans manger, et on en a gardé pendant six mois dans une bouteille, sans leur donner aucune nourriture, mais aussi sans leur voir rendre aucun excrément.

Plus il fait chaud, et plus les mouvemens du lézard gris sont rapides : à peine les premiers beaux jours du printemps viennent-ils réchauffer l'atmosphère, que le lézard gris sortant de la torpeur profonde que le grand froid lui fait éprouver, et renaissant, pour ainsi dire, à la vie avec les zéphirs et les fleurs, reprend son agilité et recommence ces espèces de joûtes, auxquelles il allie des jeux amoureux. Dès la fin d'avril, il cherche sa femelle : ils s'unissent ensemble par des embrassemens si étroits, qu'on a peine à les distinguer l'un de l'autre; et s'il faut juger de l'amour par la vivacité de son

expression, le lézard gris doit être un des plus ardens des quadrupèdes ovipares.

La femelle ne couve pas ses œufs, qui sont presque ronds, et n'ont pas quelquefois plus de cinq lignes de diamètre : mais comme ils sont pondus dans le temps où la température commence à être très-douce, ils éclosent par la seule chaleur de l'atmosphère, avec d'autant plus de facilité, que la femelle a le soin de les déposer dans les abris les plus chauds, et, par exemple, au pied d'une muraille tournée vers le midi.

Avant de se livrer à l'amour et de chercher sa femelle, le lézard gris se dépouille comme les autres lézards ; ce n'est que revêtu d'une parure plus agréable et d'une force nouvelle, qu'il va satisfaire les désirs que lui inspire le printemps. Il se dépouille aussi lorsque l'hiver arrive ; il passe tristement cette saison du froid dans des trous d'arbre ou de muraille, ou dans quelques creux sous terre : il y éprouve un engourdissement plus ou moins grand, suivant le climat qu'il habite et la rigueur de la saison ; et il ne

quitte communément cette retraite que lorsque le printemps ramène la chaleur. Cet animal ne conserve cependant pas toujours la douceur de ses habitudes. M. Edwards rapporte, dans son *Histoire naturelle*, qu'il surprit un jour un lézard gris attaquant un petit oiseau qui réchauffoit dans son nid des petits nouvellement éclos. C'étoit contre un mur que le nid étoit placé. L'approche de M. Edwards fit cesser l'espèce de combat que l'oiseau soutenoit pour défendre sa jeune famille; l'oiseau s'envola ; le lézard se laissa tomber : il auroit peut-être, dit M. Edwards, dévoré les petits, s'il avoit pu les tirer de leur nid. Mais ne nous pressons pas d'attribuer une méchanceté qui peut n'être qu'un défaut individuel et ne dépendre que de circonstances passagères, à une espèce foible que l'on a reconnue pour innocente et douce.

On a fait usage des lézards gris en médecine; on les a employés, aux environs de Madrid, dans des maladies graves * :

* On a vanté les propriétés des lézards gris, principalement contre les maladies de la peau, les

la société royale a reçu des individus de l'espèce dont se servent les médecins espagnols ; ils ont été examinés par MM. Daubenton et Mauduit, et un de ces lézards a été déposé au Cabinet du roi : il ne diffère du lézard gris de nos provinces que par des nuances de couleur très-légères, et qui sont la suite presque nécessaire de la diversité des climats de la France et de l'Espagne.

Il paroît qu'on doit regarder comme une variété du lézard gris, un petit lézard très-agile, et qui lui ressemble par la conformation générale du corps, par celle de la queue, par des écailles disposées sous la gorge en forme de collier, et par des tubercules placés sur la face intérieure des cuisses. M. Pallas l'a appelé *lézard véloce* dans le supplément latin du voyage qu'il a publié en langue russe. Ce petit lézard est d'une couleur cendrée, rayée longitudinalement, semée de points roux sur le dos et bleuâtres sur les côtés, où

cancers, les maux qui demandent que le sang soit épuré, etc. Voyez à ce sujet les avis et instructions publiés par la société royale de médecine de Paris.

l'on voit aussi des taches noires. On le rencontre parmi les pierres, auprès du lac d'Inderskoi, et dans les lieux les plus déserts et les plus chauds ; il s'élance, suivant M. Pallas, avec la rapidité d'une flèche.

---

## ADDITION A L'ARTICLE DU LÉZARD GRIS.

M. de Sept-Fontaines, que nous avons déja cité plusieurs fois, et qui ne cesse de concourir à l'avancement de l'histoire naturelle, nous a communiqué l'observation suivante, relativement à la reproduction des lézards gris. Le 17 juillet 1783, il partagea un de ces animaux avec un instrument de fer ; c'étoit une femelle, et à l'instant il sortit de son corps sept jeunes lézards, longs depuis onze jusqu'à treize lignes, entièrement formés, et qui coururent avec autant d'agilité que les lézards adultes. La portée étoit de douze ; mais cinq petits lézards avoient été blessés par l'instrument de fer, et ne donnèrent que de légers signes de vie.

M. de Sept-Fontaines avoit bien voulu joindre à sa lettre un lézard de l'espèce

de la femelle sur laquelle il avoit fait son observation, et cet individu ne différoit en rien des lézards gris que nous avons décrits.

On peut donc croire qu'il en est des lézards gris comme des salamandres terrestres ; que quelquefois les femelles pondent leurs œufs et les déposent dans des endroits abrités, ainsi que l'ont écrit plusieurs naturalistes, et que d'autres fois les petits éclosent dans le ventre de la mère.

---



LE LÉZARD VERT.

J J Pauquet S.

# LE LÉZARD VERD *.

LA Nature, en formant le lézard verd, paroît avoir suivi les mêmes proportions que pour le lézard gris : mais elle a travaillé d'après un module plus considérable ; elle n'a fait, pour ainsi dire, qu'agrandir le lézard gris, et le revêtir d'une parure plus belle.

C'est dans les premiers jours du printemps que le lézard verd brille de tout

* *Krauthun*, aux environs de Vienne en Autriche; *lagarto* et *fardacho*, en Espagne; *lazer*, aux environs de Montpellier.

Linnæus ne regarde le lézard verd que comme une variété du lézard gris ; mais, indépendamment d'autres raisons, la grande différence qui se trouve entre les dimensions de ces deux lézards, et les observations que nous avons faites plusieurs fois sur ces animaux vivans, ne nous permettent pas de les rapporter à la même espèce.

son éclat, lorsqu'ayant quitté sa vieille peau, il expose au soleil son corps émaillé des plus vives couleurs. Les rayons qui rejaillissent de dessus ses écailles, les dorent par reflets ondoyans : elles étincellent du feu de l'émeraude ; et si elles ne sont pas diaphanes comme les crystaux, la réflexion d'un beau ciel qui se peint sur ces lames luisantes et polies, compense l'effet de la transparence par un nouveau jeu de lumière. L'œil ne cesse d'être réjoui par le verd qu'offre le lézard dont nous écrivons l'histoire ; il se remplit, pour ainsi dire, de son éclat, sans jamais en être ébloui. Autant la couleur de cet animal attire la vue par la beauté de ses reflets, autant elle l'attache par leur douceur ; on diroit qu'elle se répand sur l'air qui l'environne, et qu'en s'y dégradant par des nuances insensibles, elle se fond de manière à ne jamais blesser, et à toujours enchanter par une variété agréable, séduisant également, soit qu'elle resplendisse avec mollesse au milieu de grands flots de lumière, ou que, ne renvoyant qu'une foible clarté, elle pré-

sente des teintes aussi suaves que délicates.

Le dessus du corps de ce lézard est d'un verd plus ou moins mêlé de jaune, de gris, de brun, et même quelquefois de rouge; le dessous est toujours plus blanchâtre. Les teintes de ce quadrupède ovipare sont sujettes à varier; elles pâlissent dans certains temps de l'année, et sur-tout après la mort de l'animal: mais c'est principalement dans les climats chauds qu'il se montre avec l'éclat de l'or et des pierreries; c'est là qu'une lumière plus vive anime ses couleurs et les multiplie. C'est aussi dans ces pays moins éloignés de la zone torride, qu'il est plus grand, et qu'il parvient quelquefois jusqu'à la longueur de trente pouces *. L'individu que nous avons décrit et qui a été envoyé de Provence au Cabinet du roi, a vingt pouces de longueur, en y comprenant celle de la queue, qui est

* Note communiquée par M. de la Tour-d'Aigues, président à mortier au parlement de Provence, et dont les lumières sont aussi connues que son zèle pour l'avancement des sciences.

presque égale à celle du corps et de la tête ; le diamètre du corps est de deux pouces dans l'endroit le plus gros. Le dessus de la tête, comme dans le lézard gris, est couvert de grandes écailles arrangées symétriquement et placées à côté l'une de l'autre. Les bords des mâchoires sont garnis d'un double rang de grandes écailles. Les ouvertures des oreilles sont ovales ; leur grand diamètre est de quatre lignes, et elles laissent appercevoir la membrane du tympan. L'espèce de collier qu'a le lézard verd, ainsi que le lézard gris, est formé, dans l'individu envoyé de Provence au Cabinet du roi, par onze grandes écailles. Celles qui couvrent le dos sont les plus petites de toutes : elles sont hexagones ; mais les angles en étant peu sensibles, elles paroissent presque rondes. Les écailles qui sont sur le ventre, sont grandes, hexagones, beaucoup plus alongées, et forment trente demi-anneaux ou bandes transversales.

Treize tubercules s'étendent le long de la face intérieure de chaque cuisse ; ils

sont creux, et nous avons vu à leur extrémité un mamelon très-apparent, et qui s'élève au-dessus des bords de la petite cavité du tubercule dont il paroît sortir. La fente qui forme l'anus, occupe une très-grande partie de la largeur du corps. La queue diminue de grosseur depuis l'origine jusqu'à la pointe; elle est couverte d'écailles plus longues que larges, plus grandes que celles du dos, et qui forment ordinairement plus de quatre-vingt-dix anneaux.

La beauté du lézard verd fixe les regards de tous ceux qui l'apperçoivent : mais il semble rendre attention pour attention; il s'arrête lorsqu'il voit l'homme; on diroit qu'il l'observe avec complaisance, et qu'au milieu des forêts qu'il habite, il a une sorte de plaisir à faire briller à ses yeux ses couleurs dorées, comme dans nos jardins le paon étale avec orgueil l'émail de ses belles plumes. Les lézards verds jouent avec les enfans, ainsi que les gris : lorsqu'ils sont pris et qu'on les excite les uns contre les autres, ils s'attaquent et se mordent quelquefois avec acharnement.

Plus fort que le lézard gris, le verd se bat contre les serpens : il est rarement vainqueur. L'agitation qu'il éprouve et le bruit qu'il fait lorsqu'il en voit approcher, ne viennent que de sa crainte : mais on s'est plu à tout anoblir dans cet être distingué par la beauté de ses couleurs ; on a regardé ses mouvemens comme une marque d'attention et d'attachement ; et l'on a dit qu'il avertissoit l'homme de la présence des serpens qui pouvoient lui nuire. Il recherche les vers et les insectes ; il se jette avec une sorte d'avidité sur la salive qu'on vient de cracher, et Gesner a vu un lézard verd boire de l'urine des enfans. Il se nourrit aussi d'œufs de petits oiseaux, qu'il va chercher au haut des arbres, où il grimpe avec assez de vîtesse.

Quoique plus bas sur ses pattes que le lézard gris, il court cependant avec agilité, et part avec assez de promptitude pour donner un premier mouvement de surprise et d'effroi, lorsqu'il s'élance au milieu des broussailles ou des feuilles sèches. Il saute très-haut ; et comme il

est plus fort, il est aussi plus hardi que le lézard gris : il se défend contre les chiens qui l'attaquent. L'habitude de saisir par l'endroit le plus sensible, et par conséquent par les narines, les diverses espèces de serpens avec lesquelles il est souvent en guerre, fait qu'il se jette au museau des chiens ; et il les y mord avec tant d'obstination, qu'il se laisse emporter et même tuer plutôt que de desserrer les dents : mais il paroît qu'il ne faut point le regarder comme venimeux, au moins dans les pays tempérés, et qu'on lui a attribué faussement des morsures mortelles ou dangereuses.

Ses habitudes sont d'ailleurs assez semblables à celles du lézard gris ; et ses œufs sont ordinairement plus gros que ceux de ce dernier.

Les Africains se nourrissent de la chair des lézards verds. Mais ce n'est pas seulement dans les pays chauds des deux continens qu'on trouve ces lézards ; ils habitent aussi les contrées très-tempérées, et même un peu septentrionales, quoiqu'ils y soient moins nombreux et moins

grands. Ils ne sont point étrangers aux parties méridionales de la Suède, non plus qu'au Kamtschatka, où, malgré leur beauté, un préjugé superstitieux fait qu'ils inspirent l'effroi. Les Kamtschadales les regardent comme des envoyés des puissances infernales: aussi s'empressent-ils, lorsqu'ils en rencontrent, de les couper par morceaux; et s'ils les laissent échapper, ils redoutent si fort le pouvoir des divinités dont ils les regardent comme les représentans, qu'à chaque instant ils croient qu'ils vont mourir, et meurent même quelquefois, disent quelques voyageurs, à force de le craindre.

On trouve aux environs de Paris une variété du lézard verd, distinguée par une bande qui règne depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, et qui s'étend un peu au-dessus des pattes, sur-tout de celles de derrière. Cette bande est d'un gris fauve, tachetée d'un brun foncé, parsemée de points jaunâtres, et bordée d'une petite ligne blanchâtre. Nous avons examiné deux individus vivans de cette variété; ils paroissoient jeunes, et

cependant ils étoient déja de la taille des lézards gris qui ont atteint presque tout leur développement.

En Italie on a donné au lézard verd le nom de *stellion*, que l'on a aussi attribué à la salamandre terrestre, ainsi qu'à d'autres lézards. C'est à cause des taches de couleurs plus ou moins vives dont est parsemé le dessus du corps de ces animaux, et qui les font paroître comme étoilés, qu'on leur a transporté un nom que nous réservons uniquement, avec M. Linné et le plus grand nombre des naturalistes, à un lézard d'Afrique, très-différent du lézard verd, et qui a toujours été appelé *stellion*[1].

Nous plaçons ici la notice d'un lézard[2] que l'on rencontre en Amérique, et qui

[1] On trouve dans la description du muséum de Kircher une notice et une figure relatives à un lézard pris dans un bois des Alpes, et appelé *stellion d'Italie*, qui nous paroît être une variété du lézard verd. *Rerum naturalium Historia, existentium in museo Kircheriano*; Romæ, 1773; pag. 40. Stellion d'Italie.

[2] *Oulla ouna*, par les Caraïbes.

a quelques rapports avec le lézard verd. Catesby en a parlé sous le nom de *lézard verd de la Caroline ;* Rochefort, et, après lui, Ray, l'ont désigné par celui de *gobe-mouche.* Ce joli petit animal n'a guère que cinq pouces de long ; quelques individus même de cette espèce, et les femelles sur-tout, n'ont que la longueur et la grosseur du doigt : mais s'il est inférieur par sa taille à notre lézard verd, il ne lui cède pas en beauté. La plupart de ces gobe-mouches sont d'un verd très-vif ; il y en a qui paroissent éclatans d'or et d'argent ; d'autres sont d'un verd doré, ou peints de diverses couleurs aussi brillantes qu'agréables. Ils deviennent très-utiles en délivrant les habitations des mouches, des ravets et des autres insectes nuisibles. Rien n'approche de l'industrie, de la dextérité, de l'agilité avec lesquelles ils les cherchent, les poursuivent et les saisissent. Aucun animal n'est plus patient que ces charmans petits lézards : ils demeurent quelquefois immobiles pendant une demi-journée, en attendant leur proie ; dès qu'ils la voient, ils

s'élancent comme un trait, du haut des arbres, où ils se plaisent à grimper. Les œufs qu'ils pondent sont de la grosseur d'un pois ; ils les couvrent d'un peu de terre, et la chaleur du soleil les fait éclore. Ils sont si familiers, qu'ils entrent hardiment dans les appartemens ; ils courent même par-tout si librement et sont si peu craintifs, qu'ils montent sur les tables pendant les repas ; et s'ils apperçoivent quelque insecte, ils sautent sur lui, et passent, pour l'atteindre, jusque sur les habits des convives : mais ils sont si propres et si jolis, qu'on les voit sans peine traverser les plats et toucher les mets. Rien ne manque donc au lézard gobe-mouche pour plaire ; parure, beauté, agilité, utilité, patience, industrie, il a tout reçu pour charmer l'œil et intéresser en sa faveur. Mais il est aussi délicat que richement coloré ; il ne se montre que pendant l'été aux latitudes un peu élevées, et il y passe la saison de l'hiver dans des crevasses et des trous d'arbre où il s'engourdit. Les jours chauds et sereins qui brillent quelquefois pendant

l'hiver, le raniment au point de le faire sortir de sa retraite ; mais le froid revenant tout d'un coup, le rend si foible, qu'il n'a pas la force de rentrer dans son asyle, et qu'il succombe à la rigueur de la saison. Quelqu'agile qu'il soit, il n'échappe qu'avec beaucoup de peine à la poursuite des chats et des oiseaux de proie. Sa peau ne peut cacher entièrement les altérations intérieures qu'il subit ; sa couleur change comme celle du caméléon, suivant l'état où il se trouve, ou, pour mieux dire, suivant la température qu'il éprouve. Dans un jour chaud, il est d'un verd brillant ; et si le lendemain il fait froid, il paroît d'une couleur brune. Aussi, lorsqu'il est mort, l'éclat et la fraîcheur de ses couleurs disparoissent, et sa peau devient pâle et livide.

Les couleurs se ternissent et changent ainsi dans plusieurs autres espèces de lézards ; c'est ce qui produit cette grande diversité dans les descriptions des auteurs qui se sont trop attachés aux couleurs des quadrupèdes ovipares, et c'est ce qui

a répandu une grande confusion dans la nomenclature de ces animaux. Il y a quelque ressemblance entre les habitudes du gobe-mouche et celles d'un autre petit lézard du nouveau monde, auquel on a donné le nom d'*anolis*, qu'on a appliqué aussi à beaucoup d'autres lézards. Nous rapportons ce dernier au goîtreux qui vit dans les mêmes contrées [1]. Comme nous n'avons pas vu le gobe-mouche, nous ne savons si l'on ne devroit pas le regarder de même, comme de la même espèce que le goîtreux, au lieu de le considérer comme une variété du lézard verd.

M. François Cetti, dans son *Histoire des amphibies et des poissons de la Sardaigne*, parle d'un lézard verd très-commun dans cette île, et qu'on y nomme en certains endroits *tiliguerta* et *caliscertula* : il ne ressemble entièrement ni au lézard verd de cet article, ni à l'améiva, dont nous allons traiter [2]. M. Cetti présume

[1] Voyez l'article du *goîtreux*.

[2] Il est important d'observer que la longueur de la queue des lézards, sa forme étagée ou verticillée, ainsi que le nombre des bandes écailleuses

que ce tiliguerta est une espèce nouvelle, intermédiaire entre ces deux lézards : il nous paroît cependant, d'après ce qu'en dit cet habile naturaliste, qu'on pourroit le regarder comme une variété du lézard verd, s'il a au-dessous du cou une espèce de demi-collier composé de grandes écailles, ou comme une variété de l'améiva, s'il n'a point ce demi-collier.

qui recouvrent le ventre de ces animaux, sont des caractères variables ou sans précision. Nous nous en sommes convaincus par l'inspection d'un grand nombre d'individus de plusieurs espèces : aussi n'avons-nous pas cru devoir les employer pour distinguer les divisions des lézards l'une d'avec l'autre ; nous ne nous en sommes servis pour la distinction des espèces, que lorsqu'ils ont indiqué des différences très-considérables ; et d'ailleurs nous n'avons jamais assigné à la rigueur telle ou telle proportion, ni tel ou tel nombre, pour une marque constante d'une diversité d'espèce, et nous avons déterminé au contraire rigoureusement et avec précision la forme et l'arrangement des écailles de la queue.

---

## LE CORDYLE.

On trouve en Afrique et en Asie un lézard auquel M. Linné a appliqué exclusivement le nom de *cordyle*, qui lui a été donné par quelques voyageurs, mais dont on s'est aussi servi pour désigner la dragonne, ainsi que nous l'avons dit. Il paroît qu'il habite quelquefois dans l'Europe méridionale, et Ray dit l'avoir rencontré auprès de Montpellier. Nous allons le décrire d'après les individus conservés au Cabinet du roi.

La tête est très-applatie, élargie par-derrière, et triangulaire; de grandes écailles en revêtent le dessus et les côtés; les deux mâchoires sont couvertes d'un double rang d'autres grandes écailles, et armées de très-petites dents égales, fortes et aiguës.

Les trous des narines sont petits; les ouvertures des oreilles étroites, et situées

aux deux bouts de la base du triangle, dont le museau est la pointe.

Le corps est très-applati ; le ventre est revêtu d'écailles presque quarrées et assez grandes, qui y forment des demi-anneaux, ou des bandes transversales ; les écailles du dos sont aussi presque quarrées, mais plus grandes ; celles des côtés étant relevées en carène, font paroître les flancs hérissés d'aiguillons.

La queue est d'une longueur à peu près égale à celle du corps ; les écailles qui la revêtent, présentent une arête saillante, qui se termine en forme d'épine alongée et garnie, des deux côtés, d'un très-petit aiguillon : ces écailles étant longues et très-relevées par le bout, forment des anneaux très-sensibles, festonnés, assez éloignés les uns des autres, et qui font paroître la queue comme étagée. Nous en avons compté dix-neuf sur un individu femelle dont la queue étoit entière.

Les écailles des pattes sont aiguës, et relevées par une arête. Il y a cinq doigts garnis d'ongles aux pieds de devant et à ceux de derrière.

La couleur des écailles est bleue, et plus ou moins mêlée de châtain, par taches ou par bandes.

M. Linné dit que le corps du cordyle n'est point hérissé (*corpore lævigato*) : cela ne doit s'entendre que du dos et du ventre, qui en effet ne le paroissent pas, lorsqu'on les compare avec les pattes, les côtés, et sur-tout avec la queue. Le long de l'intérieur des cuisses, règnent des tubercules comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard verd, etc. Une variété de cette espèce a les écailles du corps beaucoup plus petites que celles des autres cordyles.

---

## L'HEXAGONE.

M. Linné a fait connoître ce lézard, qui habite en Amérique. Ce qui forme un des caractères distinctifs de l'hexagone, c'est que sa queue, plus longue de moitié que le corps, est comprimée de manière à présenter six côtés et six arêtes très-vives. Il est aussi fort reconnoissable par sa tête, qui paroît comme tronquée par-derrière, et dont la peau forme plusieurs rides. Les écailles dont son corps est revêtu, sont pointues et relevées en forme de carène, excepté celles du ventre ; il les redresse à volonté, et il paroît alors hérissé de petites pointes ou d'aiguillons; sous sa gueule sont deux grandes écailles rondes ; sa couleur tire sur le roux. Nous n'avons pas vu ce lézard, et nous pouvons seulement présumer que son ventre est couvert de bandes transversales et écailleuses. Si cela n'est point, il faudra le placer parmi les lézards de la division suivante.



L'AMÉIVA.

J. Pauquet S.

# L'AMÉIVA.

C'est un des quadrupèdes ovipares dont l'histoire a été le plus obscurcie : premièrement, parce que ce nom d'*améiva* ou d'*améira* a été donné à des lézards d'espèces différentes de celle dont il s'agit ici : secondement, parce que le vrai améiva a été nommé diversement en différentes contrées ; il a été appelé tantôt *témapara*, tantôt *taletec*, tantôt *tamacolin*, noms qui ont été en même temps attribués à des espèces différentes de l'améiva, particulièrement à l'iguane : et troisièmement enfin, parce que cet animal étant très-sujet à varier par ses couleurs, suivant les saisons, l'âge et le pays, divers individus de cette espèce ont été regardés comme formant autant d'espèces distinctes. Pour répandre de la clarté dans ce qui concerne cet animal, nous conservons uniquement ce nom d'*améiva* à un lézard qui se trouve

dans l'Amérique tant septentrionale que méridionale, et qui a beaucoup de rapports avec les lézards gris et les lézards verds de nos contrées tempérées ; on peut même, au premier coup d'œil, le confondre avec ces derniers : mais pour peu qu'on l'examine, il est aisé de l'en distinguer. Il en diffère en ce qu'il n'a point au-dessous du cou cette espèce de demi-collier, formé de grandes écailles, et qu'ont tous les lézards gris, ainsi que les lézards verds ; au contraire, la peau, revêtue de très-petites écailles, y forme un ou deux plis. Ce caractère a été fort bien saisi par M. Linné ; mais nous devons ajouter à cette différence celles que nous avons remarquées dans les divers individus que nous avons vus, et qui sont conservés au Cabinet du roi.

La tête de l'améiva est, en général, plus alongée et plus comprimée par les côtés ; le dessus en est plus étroit, et le museau plus pointu. Secondement, la queue est ordinairement plus longue en proportion du corps. Les améivas parviennent d'ailleurs à une taille presque aussi considé-

rable que les lézards verds de nos provinces méridionales. L'individu que nous décrivons, et qui a été envoyé de Cayenne par M. Léchevin, a vingt-un pouces de longueur totale, c'est-à-dire, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est d'un pied six lignes; la circonférence du corps, à l'endroit le plus gros, est de quatre pouces neuf lignes; les mâchoires sont fendues jusque derrière les yeux, garnies d'un double rang de grandes écailles, comme dans le lézard verd, et armées d'un grand nombre de dents très-fines, dont les plus petites sont placées vers le bout du museau, et qui ressemblent un peu à celles de l'iguane; le dessus de la tête est couvert de grandes lames, comme dans les lézards verds et dans les lézards gris.

Le dessus du corps et des pattes est garni d'écailles à peine sensibles; mais celles qui revêtent le dessous du corps sont grandes, quarrées, et rangées en bandes transversales. La queue est entourée d'anneaux composés d'écailles, dont la figure est celle d'un quarré long. Le

dessous des cuisses présente un rang de tubercules. Les doigts, longs et séparés les uns des autres, sont garnis d'ongles assez forts.

La couleur de l'améiva varie beaucoup, suivant le sexe, le pays, l'âge, et la température de l'atmosphère, ainsi que nous l'avons dit ; mais il paroît que le fond en est toujours verd ou grisâtre, plus ou moins diversifié par des taches ou des raies de couleurs plus vives, et qui, étant quelquefois arrondies de manière à le faire paroître œillé, ont fait donner le nom d'*argus* à l'améiva, ainsi qu'au lézard verd. Peut-être l'améiva forme-t-il, comme les lézards de nos contrées, une petite famille, dans laquelle on devroit distinguer les gris d'avec les verds ; mais on n'a point encore fait assez d'observations pour que nous puissions rien établir à ce sujet.

Ray et Rochefort ont parlé de lézards qu'ils ont appelés *anolis* ou *anoles*, qui pendant le jour sont dans un mouvement continuel, et se retirent pendant la nuit dans des creux, d'où ils font entendre

une strideur plus forte et plus insupportable que celle des cigales. Comme ce nom d'*anolis* ou d'*anoles* a été donné à plusieurs sortes de lézards, et que Ray ni Rochefort n'ont point décrit, de manière à ôter toute équivoque, ceux dont ils ont fait mention, nous invitons les voyageurs à observer ces animaux, sur l'espèce desquels on ne peut encore rien dire. Nous devons ajouter seulement que Gronovius a décrit, sous le nom d'*anolis*, un lézard de Surinam, évidemment de la même espèce que l'améiva de Cayenne, dont nous venons de donner la description.

L'améiva se trouve non seulement en Amérique, mais encore dans l'ancien continent. J'ai vu un individu de cette espèce qui avoit été apporté des grandes Indes par M. le Cor, et dont la couleur étoit d'un très-beau verd plus ou moins mêlé de jaune.

---

# LE LION.

Voici l'emblême de la force appliqué à la foiblesse, et le nom du roi des animaux donné à un bien petit lézard. On peut cependant le lui conserver, parce que ce nom est aussi souvent pris pour le signe de la fierté que pour celui de la puissance. Le lézard-lion redresse presque toujours sa queue en la tournant en rond. Il a l'air de la hardiesse, et c'est apparemment ce qui lui a fait donner par les Anglois le surnom de *lion*, que plusieurs naturalistes lui ont conservé. Il se trouve dans la Caroline. Son espèce ne diffère pas beaucoup de celle de notre lézard gris. Trois lignes blanches et autant de lignes noires règnent de chaque côté du dos, dont le milieu est blanchâtre; il a deux rides sous le cou; le dessous des cuisses est garni d'un rang de petits tubercules, comme dans l'iguane, le lézard gris, le

lézard verd, l'améiva, etc.; la queue se termine insensiblement en pointe.

Le lézard-lion n'est point dangereux; il se tient souvent dans des creux de rocher, sur le bord de la mer. Ce n'est pas seulement dans la Caroline qu'on le rencontre, mais encore à Cuba, à Saint-Domingue, et dans d'autres îles voisines. Ayant les jambes alongées, il est très-agile, comme le lézard gris, et court avec une très-grande vîtesse; mais ce joli et innocent lézard n'en est pas moins la proie des grands oiseaux de mer, à la poursuite desquels la rapidité de sa course ne peut le dérober.

---

# LE GALONNÉ.

Ce lézard habite dans l'ancien continent, où on le trouve aux Indes et en Guinée ; il est aussi en Amérique, et il y a au Cabinet du roi deux individus de cette espèce qui ont été envoyés de la Martinique. C'est avec raison que M. Linné assure que le galonné a un grand nombre de rapports avec l'améiva : il est beaucoup moins grand ; mais les écailles qui revêtent le dessous du corps, forment également des bandes transversales dans ces deux lézards. Le dessous des cuisses est garni d'un rang de tubercules, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard verd, le cordyle, l'améiva, etc. Il a la queue menue et plus longue que le corps. Il est d'un verd plus ou moins foncé, et le long de son dos s'étendent huit raies blanchâtres, suivant M. Linné. Nous en avons compté neuf sur les deux individus

qui sont au Cabinet du roi. Les pattes sont mouchetées de blanc.

Il paroît que ce lézard est sujet à varier par le nombre et la disposition des raies qui règnent le long du dos. M. d'Antic a eu la bonté de nous faire voir un petit quadrupède ovipare qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, et qui est une variété du galonné. Ce lézard est d'une couleur très-foncée ; il a sur le dos onze raies d'un jaune blanchâtre, qui se réunissent de manière à n'en former que sept du côté de la tête, et dix vers l'origine de la queue, sur laquelle ces raies se perdent insensiblement. Ce sont là les seules différences qui le distinguent du galonné. Sa longueur totale est de six pouces, et celle de la queue de quatre pouces une ligne.

---

## LE LÉZARD CORNU.

Ce lézard, qui se trouve à Saint-Domingue, a les plus grands rapports avec l'iguane ; il lui ressemble par la grandeur, par les proportions du corps, des pattes et de la queue, par la forme des écailles, par celle des grandes pièces écailleuses qui forment sur son dos et sur la partie supérieure de sa queue une crête semblable à celle de l'iguane. Sa tête est conformée comme celle de ce dernier lézard ; elle montre également, sur les côtés, des tubercules très-gros, très-saillans, et finissant en pointe *. Les dents ont leurs bords divisés en plusieurs petites pointes, comme celles des iguanes un peu gros. Mais le lézard cornu diffère de l'iguane, en ce qu'il n'a pas sous la gorge

* J'ai vu deux lézards cornus ; l'un de ces deux individus n'avoit pas de gros tubercules sur les côtés de la tête.

une grande poche garnie d'une membrane et d'une sorte de crête écailleuse ; d'ailleurs la partie supérieure de sa tête présente, entre les narines et les yeux, quatre tubercules de nature écailleuse, assez gros et placés au-devant d'une corne osseuse, conique, et revêtue d'une écaille d'une seule pièce [1]. L'amateur distingué qui a bien voulu nous donner un lézard de cette espèce ou variété, nous a assuré qu'on la trouvoit en très-grand nombre à Saint-Domingue. Nous avons nommé ce lézard *le cornu*, jusqu'à ce que de nouvelles observations aient prouvé qu'il forme une espèce distincte, ou qu'il n'est qu'une variété de l'iguane. M. l'abbé Bonnaterre, qui nous a le premier indiqué ce lézard, se propose d'en publier la figure et la description dans l'*Encyclopédie méthodique* [2].

[1] L'un des deux lézards cornus que j'ai examinés, et qui font maintenant partie de la collection du roi, a trois pieds sept pouces de longueur totale, et sa corne est haute de six lignes.

[2] Si le lézard cornu forme une espèce distincte, il faudra le placer dans la troisième division du genre des lézards, à la suite de l'iguane.

# LA TÊTE-ROUGE[1].

CETTE espèce de lézard se trouve dans l'île de Saint-Christophe, et c'est M. Badier qui a bien voulu nous en communiquer la description. La tête-rouge a cinq doigts à chaque pied, et le dessous du ventre garni de demi-anneaux écailleux, et par conséquent elle doit être comprise dans la troisième division du genre des lézards[2]. Elle est d'un verd très-foncé et mêlé de brun; les côtés et une partie du dessus de la tête sont rouges, ainsi que les côtés du cou; la gorge est blanche, la poitrine noire; le dos présente plusieurs raies

[1] *Pilori, tête-rouge.*

*Anolis de terre.* Ce nom d'*anolis* a été donné en Amérique à plusieurs lézards, ainsi que nous l'avons vu dans l'*Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares.*

[2] Voyez notre table méthodique des quadrupèdes ovipares.

noires, transversales et ondées ; sur les côtés du corps s'étend une bande longitudinale, composée de plusieurs lignes noires transversales ; le ventre est coloré par bandes longitudinales, en noir, en bleu et en blanchâtre.

Le dessus de la tête est couvert d'écailles plus grandes que celles qui garnissent le dos ; on voit sous les cuisses une rangée de petits tubercules, comme sur le lézard gris et plusieurs autres lézards.

L'individu décrit par M. Badier avoit un pouce de diamètre dans l'endroit le plus gros du corps, et un pied un pouce onze lignes de longueur totale ; la queue étoit entourée d'anneaux écailleux, et longue de sept pouces huit lignes ; les jambes de derrière, mesurées jusqu'au premier article des doigts, avoient deux pouces une ligne de longueur.

Suivant M. Badier, la tête-rouge parvient à une grandeur trois fois plus considérable. Elle se nourrit d'insectes.

---

## LE LÉZARD QUETZ-PALÉO.

Tel est le nom que porte au Bresil cette espèce de lézard, dont M. l'abbé Nollin, directeur des pépinières du roi, a bien voulu m'envoyer un individu. Ce quadrupède ovipare est représenté dans Seba (tome I, planche XCVII, fig. 4), et M. Laurent en a fait mention sous le nom de *cordyle du Bresil* (page 52); mais nous n'avons pas voulu en parler avant d'en avoir vu un individu, et d'avoir pu déterminer nous-mêmes s'il formoit une espèce ou une variété distincte du cordyle, avec lequel il a beaucoup de rapports, particulièrement par la conformation de sa queue. Nous sommes assurés maintenant qu'il appartient à une espèce très-différente de celle du cordyle; il n'a point le dos garni d'écailles grandes et quarrées comme le cordyle, ni le ventre couvert de demi-anneaux écailleux : il

doit donc être compris dans la quatrième division des lézards, tandis que l'espèce du cordyle fait partie de la troisième. Sa tête est applatie par-dessus, comprimée par les côtés, d'une forme un peu triangulaire, et revêtue de petites écailles * : celles du dos et du dessus des jambes sont encore plus petites ; et comme elles sont placées à côté les unes des autres, elles font paroître la peau chagrinée. Le ventre et le dessous des pattes présentent des écailles un peu plus grandes, mais placées de la même manière, et assez dures. Plus de quinze tubercules percés à leur extrémité garnissent le dessous des cuisses ; d'autres tubercules, plus élevés, très-forts, très-pointus et de grandeur très-inégale, sont répandus sur la face extérieure des jambes de derrière : on en voit aussi quelques uns très-durs, mais moins hauts, le long des reins de l'animal, et sur les jambes de devant auprès des pieds.

* Les dents du quetz-paléo sont plus petites à mesure qu'elles sont plus près du museau. J'en ai compté plus de trente à chaque mâchoire. Elles sont assez serrées.

La queue de ce lézard est revêtue de très-grandes écailles, relevées par une arête, très-pointues, très-piquantes, et disposées en anneaux larges et très-distincts les uns des autres. Cette forme, qui lui est commune avec le cordyle, jointe à celle des écailles qui revêtent le dessus et le dessous de son corps, suffisent pour le faire distinguer d'avec les autres lézards déja connus. L'individu que M. l'abbé Nollin m'a fait parvenir, avoit plus d'un pied cinq pouces de longueur totale, et sa queue étoit longue de plus de huit pouces. Le dessus de son corps étoit gris, le dessous blanchâtre, et la queue d'un brun très-foncé.

---




1 LE CAMÉLÉON.

2 LE MABOUYA.

J. L. Pauquet S.

## QUATRIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Qui ont cinq doigts aux pieds de devant, sans bandes transversales sous le corps.*

## LE CAMÉLÉON *.

Le nom du caméléon est fameux. On l'emploie métaphoriquement, depuis long-temps, pour désigner la vile flatterie. Peu de gens savent cependant que le caméléon est un lézard ; et moins de personnes encore connoissent les traits qu'il présente et les qualités qui le dis-

* *Chamæleo*, en latin ; *taitah* ou *bouiah*, en Barbarie, suivant M. Shaw.

tinguent. On a dit que le caméléon changeoit souvent de forme, qu'il n'avoit point de couleur en propre, qu'il prenoit celle de tous les objets dont il approchoit, qu'il en étoit par-là une sorte de miroir fidèle, qu'il ne se nourrissoit que d'air. Les anciens se sont plus à le répéter; ils ont cru voir dans cet être qui n'étoit pas le caméléon, mais un animal fantastique produit et embelli par l'erreur, une image assez ressemblante de plusieurs de ceux qui fréquentent les cours: ils s'en sont servis comme d'un objet de comparaison pour peindre ces hommes bas et rampans qui, n'ayant jamais d'avis à eux, sachant se plier à toutes les formes, embrasser toutes les opinions, ne se repaissent que de fumée et de vains projets. Les poètes sur-tout se sont emparés de toutes les images fournies par des rapports qui, n'ayant rien de réel, pouvoient être aisément étendus: ils ont paré des charmes d'une imagination vive les diverses comparaisons tirées d'un animal qu'ils ont regardé comme faisant par crainte ce que l'on dit que tant de

courtisans font par goût. Ces images agréables ont été copiées, multipliées, animées par les beaux génies des siècles les plus éclairés. Aucun animal ne réunit, sans doute, les propriétés imaginaires auxquelles nous devons tant d'idées riantes; mais une fiction spirituelle ne peut qu'ajouter au charme des ouvrages où sont répandues ces peintures gracieuses. Le caméléon des poètes n'a point existé pour la Nature; mais il pourra exister à jamais pour le génie et pour l'imagination.

Lorsque cependant nous aurons écarté les qualités fabuleuses attribuées au caméléon, et lorsque nous l'aurons peint tel qu'il est, on devra le regarder encore comme un des animaux les plus intéressans aux yeux des naturalistes, par la singulière conformation de ses diverses parties, par les habitudes remarquables qui en dépendent, et même par des propriétés qui ne sont pas très-différentes de celles qu'on lui a faussement attribuées *.

* On peut voir dans Pline les vertus chimériques

On trouve des caméléons de plusieurs tailles assez différentes les unes des autres. Les plus grands n'ont guère plus de quatorze pouces de longueur totale. L'individu que nous avons décrit, et qui est conservé avec beaucoup d'autres au Cabinet du roi, a un pied deux pouces trois lignes, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est de sept pouces. Celle des pattes, y compris les doigts, est de trois pouces.

La tête, applatie par-dessus, l'est aussi par les côtés : deux arêtes élevées partent du museau, passent presque immédiatement au-dessus des yeux, en suivent à peu près la courbure, et vont se réunir en pointe derrière la tête ; elles y rencontrent une troisième saillie qui part du sommet de la tête, et deux autres qui viennent des coins de la gueule ; elles forment, toutes cinq ensemble, une sorte de capuchon, ou, pour mieux dire, de pyramide à cinq faces, dont la pointe est

que les anciens attribuoient au caméléon. On trouvera aussi dans Gesner tous les contes ridicules qu'ils ont publiés au sujet de cet animal.

tournée en arrière. Le cou est très-court. Le dessous de la tête et la gorge sont comme gonflés, et représentent une espèce de poche, mais moins grande de beaucoup que celle de l'iguane.

La peau du caméléon est parsemée de petites éminences comme le chagrin: elles sont très-lisses, plus marquées sur la tête, et environnées de grains presque imperceptibles. Un rang de petites pointes coniques règne en forme de dentelure sur les saillies de la tête, sur le dos, sur une partie de la queue et au-dessous du corps, depuis le museau jusqu'à l'anus.

Sur le bout du museau, qui est un peu arrondi, sont placées les narines, qui doivent servir beaucoup à la respiration de l'animal; car il a souvent la bouche fermée si exactement, qu'on a peine à distinguer la séparation des deux lèvres. Le cerveau est très-petit et n'a qu'une ligne ou deux de diamètre. La tête du caméléon ne présente aucune ouverture particulière pour les oreilles, et MM. de l'académie des sciences, qui disséquèrent cet animal, crurent qu'il étoit privé de l'organe de

l'ouïe, qu'ils n'apperçurent point dans ce lézard, mais que M. Camper vient d'y découvrir. C'est une nouvelle preuve de la foiblesse de l'ouïe dans les quadrupèdes ovipares, et vraisemblablement c'est une des causes qui concourent à produire l'espèce de stupidité que l'on a attribuée au caméléon.

Les deux mâchoires sont composées d'un os dentelé qui tient lieu de véritables dents *. Presque tout est particulier dans le caméléon : les lèvres sont fendues même au-delà des mâchoires, où leur ouverture se prolonge en bas : les yeux sont gros et très-saillans ; et ce qui les distingue de ceux des autres quadrupèdes, c'est qu'au lieu d'une paupière qui puisse être levée et baissée à volonté, ils sont recouverts par une membrane chagrinée, attachée à l'œil, et qui en suit tous les mouvemens. Cette mem-

* Nous nous sommes assurés de l'existence de cet os dentelé, par l'inspection des squelettes de caméléon que l'on a au Cabinet du roi. Prosper Alpin a nié, en quelque sorte, l'existence de cet os.

brane est divisée par une fente horizontale, au travers de laquelle on apperçoit une prunelle vive, brillante, et comme bordée de couleur d'or.

Les lézards, et tous les quadrupèdes ovipares en général, ont les yeux très-bons. Le sens de la vue, ainsi que nous l'avons dit, paroît être le premier de tous dans ces animaux, de même que dans les oiseaux. Mais les caméléons doivent jouir par excellence de cette vue exquise : il semble que leur sens de la vue est si fin et si délicat, que sans la membrane qui revêt leurs yeux, ils seroient vivement offensés par la lumière éclatante qui brille dans les climats qu'ils habitent. Cette précaution qu'on diroit que la Nature a prise pour eux, ressemble à celle des Lappons et d'autres habitans du Nord, qui portent au-devant de leurs yeux une petite planche de sapin fendue, pour se garantir de l'éclat éblouissant de la lumière fortement réfléchie par les neiges de leurs campagnes : ou plutôt ce n'est point pour conserver la finesse de leur vue, qu'il leur a été

donné des membranes ; mais c'est parce qu'ils ont reçu ces membranes préservatrices, que leurs yeux, moins usés, moins vivement ébranlés, doivent avoir une force plus grande et plus durable.

Non seulement le caméléon a les yeux enveloppés d'une manière qui lui est particulière, mais ils sont mobiles indépendamment l'un de l'autre : quelquefois il les tourne de manière que l'un regarde en arrière, et l'autre en avant ; ou bien de l'un il voit les objets placés au-dessus de lui, tandis que de l'autre il apperçoit ceux qui sont situés au-dessous. Il peut par-là considérer à la fois un plus grand espace ; et, sans cette propriété singulière, il seroit presque privé de la vue malgré la bonté de ses yeux, sa prunelle pouvant uniquement admettre les rayons lumineux qui passent par la fente très-courte et très-étroite que présente la membrane chagrinée.

Le caméléon est donc unique dans son ordre, par plusieurs caractères très-remarquables : mais ceux dont nous venons de parler, ne sont pas les seuls qu'il

présente; sa langue, dont on a comparé la forme à celle d'un ver de terre, est ronde, longue communément de cinq ou six pouces, terminée par une sorte de gros nœud, creuse, attachée à une espèce de stylet cartilagineux qui entre dans sa cavité et sur lequel l'animal peut la retirer, et enduite d'une sorte de vernis visqueux qui sert au caméléon à retenir les mouches, les scarabées, les sauterelles, les fourmis et les autres insectes dont il se nourrit, et qui ne peuvent lui échapper, tant il la darde et la retire avec vîtesse.

Le caméléon est plus élevé sur ses jambes que le plus grand nombre des lézards; il a moins l'air de ramper lorsqu'il marche : Aristote et Pline l'avoient remarqué. Il a, à chaque pied, cinq doigts très-longs, presque égaux, et garnis d'ongles forts et crochus; mais la peau des jambes s'étend jusqu'au bout des doigts, et les réunit d'une manière qui est encore particulière à ce lézard. Non seulement cette peau attache les doigts les uns aux autres, mais elle les enveloppe, et en forme

comme deux paquets, l'un de trois doigts, et l'autre de deux; et il y a cette différence entre les pieds de devant et ceux de derrière, que, dans les premiers, le paquet extérieur est celui qui ne contient que deux doigts, tandis que c'est l'opposé dans les pieds de derrière *.

Nous avons vu, à l'article de la dragonne, combien une membrane de moins entre les doigts influoit sur les mœurs de ce lézard, et, en lui donnant la facilité de grimper sur les arbres, rendoit ses habitudes différentes de celles du crocodile, qui a les pieds palmés. Nous avons observé en général, qu'un léger changement dans la conformation des pieds devroit produire de très-grandes dissemblances entre les mœurs des divers quadrupèdes. Si l'on considère, d'après cela, les pieds du caméléon réunis d'une

* Quelques auteurs ont écrit qu'il y avoit des espèces de caméléons dont les cinq doigts de chaque pied étoient séparés les uns des autres. Ils auront certainement pris pour des caméléons d'autres lézards, et, par exemple, des *tapayes*, dont la tête ressemble en effet un peu à celle du caméléon.

manière particulière, recouverts par une continuation de la peau des jambes, et divisés en deux paquets, où les doigts sont rapprochés et collés, pour ainsi dire, les uns contre les autres, on ne sera pas étonné de l'extrême différence qu'il y a entre les habitudes naturelles du caméléon et celles de plusieurs lézards. Les pieds du caméléon ne pouvant guère lui servir de rame, ce n'est pas dans l'eau qu'il se plaît : mais les deux paquets de doigts alongés qu'ils présentent, sont placés de manière à pouvoir saisir aisément les branches sur lesquelles il aime à se percher ; il peut empoigner ces rameaux, en tenant un paquet de doigts devant et l'autre derrière, de même que les pics, les coucous, les perroquets, et d'autres oiseaux, saisissent les branches qui les soutiennent, en mettant deux doigts devant et deux derrière. Ces deux paquets de doigts, placés comme nous venons de le dire, ne fournissent pas au caméléon un point d'appui bien stable lorsqu'il marche sur la terre : c'est ce qui fait qu'il habite

de préférence sur les arbres, où il a d'autant plus de facilité à grimper et à se tenir, que sa queue est longue et douée d'une assez grande force. Il la replie, ainsi que les sapajous ; il en entoure les petites branches, et s'en sert comme d'une cinquième main pour s'empêcher de tomber, ou passer avec facilité d'un endroit à un autre. Belon prétend que les caméléons se tiennent ainsi perchés sur les haies pour échapper aux vipères et aux cérastes, qui les avalent tout entiers lorsqu'ils peuvent les atteindre : mais ils ne peuvent pas se dérober de même à la mangouste, et aux oiseaux de proie qui les recherchent.

Voilà donc le caméléon que l'on peut regarder comme l'analogue du sapajou, dans les quadrupèdes ovipares. Mais si sa conformation lui donne une habitation semblable à celle de ce léger animal, s'il passe de même sa vie au milieu des forêts et sur les sommets des arbres, il n'en a ni l'élégante agilité, ni l'activité pétulante. On ne le voit pas s'élancer comme un trait de branche en branche,

et imiter, par la vîtesse de sa course et la grandeur de ses sauts, la rapidité du vol des oiseaux : mais c'est toujours avec lenteur qu'il va d'un rameau à un autre ; et il est plutôt dans les bois en embuscade sous les feuilles pour retenir les insectes ailés qui peuvent tomber sur sa langue gluante, qu'en mouvement de chasse pour aller les surprendre *.

La facilité avec laquelle il les saisit, le rend utile aux Indiens, qui voient avec grand plaisir dans leurs maisons cet innocent lézard. Il est en effet si doux, qu'on peut, suivant Alpin, lui mettre le doigt dans la bouche, et l'enfoncer très-avant, sans qu'il cherche à mordre ; et M. Desfontaines, savant professeur du Jardin du roi, qui a observé les caméléons en Afrique, et qui en a nourri chez lui, leur attribue la même douceur qu'Alpin.

Soit que le caméléon grimpe le long des arbres, soit que, caché sous les feuilles, il y attende paisiblement les

* Hasselquist a trouvé dans l'estomac d'un caméléon, des restes de papillons et d'autres insectes.

insectes dont il se nourrit, soit enfin qu'il marche sur la terre, il paroît toujours assez laid; il n'offre, pour plaire à la vue, ni proportions agréables, ni taille svelte, ni mouvemens rapides. Ce n'est qu'avec une sorte de circonspection qu'il ose se remuer. S'il ne peut pas embrasser les branches sur lesquelles il veut grimper, il s'assure, à chaque pas qu'il fait, que ses ongles sont bien entrés dans les fentes de l'écorce : s'il est à terre, il tâtonne; il ne lève un pied que lorsqu'il est sûr du point d'appui des autres trois. Par toutes ces précautions, il donne à sa démarche une sorte de gravité, pour ainsi dire ridicule, tant elle contraste avec la petitesse de sa taille et l'agilité qu'on croit trouver dans un animal assez semblable à des lézards fort lestes. Ce petit animal, dont l'enveloppe et la mobilité des yeux, la forme des pieds, et presque toute la conformation, méritent l'attention des physiciens, n'arrêteroit donc les regards de ceux qui ne jettent qu'un coup d'œil superficiel, que pour faire naître le rire et une sorte de mépris : il auroit été bien

éloigné d'être l'objet chéri de tant de voyageurs et de tant de poètes; son nom n'auroit pas été répété par tant de bouches; et perdu sous les rameaux où il se cache, il n'auroit été connu que des naturalistes, si la faculté de présenter, suivant ses différens états, des couleurs plus ou moins variées, n'avoit attiré sur lui depuis long-temps une attention particulière.

Ces diverses teintes changent en effet avec autant de fréquence que de rapidité; elles paroissent d'ailleurs dépendre du climat, de l'âge ou du sexe. Il est donc assez difficile d'assigner quelle est la couleur naturelle du caméléon. Il paroît cependant qu'en général ce lézard est d'un gris plus ou moins foncé, ou plus ou moins livide.

Lorsqu'il est à l'ombre et en repos depuis quelque temps, les petits grains de sa peau sont quelquefois d'un rouge pâle; le dessous de ses pattes est d'un blanc un peu jaunâtre : mais lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil, sa couleur change; la partie de son corps qui est éclairée

devient souvent d'un gris plus brun ; et la partie sur laquelle les rayons du soleil ne tombent point directement, offre des couleurs plus éclatantes, et des taches qui paroissent isabelles par le mélange du jaune pâle que présentent alors les petites éminences, et du rouge clair du fond de la peau. Dans les intervalles des taches, les grains offrent du gris mêlé de verdâtre et de bleu, et le fond de la peau est rougeâtre. D'autres fois le caméléon est d'un beau verd tacheté de jaune ; lorsqu'on le touche, il paroît souvent couvert tout d'un coup de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un peu de verd ; lorsqu'on l'enveloppe dans un linge ou dans une étoffe, de quelque couleur qu'elle soit, il devient quelquefois plus blanc qu'à l'ordinaire : mais il est démontré, par les observations les plus exactes, qu'il ne prend point la couleur des objets qui l'environnent ; que celles qu'il montre accidentellement ne sont point répandues sur tout son corps, comme le pensoit Aristote, et qu'il peut offrir la couleur blanche, ce qui est contraire à l'opinion de Plutarque et de Solin.

Il n'a reçu presque aucune arme pour se défendre : ne marchant que très-lentement, ne pouvant point échapper par la fuite à la poursuite de ses ennemis, il est la proie de presque tous les animaux qui cherchent à le dévorer : il doit par conséquent être très-timide, se troubler aisément, éprouver souvent des agitations intérieures plus ou moins considérables. On croyoit, du temps de Pline, qu'aucun animal n'étoit aussi craintif que le caméléon, et que c'étoit à cause de sa crainte habituelle qu'il changeoit souvent de couleur. Ce trouble et cette crainte peuvent en effet se manifester par les taches dont il paroît tout d'un coup couvert à l'approche des objets nouveaux. Sa peau n'est point revêtue d'écailles, comme celle de beaucoup d'autres lézards ; elle est transparente, quoique garnie des petits grains dont nous avons parlé ; elle peut aisément transmettre à l'extérieur, par des taches brunes et par une couleur jaune ou verdâtre, l'expression des divers mouvemens que la présence des objets étrangers doit

imprimer au sang et aux humeurs du caméléon. Hasselquist, qui l'a observé en Égypte, et qui l'a disséqué avec soin, dit que le changement de la couleur de ce lézard provient d'une sorte de maladie, d'une *jaunisse* que cet animal éprouve fréquemment, sur-tout lorsqu'il est irrité. De là vient, suivant le même auteur, qu'il faut presque toujours que le caméléon soit en colère, pour que ses teintes changent du noir au jaune ou au verd. Il présente alors la couleur de sa bile, que l'on peut appercevoir aisément, lorsqu'elle est très-répandue dans le corps, à cause de la ténuité des muscles, et de la transparence de la peau. Il paroît d'ailleurs que c'est au plus ou moins de chaleur dont il est pénétré, qu'il doit les changemens de couleur qu'il éprouve de temps en temps. En général, ses couleurs sont plus vives lorsqu'il est en mouvement, lorsqu'on le manie, lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil très-chaud dans les climats qu'il habite : elles deviennent au contraire plus foibles lorsqu'il est à l'ombre, c'est-à-dire, privé de

l'influence des rayons solaires, lorsqu'il est en repos, etc. Si ses couleurs se ternissent quelquefois lorsqu'on l'enveloppe dans du linge ou dans quelque étoffe, c'est peut-être parce qu'il est refroidi par les linges ou par l'étoffe dans lesquels on le plie. Il pâlit toutes les nuits, parce que toutes les nuits sont plus ou moins fraîches, sur-tout en France, où ce phénomène a été observé par M. Perrault. Il blanchit enfin lorsqu'il est mort, parce qu'alors toute chaleur intérieure est éteinte.

La crainte, la colère et la chaleur qu'éprouve le caméléon, nous paroissent donc les causes des diverses couleurs qu'il présente, et qui ont été le sujet de tant de fables.

Il jouit à un degré très-éminent du pouvoir d'enfler les différentes parties de son corps, de leur donner par-là un volume plus considérable, et d'arrondir ainsi celles qui seroient naturellement comprimées.

C'est par des mouvemens lents et irréguliers, et non point par des oscillations régulières et fréquentes, que le caméléon

se gonfle; il se remplit d'air au point de doubler son diamètre: son enflure s'étend jusque dans les pattes et dans la queue. Il demeure dans cet état quelquefois pendant deux heures, se désenflant un peu de temps en temps, et se renflant de nouveau : mais sa dilatation est toujours plus soudaine que sa compression.

Le caméléon peut aussi demeurer très-long-temps désenflé : il paroît alors dans un état de maigreur si considérable, que l'on peut compter ses côtes, et que l'on distingue les tendons de ses pattes et toutes les parties de l'épine du dos.

C'est du caméléon dans cet état que l'on a eu raison de dire qu'il ressembloit à une peau vivante : car en effet il paroît alors n'être qu'un sac de peau dans lequel quelques os seroient renfermés ; et c'est sur-tout lorsqu'il se retourne, qu'il a cette apparence.

Mais il en est de cette propriété de s'enfler et de se désenfler, comme de toutes les propriétés des animaux, des végétaux, et même de la matière brute : aucune qualité n'a été, à la rigueur, accordée

exclusivement à une substance; ce n'est que faute d'observations que l'on a cru voir des animaux, des végétaux ou des minéraux présenter des phénomènes que d'autres n'offroient point. Quelque propriété qu'on remarque dans un être, on doit s'attendre à la trouver dans un autre, quoiqu'à la vérité à un degré plus haut ou plus bas. Toutes les qualités, tous les effets, se dégradent ainsi par des nuances successives, s'évanouissent ou se changent en qualités et en effets opposés. Et pour ne parler que de la propriété de se gonfler, presque tous les quadrupèdes ovipares, et particulièrement les grenouilles, ont la faculté de s'enfler et de se désenfler à volonté; mais aucun ne la possède comme le caméléon. M. Perrault paroît penser qu'elle dépend du pouvoir qu'a ce lézard de faire sortir de ses poumons l'air qu'il respire, et de le faire glisser entre les muscles et la peau. Cette propriété de filtrer ainsi l'air de l'atmosphère au travers de ses poumons, et ce gonflement de tout son corps, que le caméléon peut produire à volonté, doivent

le rendre beaucoup plus léger, en ajoutant à son volume, sans augmenter sa masse. Il peut plus facilement, par-là, s'élever sur les arbres, et y grimper de branche en branche; et ce pouvoir de faire passer de l'air dans quelques parties de son corps, qui lui est commun avec les oiseaux, ne doit pas avoir peu contribué à déterminer son séjour au milieu des forêts. Les caméléons gonflent aussi leurs poumons, qui sont composés de plusieurs vésicules, ainsi que ceux d'autres quadrupèdes ovipares. Cette conformation explique les contradictions des auteurs qui ont disséqué ces animaux, et qui leur ont attribué les uns de petits et d'autres de grands poumons, comme Pline et Belon. Lorsque ces viscères sont flasques, plusieurs vésicules peuvent échapper ou paroître très-petites aux observateurs; et elles occupent au contraire un si grand espace lorsqu'elles sont soufflées, qu'elles couvrent presque entièrement toutes les parties intérieures.

Le battement du cœur du caméléon est si foible, que souvent on ne peut le

sentir en mettant la main au-dessus de ce viscère.

Cet animal, ainsi que les autres lézards, peut vivre près d'un an sans manger, et c'est vraisemblablement ce qui a fait dire qu'il ne se nourrissoit que d'air. Sa conformation ne lui permet pas de pousser de véritables cris ; mais lorsqu'il est sur le point d'être surpris, il ouvre la gueule et siffle comme plusieurs autres quadrupèdes ovipares et les serpens.

Le caméléon se retire dans des trous de rochers, ou d'autres abris, où il se tient caché pendant l'hiver, au moins dans les pays un peu tempérés, et où il y a apparence qu'il s'engourdit. Ce fait étoit connu d'Aristote et de Pline.

La ponte de cet animal est de neuf à douze œufs : nous en avons compté dix dans le ventre d'une femelle envoyée du Mexique au Cabinet du roi. Ils sont ovales, revêtus d'une membrane mollasse comme ceux des tortues marines, des iguanes, etc. Ils ont à peu près sept ou huit lignes dans leur plus grand diamètre.

Lorsqu'on transporte le caméléon en

vie dans les pays un peu froids, il refuse presque toute nourriture ; il se tient immobile sur une branche, tournant seulement les yeux de temps en temps, et il périt bientôt.

On trouve le caméléon dans tous les climats chauds, tant de l'ancien que du nouveau continent, au Mexique, en Afrique, au cap de Bonne-Espérance, dans l'île de Ceylan, dans celle d'Amboine, etc. La destinée de cet animal paroît avoir été d'intéresser de toutes les manières. Objet, dans les pays anciennement policés, de contes ridicules, de fables agréables, de superstitions absurdes et burlesques, il jouit de beaucoup de vénération sur le bord du Sénégal et de la Gambie. La religion des nègres du cap de Monté leur défend de tuer les caméléons, et les oblige à les secourir lorsque ces petits animaux, tremblans le long des rochers dont ils cherchent à descendre, s'attachent avec peine par leurs ongles, se retiennent avec leur queue, et s'épuisent, pour ainsi dire, en vains efforts : mais quand ces animaux

sont morts, ces mêmes nègres font sécher leur chair et la mangent.

Il y a au Cabinet du roi deux caméléons, l'un du Sénégal, et l'autre du cap de Bonne-Espérance, qui n'ont pas sur le derrière de la tête cette élévation triangulaire, cette sorte de casque qui distingue non seulement les caméléons d'Égypte et des grandes Indes, mais encore ceux du Mexique. Les caméléons diffèrent aussi quelquefois les uns des autres par le plus ou le moins de prolongation de la petite dentelure qui s'étend le long du dos et du dessous du corps. On a, d'après cela, voulu séparer les uns des autres, comme autant d'espèces distinctes, les caméléons d'Égypte, ceux d'Arabie, ceux du Mexique, ceux de Ceylan, ceux du cap de Bonne-Espérance, etc.; mais ces légères différences, qui ne changent rien aux caractères d'après lesquels il est aisé de reconnoître les caméléons, non plus qu'à leurs habitudes, ne doivent pas nous empêcher de regarder l'espèce du caméléon comme la même dans les diverses contrées qu'il fréquente, quoiqu'elle soit

quelquefois un peu altérée par l'influence du climat, ou par d'autres circonstances, et qu'elle se montre avec quelque variété dans sa forme ou dans sa grandeur, suivant l'âge et le sexe des individus.

M. Parsons a donné, dans les *Transactions philosophiques*, la figure et la description d'un caméléon qui avoit été apporté à un de ses amis, parmi d'autres objets d'histoire naturelle, et dont il ignoroit le pays natal. Cet animal ne différoit, d'une manière remarquable, des autres caméléons, tant de l'ancien que du nouveau monde, que par la forme du casque que nous avons décrit. Cette partie saillante ne s'étendoit pas seulement sur le derrière de la tête dans le caméléon de M. Parsons, mais elle se divisoit par-devant en deux protubérances crénelées qui s'élevoient obliquement et s'avançoient jusqu'au-dessus des narines. Ce ne sera qu'après de nouvelles observations sur des individus semblables, que l'on pourra déterminer si le caméléon très-bien décrit par M. Parsons appartenoit à une race constante, ou ne formoit qu'une variété individuelle.

# LA QUEUE-BLEUE.

La queue-bleue habite principalement la Caroline. Ce lézard se retire souvent dans les creux des arbres. Il n'a qu'environ six pouces de longueur. Il est brun ; son dos présente cinq raies jaunâtres et longitudinales ; et ce qui sert sur-tout à le distinguer, c'est la couleur bleue de sa queue menue et communément plus longue que le corps. Catesby dit que plusieurs habitans de la Caroline prétendent qu'il est venimeux ; mais il assure n'avoir été témoin d'aucun fait qui pût le prouver.

On devroit peut-être rapporter à cette espèce un lézard du Bresil dont Ray parle d'après Marcgrave, et qui se nomme *americima*. Suivant la description que Ray en donne, il est long de deux pouces ; son dos est couvert d'écailles gris cendré ;

sa tête, ses côtés, ses cuisses, le sont d'écailles jaunes; et sa queue l'est d'écailles bleues. Les Brasiliens le regardent comme venimeux.

---

---

## L'AZURÉ.

L'AZURÉ se trouve en Afrique; ses écailles pointues le font paroître hérissé de petits piquans. Un caractère d'après lequel il est aisé de le reconnoître, et qui lui a fait donner le nom qu'il porte, est la couleur bleue dont le dessus de son corps est peint, et qui forme une espèce de manteau azuré. Sa queue est courte.

## LE GRISON.

Il est aisé de distinguer ce lézard, qui se trouve dans les contrées orientales, par des verrues qui sont distribuées, sans aucun ordre, sur son corps, par sa couleur grise tachetée de roussâtre, et par sa queue à peine plus longue que le corps, et que des bandes disposées avec une sorte d'irrégularité rendent inégalement étagée.

## L'UMBRE.

L'UMBRE, qui se trouve dans plusieurs contrées chaudes de l'Amérique, a la tête très-arrondie ; l'occiput est chargé d'une callosité assez grande et dénuée d'écailles ; la peau qui est sur la gorge forme uu pli profond. La couleur du corps est nébuleuse. Les écailles étant relevées en arête, et leur sommet étant aigu, le dos paroît strié. La queue est ordinairement plus longue que le corps.

# LE PLISSÉ.

Le plissé a l'occiput calleux comme l'umbre ; mais la peau qui est sur la gorge forme deux plis au lieu d'un. Il diffère encore de l'umbre par plusieurs traits : des écailles coniques font paroître sa peau chagrinée ; le dessus des yeux est comme à demi crénelé ; derrière les oreilles sont deux verrues garnies de pointes ; sur la partie antérieure du dos règne une petite dentelure formée par des écailles plus grandes que les voisines, et qui lie le plissé avec le galéote et l'agame ; une ride élevée s'étend de chaque côté du cou jusque sur les pattes de devant, et se replie sur le milieu du dos ; les doigts sont alongés, garnis d'ongles applatis, et couverts par-dessous d'écailles aiguës ; la queue est ronde, et ordinairement plus longue que le corps. Le plissé se trouve dans les Indes.

C'est à ce lézard qu'il paroît qu'on doit rapporter celui que M. Pallas a nommé *hélioscope* dans le supplément latin de son *Voyage en différentes parties de l'empire de Russie.* Il habite les provinces les moins froides de ce vaste empire ; on le trouve communément sur les collines dont la température est la plus chaude, exposé aux rayons du soleil, la tête élevée, et souvent tournée vers cet astre. Sa course est très-rapide.

---

## L'ALGIRE.

Il n'est souvent que de la longueur du doigt; les écailles du dos, relevées en carène, le font paroître un peu hérissé. Sa queue diminue de grosseur jusqu'à l'extrémité, qui se termine en pointe. Il est jaune sous le corps, et d'une couleur plus sombre sur le dos, le long duquel s'étendent quatre raies jaunes. Il n'a point sous le ventre de bandes transversales.

L'espèce de l'algire n'est pas réduite à ses petites dimensions par défaut de chaleur, puisque c'est dans la Mauritanie et dans la Barbarie qu'il habite. C'est de ces contrées de l'Afrique qu'il fut envoyé par M. Brander à M. Linné, qui l'a fait connoître; et l'on ne peut pas dire que les côtes septentrionales de l'Afrique étant plus échauffées qu'humides, l'ardente sécheresse des contrées où l'on trouve l'algire, influe sur son volume, et qu'il n'a

une très-petite taille que parce qu'il manque de cette humidité si nécessaire à plusieurs quadrupèdes ovipares, puisque l'on conserve au Cabinet du roi un algire entièrement semblable aux lézards de son espèce, et qui cependant a été envoyé de la Louisiane, où l'humidité est aussi grande que la chaleur est vive.

M. Shaw a écrit que l'on trouve très-fréquemment en Barbarie, sur les haies et dans les grands chemins, un lézard nommé *zermouméah*. Il n'indique point la grandeur de cet animal : il dit seulement que sa queue est longue et menue, que le fond de sa couleur est d'un brun clair, qu'il est rayé d'un bout à l'autre, et qu'il présente particulièrement trois ou quatre raies jaunes. Peut-être ce lézard est-il un algire.

Au reste, il paroît que l'algire se trouve aussi dans les contrées méridionales de l'empire de Russie, et que l'on doit regarder comme une variété de ce lézard, celui que M. Pallas a nommé *lézard ensanglanté* ou *couleur de sang*, qui ressemble presque en tout à l'algire, et qui a quatre raies

blanches sur le dos, mais dont la queue, cendrée par-dessus et blanchâtre à l'extrémité, est par-dessous d'un rouge d'écarlate.

---

## LE STELLION *.

La queue de ce lézard est communément assez courte, et diminue de grosseur jusqu'à l'extrémité. Les écailles qui la couvrent sont aiguës et disposées par anneaux ; d'autres écailles petites et pointues revêtent le dessus et le dessous du corps, qui d'ailleurs est garni, ainsi que la tête, de tubercules aigus ou de piquans plus ou moins grands. Bien loin d'avoir une forme agréable, le stellion ressemble un peu au crapaud, sur-tout par la tête, de même que le tapaye, avec lequel il a beaucoup de rapports, et dont quelques auteurs lui ont donné les divers noms. Mais si ses proportions déplaisent, ses couleurs charment ordinairement la vue ; il présente le plus souvent un doux

* *Stellione tarentole*, en plusieurs endroits d'Italie ; *pistilloni*, en plusieurs autres endroits du même pays ; *tapayaxin*, en Afrique.

mélange de blanc, de noir, de gris, et quelquefois de verd, dont il est comme marbré.

Il habite l'Afrique, et il n'y est pas confiné dans les régions les plus chaudes, puisqu'il est également au cap de Bonne-Espérance et en Égypte*. On le rencontre aussi dans les contrées orientales et dans les îles de l'Archipel, ainsi qu'en Judée et en Syrie, où il paroît, d'après Belon, qu'il devient très-grand. M. François Cetti dit qu'il est assez commun en Sardaigne, et qu'il y habite dans les maisons : on l'y nomme *tarentole,* ainsi que dans plusieurs provinces d'Italie ; et c'est une nouvelle preuve de l'emploi qu'on a fait pour plusieurs espèces de lézards, de ce nom de *tarentole*, donné, ainsi que nous l'avons dit, à une variété du lézard verd. Mais c'est sur-tout aux environs du Nil que les stellions sont en grand nombre. On en trouve beaucoup autour des pyramides et des anciens tombeaux qui subsistent encore sur l'antique terre d'Égypte. Ils

* L'individu que nous avons décrit a été apporté d'Égypte au Cabinet du roi.

s'y logent dans les intervalles que laissent les différens lits de pierre, et ils s'y nourrissent de mouches et d'insectes ailés.

On diroit que ces pyramides, ces éternels monumens de la puissance et de la vanité humaines, ont été destinées à présenter des objets extraordinaires en plus d'un genre. C'est en effet dans ces vastes mausolées qu'on va recueillir avec soin les excrémens du petit lézard dont nous traitons dans cet article. Les anciens, qui en faisoient usage, ainsi que les Orientaux modernes, leur donnoient le nom de *crocodilea*, apparemment parce qu'ils pensoient qu'ils venoient du crocodile; et peut-être ces excrémens n'auroient-ils pas été aussi recherchés, si l'on avoit su que l'animal qui les produit n'étoit ni le plus grand ni le plus petit des lézards: tant il est vrai que les extrêmes en imposent presque toujours à ceux dont les regards ne peuvent pas embrasser la chaîne entière des objets.

Les modernes, mieux instruits, ont rapporté ces excrémens au stellion, à un lézard qui n'a rien de très-remarquable;

mais déja le sort de cette matière abjecte étoit décidé, et sa valeur vraie ou fausse étoit établie. Les Turcs en ont fait une grande consommation; ils s'en fardoient le visage; et il faut que les stellions aient été bien nombreux en Égypte, puisque pendant long-temps on trouvoit presque par-tout, et en très-grande abondance, cette matière, que l'on nommoit *stercus lacerti* ainsi que *crocodilea*.

---



LE SCINQUE.

J. Pauquet S.

## LE SCINQUE *.

Ce lézard est fameux depuis long-temps par la vertu remarquable qu'on lui a attribuée. On a prétendu que, pris intérieurement, il pouvoit ranimer des forces éteintes, et rallumer les feux de l'amour malgré les glaces de l'âge et les suites funestes des excès : aussi lui a-t-on déclaré en plusieurs endroits et lui fait-on encore une guerre cruelle. Les paysans d'Égypte prennent un grand nombre de scinques, qu'ils portent au Caire et à Alexandrie, d'où on les répand dans différentes contrées de l'Asie. Lorsqu'ils viennent d'être tués, on en tire une sorte de jus dont on se sert dans les maladies; et quand ils ont été desséchés, on les réduit en poudre, qu'on emploie dans les mêmes vues que les sucs de leur chair. Ce n'est pas seule-

* *Scincus*, en latin.

ment en Asie, mais même en Europe, qu'on a eu recours à ces moyens désavoués par la Nature, de suppléer par des apparences trompeuses à des forces qu'elle refuse, de hâter le dépérissement plutôt que de le retarder, et de remplacer par des jouissances vaines, des plaisirs qui ne valent que par un sentiment que tous les secours d'un art mensonger ne peuvent faire naître *.

Il n'est pas surprenant que ceux qui n'ont vu le scinque que de loin, et qui l'ont apperçu sur le bord des eaux, l'aient pris pour un poisson ; il en a un peu l'apparence par sa tête, qui semble tenir immédiatement au corps, et par ses écailles assez grandes, lisses, d'une forme semblable, tant au-dessus qu'au-dessous du corps, et qui se recouvrent comme les ardoises sur les toits. La mâchoire de dessus est plus avancée que celle de des-

* Hasselquist dit que l'on apporte les scinques de l Égypte supérieure et de l'Arabie à Alexandrie, d'où on les envoie à Venise et à Marseille, et de là dans les différens endroits de l'Europe.

sous ; la queue est courte et comprimée par le bout.

La couleur du scinque est d'un roux plus ou moins foncé, blanchâtre sous le corps, et traversée sur le dos par des bandes brunes. Mais il en est de ce lézard comme de tous les autres animaux dont la couverture est trop foible ou trop mince pour ne point participer aux différentes altérations que l'intérieur de l'animal éprouve. Les couleurs du scinque se ternissent et blanchissent lorsqu'il est mort ; et dans l'état de dessiccation et d'une sorte de salaison où on l'apporte en Europe, il paroît d'un jaune blanchâtre et comme argenté. Au reste, les couleurs de ce lézard, ainsi que celles du plus grand nombre des animaux, sont toujours plus vives dans les pays chauds que dans les pays tempérés : et leur éclat ne doit-il pas augmenter en effet avec l'abondance de la lumière, la vraie et l'unique source première de toutes sortes de couleurs ?

M. Linné a écrit que les scinques n'avoient point d'ongles. Tous les individus que nous avons examinés paroissoient en

avoir ; mais comme ces animaux étoient desséchés, nous ne pouvons rien assurer à ce sujet. Au reste, notre présomption se trouve confirmée par celle d'un bon observateur, M. François Cetti.

On trouve le scinque dans presque toutes les contrées de l'Afrique, en Égypte, en Arabie, en Libye, où on dit qu'il est plus grand qu'ailleurs, dans les Indes, et peut-être même dans la plupart des pays très-chauds de l'Europe. Non seulement son habitation de choix doit être déterminée par la chaleur du climat, mais encore par l'abondance des plantes aromatiques dont on dit qu'il se nourrit. C'est peut-être à cet aliment plus exalté, et par conséquent plus actif, qu'il doit cette vertu stimulante qu'on auroit pu sans doute employer pour soulager quelques maux *, mais dont il ne falloit pas se servir pour dégrader le noble feu que la Nature fait naître, en s'efforçant en vain

* Pline dit que le scinque a été regardé comme un remède contre les blessures faites par des flèches empoisonnées.

de le rallumer lorsqu'une passion imprudente l'a éteint pour toujours.

Le scinque vit dans l'eau, ainsi qu'à terre. On l'a cependant appelé *crocodile terrestre*, et certainement c'est un grand abus des dénominations que l'application du nom de cet énorme animal à un petit lézard qui n'a que sept ou huit pouces de longueur. Aussi Prosper Alpin pense-t-il que le scinque des modernes n'est pas le lézard désigné sous le nom de *crocodile terrestre* par les anciens, particulièrement par Hérodote, Pausanias, Dioscoride, et célébré pour ses vertus actives et stimulantes : il croit qu'ils avoient en vue un plus grand lézard, que l'on trouve, ajoute-t-il, au-dessus de Memphis, dans des lieux secs, et dont il donne la figure. Mais cette figure ni le texte n'indiquant point de caractère très-précis, nous ne pouvons rien déterminer au sujet de ce lézard mentionné par Alpin. Au reste, la forme et la briéveté de sa queue empêchent qu'on ne le regarde comme de la même espèce que la dragonne, ou le tupinambis, ou l'iguane.

## LE MABOUYA.

Le lézard dont il est ici question a une très-grande ressemblance avec le scinque ; il n'en diffère bien sensiblement à l'extérieur que parce que ses pattes sont plus courtes en proportion du corps, et parce que sa mâchoire supérieure ne recouvre pas la mâchoire inférieure comme celle du scinque. Il n'est point le seul quadrupède ovipare auquel le nom de *mabouya* ait été donné : les voyageurs ont appelé de même un assez grand lézard, dont nous parlerons sous le nom de *doré*, et qui a aussi beaucoup de ressemblance avec le scinque, mais qui est distingué de notre mabouya en ce que sa queue est plus longue que le corps, tandis qu'elle est beaucoup plus courte dans le lézard dont nous traitons.

Le mabouya paroît être d'ailleurs plus petit que le doré. Leurs habitudes diffèrent

à beaucoup d'égards ; et comme ils habitent dans le même pays, on ne peut pas les regarder comme deux variétés dépendantes du climat : nous les considérerons donc comme deux espèces distinctes, jusqu'à ce que de nouvelles observations détruisent notre opinion à ce sujet. Ce nom de *mabouya*, tiré de la langue des sauvages de l'Amérique septentrionale, désigne tout objet qui inspire du dégoût ou de l'horreur ; et à moins qu'il ne soit relatif aux habitudes du lézard dont il est ici question, ainsi qu'à celles du doré, il ne nous paroît pas devoir convenir à ces animaux, leur conformation ne présentant rien qui doive rappeler des images très-désagréables. Nous l'adoptons cependant, parce que sa vraie signification peut être regardée comme nulle, peu de gens sachant la langue des sauvages d'où il a été tiré, et parce qu'il faut éviter avec soin de multiplier sans nécessité les noms donnés aux animaux. Nous le conservons de préférence au lézard dont nous parlons, parce qu'il n'en a jamais reçu d'autre, et que le grand mabouya a été

nommé *le doré* par M. Linné et par d'autres naturalistes.

La tête du mabouya paroît tenir immédiatement au corps, dont la grosseur diminue insensiblement du côté de la tête et de celui de la queue. Il est tout couvert par-dessus et par-dessous d'écailles rhomboïdales, semblables à celles des poissons : le fond de leur couleur est d'un jaune doré ; plusieurs de celles qui garnissent le dos sont quelquefois d'une couleur très-foncée, avec une petite ligne blanche au milieu. Des écailles noirâtres forment de chaque côté du corps une bande longitudinale ; la couleur du fond s'éclaircit le long du côté intérieur de ces deux bandes, et on y voit régner deux autres bandes presque blanches. Au reste, la couleur de ces écailles varie suivant l'habitation des mabouyas : ceux qui demeurent au milieu des bois pourris, dans les endroits marécageux, ainsi que dans les vallées profondes et ombragées, où les rayons du soleil ne peuvent point parvenir, sont presque noirs ; et peut-être leurs couleurs justifient-elles alors, jusqu'à un

certain point, ce qu'on a dit de leur aspect, que l'on a voulu trouver hideux. Leurs écailles paroissent enduites d'huile, ou d'une sorte de vernis.

Le museau des mabouyas est obtus; les ouvertures des oreilles sont assez grandes; les ongles crochus; la queue est grosse, émoussée, et très-courte. L'individu conservé au Cabinet du roi a huit pouces de long. Les mabouyas décrits par Sloane étoient beaucoup plus petits, parce qu'ils n'avoient pas encore atteint leur entier développement.

Les mabouyas grimpent sur les arbres, ainsi que sur le faîte et les chevrons des cases des Nègres et des Indiens : mais ils se logent communément dans les crevasses des vieux bois pourris; ce n'est ordinairement que pendant la chaleur qu'ils en sortent. Lorsque le temps menace de la pluie, on les entend faire beaucoup de bruit, et on les voit même quelquefois quitter leurs habitations. Sloane pense que l'humidité qui règne dans l'air, aux approches de la pluie, gonfle les bois, et en diminue par conséquent les inter-

valles au point d'incommoder les mabouyas, et de les obliger à sortir. Indépendamment de cette raison, que rien ne force à rejeter, ne pourroit-on pas dire que ces animaux sont naturellement sensibles à l'humidité ou à la sécheresse, de même que les grenouilles, avec lesquelles la plupart des lézards ont de grands rapports, et que ce sont les impressions que les mabouyas reçoivent de l'état de l'atmosphère, qu'ils expriment par leurs mouvemens et par le bruit qu'ils font ? Les Américains les croient venimeux, ainsi que *le doré*, avec lequel il doit être aisé, au premier coup d'œil, de les confondre ; mais cependant Sloane et Brown disent qu'ils n'ont jamais pu avoir une preuve certaine de l'existence de leur venin. Il arrive seulement quelquefois qu'ils se jettent avec hardiesse sur ceux qui les irritent, et qu'ils s'y attachent assez fortement pour qu'on ait de la peine à s'en débarrasser.

C'est principalement aux Antilles qu'on les rencontre. Lorsqu'ils sont très-petits, ils deviennent quelquefois la proie d'ani-

maux qui ne paroissent pas au premier coup d'œil devoir être bien dangereux pour eux. Sloane prétend en avoir vu un à demi dévoré par une de ces grosses araignées qui sont si communes dans les contrées chaudes de l'Amérique. On trouve aussi le mabouya dans l'ancien monde : il est très-commun dans l'île de Sardaigne, où il a été observé par M. François Cetti, qui ne l'a désigné que par les noms sardes de *tiligugu* et *tilingoni*. Ce naturaliste a fort bien saisi ses traits de ressemblance et de différence avec le scinque; et comme il ne connoissoit point le mabouya d'Amérique mentionné dans Sloane, Rochefort et du Tertre, et qui est entièrement semblable au lézard de Sardaigne, qu'il a comparé au scinque, il n'est pas surprenant qu'il ait pensé que son lézard n'avoit encore été indiqué par aucun auteur.

M. Thunberg, savant professeur d'Upsal, vient de donner la description d'un lézard qu'il a vu dans l'île de Java, et qu'il compare, avec raison, au doré, ainsi qu'au scinque, en disant cependant qu'il

diffère de l'un et de l'autre, et sur-tout du premier, dont il est distingué par la grosseur et la briéveté de sa queue. Cet animal ne nous paroît être qu'une variété du mabouya, qui dès-lors se trouve en Asie, ainsi qu'en Europe et en Amérique. L'individu vu par M. Thunberg étoit gris cendré sur le dos, qui présentoit quatre rangs de taches noires mêlées de taches blanches, et de chaque côté duquel s'étendoit une raie noire. M. Afzelius, autre savant Suédois, a vu dans la collection de M. Bættiger, à Vesteras, un lézard qui ne différoit de celui que M. Thunberg a décrit, que parce qu'il n'avoit pas de taches sur le dos, et que les raies latérales étoient plus noires et plus égales.

---




1 LE DORÉ.

2 LES SPUTATEURS.

J. Pauquet S.

# LE DORÉ.

C'EST M. Linné qui a donné à ce lézard le nom que nous lui conservons ici. Ce quadrupède ovipare est très-commun en Amérique, où il a été appelé, par Rochefort, *brochet de terre*, et où il a aussi été nommé *mabouya* : mais comme le premier de ces noms présente une idée fausse, et que le second a été donné à un autre lézard dont nous avons déja parlé, et auquel il a été attribué plus généralement, nous préférons la dénomination employée par M. Linné. Le doré a beaucoup de rapports, par sa conformation, avec le scinque, et sur-tout avec le mabouya : il a de même le cou aussi gros que le derrière de la tête; mais il est ordinairement plus grand, et sa queue est beaucoup plus longue que le corps, au lieu qu'elle est plus courte dans le scinque et dans le mabouya. D'ailleurs

la mâchoire supérieure n'est pas plus avancée que l'inférieure, comme dans le scinque ; les ouvertures des oreilles sont très-grandes et garnies à l'intérieur de petites écailles qui les font paroître un peu festonnées. Ces caractères réunis le séparent de l'espèce du scinque et de celle du mabouya ; mais il leur ressemble cependant assez pour avoir été comparé à un poisson, comme ces derniers lézards, et particulièrement pour avoir reçu le nom de *brochet de terre*, ainsi que nous venons de le dire. Il est couvert par-dessus et par-dessous de petites écailles arrondies, striées et brillantes : ses doigts sont armés d'ongles assez forts. La couleur de son corps est d'un gris argenté, tacheté d'orangé, et qui blanchit vers les côtés *. Comme celles de tout animal, la vivacité de ses couleurs s'efface lorsqu'il est mort : mais, tandis que la chaleur de la vie les anime, elles brillent d'un éclat très-vif qui donne une couleur d'or au roux dont il est peint ; et c'est de là que vient son

* Suivant Brown, sa couleur est souvent sale et rayée transversalement.

nom. Ses couleurs paroissent d'autant plus brillantes, que son corps est enduit d'une humeur visqueuse qui fait l'effet d'un vernis luisant. Cette sorte de vernis, joint à la nature de son habitation, l'ont fait appeler *salamandre ;* mais nous ne regardons comme de vraies salamandres que les lézards qui n'ont pas plus de quatre doigts aux pieds de devant. Linné a écrit qu'on le trouvoit dans l'île de Jersey, près les côtes d'Angleterre. A la vérité, il cite, à ce sujet, Edwards ( *tab.* 247 ); et le lézard qui y est représenté, est très-différent du doré. Il vit dans l'île de Chypre : mais c'est principalement en Amérique et aux Antilles qu'il est répandu. Il habite les endroits marécageux ; on le rencontre aussi dans les bois. Ses pattes sont si courtes, qu'il ne s'en sert, pour ainsi dire, que pour se traîner, et qu'il rampe comme les serpens, plutôt qu'il ne marche comme les quadrupèdes. Aussi les lézards dorés déplaisent-ils par leur démarche et par tous leurs mouvemens, quoiqu'ils attirent les yeux par l'éclat de leurs écailles et la richesse de leurs cou-

leurs. Mais on les rencontre rarement ; ils ne se montrent guère que le soir, temps apparemment où ils cherchent leur proie : ils se tiennent presque toujours cachés dans le fond des cavernes et dans les creux des rochers, d'où ils font entendre pendant la nuit une sorte de coassement plus fort et plus incommode que celui des crapauds et des grenouilles. Les plus grands ont à peu près quinze pouces de long. Brown dit qu'il y en a de deux pieds. L'individu que nous avons décrit, et qui est conservé au Cabinet du roi, a quinze pouces huit lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui est longue de onze pouces une ligne. Les jambes de derrière ont un pouce onze lignes de long ; celles de devant sont plus courtes, comme dans les autres lézards.

Suivant Sloane, la morsure du doré est regardée comme très-venimeuse, et on rapporta à ce naturaliste que quelqu'un qui avoit été mordu par ce lézard, étoit mort le lendemain. Les habitans des Antilles dirent généralement à Brown

qu'il n'y avoit point d'animal qui pût échapper à la mort après avoir été mordu par le doré ; mais aucun fait positif à ce sujet ne lui fut communiqué par une personne digne de foi. Peut-être est-ce le nom de *salamandre* qui a valu au doré, comme au scinque, la réputation d'être venimeux, d'autant plus qu'il a un peu les habitudes des vraies salamandres, vivant, ainsi que ces lézards, sur terre et dans l'eau. Cette réputation l'aura fait poursuivre avec acharnement ; et c'est de la guerre qu'on lui aura faite que sera venue la crainte qui l'oblige à fuir devant l'homme. Il paroît aimer les viandes un peu corrompues ; il recherche communément les petites espèces de crabes de mer ; et la dureté de la croûte qui revêt ces crabes ne doit pas l'empêcher de s'en nourrir, son estomac étant entièrement musculeux. En tout, cet animal, bien plus nuisible qu'avantageux, qui fatigue l'oreille par ses sons lorsqu'il ne blesse pas les yeux par ses mouvemens désagréables, n'a pour lui qu'une vaine

richesse de couleurs, qu'il dérobe même aux regards en se tenant dans des retraites obscures, et en ne se montrant que lorsque le jour s'enfuit.

---

## LE TAPAYE.

Nous conservons à ce lézard le nom de *tapaye* que M. Daubenton lui a donné, par contraction du nom *tapayaxin*, par lequel on le désigne au Mexique et dans la nouvelle Espagne. Cet animal, qui a de grands rapports avec le stellion, est remarquable par les pointes aiguës dont son dos est hérissé. Son corps, que l'on croiroit gonflé, est presque aussi large que long; et c'est ce qui lui a fait conserver par M. Linné le nom d'*orbiculaire*. Il n'a point de bandes transversales sous le ventre; la queue est courte; les doigts sont recouverts d'écailles par-dessus et par-dessous; le fond de la couleur est d'un gris blanc plus ou moins tacheté de brun ou de jaunâtre. Il y a dans cette espèce une variété distinguée par la forme triangulaire de la tête, assez semblable à celle du caméléon, et par une sorte de bou-

clier qui en couvre le dessus. On a donné le nom de *tapayaxin* au stellion qui habite en Afrique ; et comme le stellion et le tapaye ont des piquans plus ou moins grands et plus ou moins aigus, il n'est pas surprenant que des voyageurs aient, à la première vue, donné le même nom à deux animaux assez différens cependant par leur conformation pour constituer deux espèces distinctes. Le tapaye n'est point agréable à voir ; il a, par la grosseur et presque toutes les proportions de son corps, une assez grande ressemblance avec un crapaud qui auroit une queue, et qui seroit armé d'aiguillons : aussi Seba lui en a-t-il donné le nom. Mais sa douceur fait oublier sa difformité, dont l'effet est d'ailleurs diminué par la beauté de ses couleurs. Il semble n'avoir de piquans que pour se défendre ; il devient familier ; on peut le manier sans qu'il cherche à mordre ; il a même l'air de desirer les caresses ; et l'on diroit qu'il se plaît à être tourné et retourné. Il est très-sensible dans certaines parties de son corps, comme vers les

narines et les yeux ; et les voyageurs assurent que pour peu qu'on le touche dans ces endroits, on y fait couler le sang. Il habite dans les montagnes. Cet animal, qui ne fait point de mal pendant sa vie, est utile après sa mort ; on l'emploie avec succès en médecine, séché et réduit en poudre.

---

## LE STRIÉ.

M. Linné a le premier parlé de ce lézard, que l'on trouve à la Caroline, et qui lui avoit été envoyé par M. le docteur Garden. La tête de ce quadrupède ovipare est marquée de six raies jaunes, deux entre les yeux, une de chaque côté sur l'œil, et une également de chaque côté au-dessous; le dos est noirâtre; cinq raies jaunes ou blanchâtres s'étendent depuis la tête jusqu'au milieu de la queue. Le ventre est garni d'écailles qui se recouvrent comme les tuiles des toits, et forment des stries. La queue est une fois et demie plus longue que le corps, et n'est point étagée.




1. LE MARBRÉ.
2 LE ROQUET.

J. J. Pauquet. S.

# LE MARBRÉ.

Le marbré se trouve en Espagne, en Afrique et dans les grandes Indes : il est aussi très-commun en Amérique ; on l'y a nommé très-souvent *temapara*, nom qui a été donné dans le même continent à plusieurs espèces de lézards, ainsi que nous l'avons déja vu, et que nous ne conservons à aucune, pour ne pas obscurcir la nomenclature. Il paroît que, dans les deux continens, le voisinage de la zone torride lui est très-favorable. Sa tête est couverte de grandes écailles ; il a sous la gorge une rangée d'autres écailles plus petites, et relevées en forme de dents, qui s'étend jusque vers la poitrine, et forme une sorte de crête plus sensible dans le mâle que dans la femelle. Le ventre n'est point couvert de bandes transversales ; le dessous des cuisses est garni d'un rang de huit ou dix tuber-

cules disposés longitudinalement, mais moins marqués dans la femelle que dans le mâle. Le marbré a le dessus des ongles noir, ainsi que le galéote. Un de ses caractères distinctifs est d'avoir la queue beaucoup plus longue en proportion du corps qu'aucun autre lézard. Un individu de cette espèce, envoyé des grandes Indes au Cabinet du roi par M. Sonnerat, a la queue quatre fois plus longue que le corps et la tête. Les écailles dont la queue du marbré est couverte, la font paroître relevée par neuf arêtes longitudinales.

La couleur du marbré est verdâtre sur la tête; grisâtre et rayée transversalement de blanc et de noir sur le dessus du corps; elle devient rousse sur les cuisses et les côtés du bas-ventre, où elle est marbrée de blanc et de brun; et l'on voit sur la queue des taches évidées et roussâtres, qui la font paroître tigrée.

L'on devroit peut-être rapporter au marbré le lézard d'Afrique, appelé *warral* par Shaw, et *guaral* par Léon. Suivant le premier de ces auteurs, le warral a quelquefois trente pouces de long (appa-

remment en y comprenant la queue) : sa couleur est ordinairement d'un rouge fort vif, avec des taches noirâtres. Ce rouge n'est pas très-différent du roux que présente le marbré : d'ailleurs la couleur de ce dernier ressemble bien plus à celle qu'indique Shaw, que celle des autres lézards d'Afrique. Shaw dit qu'il a observé que toutes les fois que le warral s'arrête, il frappe contre terre avec sa queue. Cette habitude peut très-bien convenir au marbré, qui a la queue extrêmement longue et déliée, et qui, par conséquent, peut l'agiter avec facilité. Les Arabes, continue Shaw, racontent fort gravement que toutes les femmes qui sont touchées par le battement de la queue du warral, deviennent stériles. Combien de merveilles n'a-t-on pas attribuées dans tous les pays aux quadrupèdes ovipares !

## LE ROQUET.

Nous appelons ainsi un lézard de la Martinique qui a été envoyé au Cabinet du roi sous le nom d'*anolis*, et de *lézard de jardin*. Il n'est point le vrai anolis de Rochefort et de Ray, que nous avons cru devoir regarder comme une variété de l'améiva. Ce nom d'*anolis* a été plus d'une fois attribué à des espèces différentes l'une de l'autre. Mais si le lézard dont il est question dans cet article, n'a point les caractères distinctifs du véritable anolis ou de l'améiva, il a beaucoup de rapports avec ce dernier animal.

Il est semblable au lézard décrit sous le nom de *roquet* par du Tertre et par Rochefort, qui connoissoient bien le vrai anolis, et qui avoient observé l'un et l'autre en vie dans le pays natal de ces animaux. Nous avons donc cru devoir adopter l'opinion de ces deux voyageurs; et

c'est ce qui nous a engagés à lui conserver le nom de *roquet*, que Ray lui a aussi donné.

Il se rapproche beaucoup, par sa conformation, du lézard gris : mais il en diffère principalement, en ce que le dessous de son corps n'est point garni d'écailles plus grandes que les autres, et disposées en bandes transversales. Il ne devient jamais fort grand : celui qui est au Cabinet du roi a deux pouces et demi de long, sans compter la queue, qui est une fois plus longue que le corps *. Il est d'une couleur de feuille morte, tachetée de jaune et de noirâtre. Les yeux sont brillans, et l'ouverture des narines est assez grande. Il a, presque en tout, les habitudes du lézard gris : il vit comme lui dans les jardins. Il est d'autant plus agile, que ses pattes de devant sont longues, et, en élevant son corps, augmentent sa légéreté. Il a d'ailleurs les ongles longs et crochus, et par conséquent il doit grim-

* Le roquet que Sloane a décrit étoit beaucoup plus petit. Le corps n'avoit qu'un pouce de long, et la queue un pouce et demi.

per aisément. Il joint à la rapidité des mouvemens l'habitude de tenir toujours la tête haute. Cette attitude distinguée ajoute à la grace de sa démarche, ou plutôt à l'agrément de sa course; car il ne cesse, pour ainsi dire, de s'élancer avec tant de promptitude, que l'on a comparé la vivacité de ses petits bonds à la vîtesse du vol des oiseaux. Il aime les lieux humides; on le trouve souvent parmi les pierres, où il se plaît à sauter de l'une sur l'autre. Soit qu'il coure ou qu'il s'arrête, il tient sa queue presque toujours relevée au-dessus de son dos, comme le lézard de la Caroline, auquel nous avons conservé le nom de *lézard-lion*. Il replie même cette queue, qui est très-déliée, de manière à ce qu'elle forme une espèce de cercle. Malgré sa pétulance, son caractère est doux; il aime la compagnie de l'homme, comme le lézard gris et le lézard verd. Lorsque ses courses répétées l'ont fatigué, et qu'il a trop chaud, il ouvre la gueule, tire sa langue, qui est très-large et fendue à l'extrémité, et demeure pendant

quelque temps haletant comme les petits chiens. C'est apparemment cette habitude qui, jointe à sa queue retroussée et à sa tête relevée, aura déterminé les voyageurs à lui donner le nom de *lézard-roquet.* Il détruit un grand nombre d'insectes; il s'enfonce aisément dans les petits trous des terrains qu'il fréquente; et lorsqu'il y rencontre de petits œufs de lézards ou de tortues, qui, n'étant revêtus que d'une membrane molle, n'opposent pas une grande résistance à sa dent, on a prétendu qu'il s'en nourrissoit. Nous avons déja vu quelque chose de semblable dans l'histoire du lézard gris; et si le roquet présente une plus grande avidité que ce dernier animal, ne doit-on pas penser qu'elle vient de la vivacité de la chaleur bien plus forte aux Antilles, où il a été observé, que dans les différentes contrées de l'Europe où l'on a étudié les mœurs du lézard gris?

---

## LE ROUGE-GORGE.

Le rouge-gorge, que l'on voit, à la Jamaïque, dans les haies et dans les bois, est ordinairement long de six pouces, et de couleur verte ; il a au-dessous du cou une vésicule globuleuse qu'il gonfle très-souvent, particulièrement lorsqu'on l'attaque ou qu'on l'effraie, et qui paroît alors rouge, ou couleur de rose. Il n'a point de bandes transversales sur le ventre ; la queue est ronde et longue. Sa parure est, comme l'on voit, assez jolie ; et c'est avec plaisir qu'on doit regarder l'agréable mélange du beau verd de son corps avec le rose de sa gorge.

## LE GOITREUX.

Le goîtreux, qui habite au Mexique et dans l'Amérique méridionale, présente de belles couleurs, mais moins agréables et moins vives que celles du rouge-gorge: il est d'un gris pâle, relevé sur le corps par des taches brunes, et sur le ventre par des bandes d'un gris foncé. La queue est ronde, longue, annelée, d'une couleur livide et verdâtre à son origine. Il a, vers la poitrine, une espèce de goître, dont la surface est couverte de petits grains rougeâtres, et qui s'étend en avant en s'arrondissant et en formant une très-grande bosse.

Ce lézard est fort vif, très-leste, et si familier, qu'il se promène sans crainte dans les appartemens, sur les tables, et même sur les convives. Son attitude est gracieuse, son regard fixe : il examine tout avec une sorte d'attention ; on

croiroit qu'il écoute ce que l'on dit. Il se nourrit de mouches, d'araignées et d'autres insectes, qu'il avale tout entiers. Les goîtreux grimpent aisément sur les arbres; ils s'y battent souvent les uns contre les autres. Lorsque deux de ces animaux s'attaquent, c'est toujours avec hardiesse; ils s'avancent avec fierté; ils semblent se menacer en agitant rapidement leurs têtes; leur gorge s'enfle; leurs yeux étincellent; ils se saisissent ensuite avec fureur, et se battent avec acharnement. D'autres goîtreux sont ordinairement spectateurs de leurs combats; et peut-être ces témoins de leurs efforts sont-ils les femelles qui doivent en être le prix. Le plus foible prend la fuite; son ennemi le poursuit vivement; il le dévore, s'il l'atteint : mais quelquefois il ne peut le saisir que par la queue, qui se rompt dans sa gueule, et qu'il avale; ce qui donne au lézard vaincu le temps de s'échapper.

On rencontre plusieurs goîtreux privés de queue; il semble que le défaut de cette partie influe sur leur courage, et même

sur leur force; ils sont timides, foibles et languissans. Il paroît que la queue ne repousse pas toujours, et qu'il se forme un calus à l'endroit où elle a été coupée.

Le P. Nicolson, qui a donné plusieurs détails relatifs à l'histoire naturelle du goîtreux, l'appelle *anolis*, nom que l'on a donné à l'améiva et à notre roquet : mais la figure que le P. Nicolson a publiée, prouve que le lézard dont il a parlé, est celui dont il est question dans cet article.

---

## LE TÉGUIXIN.

La couleur de ce lézard est blanchâtre, tirant sur le bleu, diversifiée par des bandes d'un gris sombre, et semée de points blancs et ovales. Son corps présente un très-grand nombre de stries. La queue se termine en pointe; elle est beaucoup plus longue que le corps. Les écailles qui la couvrent forment des bandes transversales de deux sortes, placées alternativement : les unes s'étendent en arc sur la partie supérieure de la queue, que les autres bandes entourent en entier. Mais ce qui distingue principalement le téguixin, c'est que plusieurs plis obtus et relevés règnent de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'aux cuisses : on voit aussi trois plis sous la gorge.

C'est au Bresil, suivant l'article de Seba indiqué par M. Linné, qu'on trouve ce lézard, dont le nom *téguixin* a été donné au tupinambis par quelques auteurs.

## LE TRIANGULAIRE.

C'EST dans l'Égypte qu'habite le lézard à queue triangulaire. Ce qui le distingue des autres, c'est la forme de pyramide à trois faces que sa longue queue présente à son extrémité. Le long de son dos s'étend une bande formée par quatre rangées d'écailles qui diffèrent par leur figure de celles qui les avoisinent. Ces détails suffiront pour faire reconnoître ce lézard par ceux qui l'auront sous leurs yeux. Il vit dans des endroits marécageux et voisins du Nil. Il a beaucoup de rapports dans sa conformation avec le scinque. C'est M. Hasselquist qui en a parlé le premier.

Les Egyptiens ont imaginé un conte bien absurde à l'occasion du triangulaire : ils ont dit que les œufs du crocodile renfermoient de vrais crocodiles lorsqu'ils

étoient déposés dans l'eau, et qu'ils produisoient les petits lézards dont il est question dans cet article, lorsqu'au contraire ils étoient pondus sur un terrain sec.

---

## LA DOUBLE-RAIE.

Ce lézard, que l'on rencontre en Asie, est communément très-petit; la queue est très-longue relativement au corps. Deux raies d'un jaune sale s'étendent de chaque côté du dos, qui présente d'ailleurs six rangées longitudinales de points noirâtres. Ces points sont aussi répandus sur les pieds et sur la queue, et ils forment six autres lignes sur les côtés. Le corps est arrondi et épais. Seba avoit reçu de Ceylan un individu de cette espèce. Suivant cet auteur, les œufs de ce lézard sont de la grosseur d'un petit pois.

## LE SPUTATEUR.

Nous avons décrit ce lézard d'après un individu envoyé de Saint-Domingue à M. d'Antic, et que ce naturaliste a bien voulu nous communiquer. Sa longueur totale est de deux pouces, et celle de la queue d'un pouce. Il n'a point de demi-anneaux sous le corps. Toutes ses écailles sont luisantes ; la couleur en est blanchâtre sous le ventre, et d'un gris varié de brun foncé sur le corps. Quatre bandes transversales d'un brun presque noir règnent sur la tête et sur le dos ; une autre petite bande de la même couleur borde la mâchoire supérieure ; et six autres bandes semblables forment comme autant d'anneaux autour de la queue. Il n'y a pas d'ouverture apparente pour les oreilles. La langue est plate, large, et un peu fendue à l'extrémité. Le sommet de la tête et le dessus du museau sont

blanchâtres, tachetés de noir ; les pattes variées de gris, de noir et de blanc. Il y a à chaque pied cinq doigts qui sont garnis par-dessous de petites écailles, et terminés par une espèce de pelote ou de petite plaque écailleuse, sans ongle sensible.

M. Sparman a déja fait connoître cette espèce de lézard, dont il a trouvé plusieurs individus dans le cabinet d'histoire naturelle de M. le baron de Geer, donné à l'académie de Stockholm. Ces individus ne diffèrent que très-légèrement les uns des autres, par la disposition de leurs taches ou de leurs bandes. Ils avoient été envoyés, en 1755, à M. de Geer par M. Acrelius, qui demeuroit à Philadelphie, et qui les avoit reçus de Saint-Eustache.

M. Acrelius écrivit à M. de Geer que le sputateur habite dans les contrées chaudes de l'Amérique ; on l'y rencontre dans les maisons, et parmi les bois de charpente : on l'y nomme *wood-slave*. Ce lézard ne nuit à personne lorsqu'il n'est point inquiété : mais il ne faut l'observer

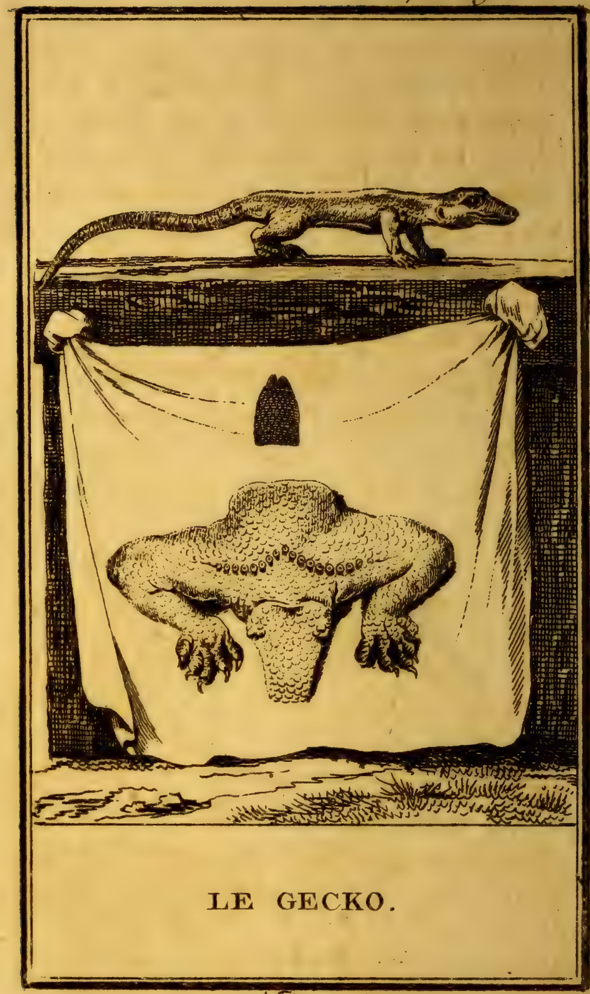
qu'avec précaution, parce qu'on l'irrite aisément. Il court le long des murs; et si quelqu'un, en s'arrêtant pour le regarder, lui inspire quelque crainte, il s'approche autant qu'il peut de celui qu'il prend pour son ennemi; il le considère avec attention, et lance contre lui une espèce de crachat noir, assez venimeux pour qu'une petite goutte fasse enfler la partie du corps sur laquelle elle tombe. On guérit cette enflure par le moyen de l'esprit-de-vin ou de l'eau-de-vie du sucre mêlés de camphre, dont on se sert aussi en Amérique contre la piqûre des scorpions. Lorsque l'animal s'irrite, on voit quelquefois le crachat noir se ramasser dans les coins de sa bouche. C'est de la faculté qu'a ce lézard de lancer par sa gueule une humeur venimeuse, que M. Sparman a tiré le nom de *sputator* qu'il lui a donné, et qui signifie *cracheur*. Nous avons cru ne devoir pas le traduire, mais le remplacer par le mot *sputateur* qui le rappelle. Ce lézard ne sort ordinairement de son trou que pendant le jour. M. Sparman a fait dessiner de très-petits œufs cendrés, ta-

chetés de brun et de noir, qu'il a regardés comme ceux du sputateur, parce qu'il les a trouvés dans le même bocal que les individus de cette espèce qui faisoient partie de la collection de M. le baron de Geer.

Nous croyons devoir parler ici d'un petit lézard semblable au sputateur par la grandeur et par la forme. Nous présumons qu'il n'en est qu'une variété, peut-être même dépendante du sexe. Nous l'avons décrit d'après un individu envoyé de Saint-Domingue à M. d'Antic avec le sputateur; et ce qui peut faire croire que ces deux lézards habitent presque toujours ensemble, c'est que M. Sparman l'a trouvé dans le même bocal que les sputateurs de la collection de M. de Geer : aussi ce savant naturaliste pense-t-il, comme nous, qu'il n'en est peut-être qu'une variété. L'individu que nous avons décrit a deux pouces deux lignes de longueur totale, et la queue quatorze lignes; il a, ainsi que le sputateur, le bout des doigts garni de pelotes écailleuses, que nous n'avons remarquées dans aucun

autre lézard. Sa couleur, qui est le seul caractère par lequel il diffère du sputateur, est assez uniforme : le dessous du corps est d'un gris sale, mêlé de couleur de chair, et le dessus d'un gris un peu plus foncé, varié par de très-petites ondes d'un brun noirâtre, qui forment des raies longitudinales. L'individu décrit par M. Sparman différoit de celui que nous avons vu, en ce que le bout de la queue étoit dénué d'écailles, apparemment par une suite de quelque accident.

---



LE GECKO.

J. J. Pauquet S.

## CINQUIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Dont les doigts sont garnis par-dessous de grandes écailles, qui se recouvrent comme les ardoises des toits*[1].

## LE GECKO[2].

De tous les quadrupèdes ovipares dont nous publions l'histoire, voici le premier qui paroisse renfermer un poison mortel. Nous n'avons vu, en quelque sorte, jusqu'ici les animaux se développer, leurs

[1] On peut voir, dans la planche qui représente le gecko, l'arrangement de ces écailles au-dessous des doigts.

[2] *Tockaie*, par les Siamois.

propriétés augmenter et leurs forces s'accroître, que pour ajouter au nombre des êtres vivans, pour contre-balancer l'action destructive des élémens et du temps : ici la Nature paroît, au contraire, agir contre elle-même ; elle exalte dans un lézard dont l'espèce n'est que trop féconde, une liqueur corrosive, au point de porter la corruption et le dépérissement dans tous les animaux que pénètre cette humeur active ; au lieu de sources de reproduction et de vie, on diroit qu'elle ne prépare dans le gecko que des principes de mort et d'anéantissement.

Ce lézard funeste, et qui mérite toute notre attention par ses qualités dangereuses, a quelque ressemblance avec le caméléon : sa tête, presque triangulaire, est grande en comparaison du corps ; les yeux sont gros ; la langue est plate, revêtue de petites écailles, et le bout en est échancré. Les dents sont aiguës, et si fortes, suivant Bontius, qu'elles peuvent faire impression sur des corps très-durs, et même sur l'acier. Le gecko est presque entièrement couvert de petites

verrues plus ou moins saillantes ; le dessous des cuisses est garni d'un rang de tubercules élevés et creux, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard verd, l'améiva, le cordyle, le marbré, le galonné, etc. Les pieds sont remarquables par des écailles ovales plus ou moins échancrées dans le milieu, aussi larges que la surface inférieure de ces mêmes doigts, et disposées régulièrement au-dessus les unes des autres comme les ardoises ou les tuiles des toits ; elles revêtent le dessous des doigts, dont les côtés sont garnis d'une petite membrane, qui en augmente la largeur, sans cependant les réunir. M. Linné dit que le gecko n'a point d'ongles : mais dans tous les individus conservés au Cabinet du roi, nous avons vu le second, le troisième, le quatrième et le cinquième doigt de chaque pied garnis d'un ongle très-aigu, très-court et très-recourbé ; ce qui s'accorde fort bien avec l'habitude de grimper qu'a le gecko, ainsi qu'avec la force avec laquelle il s'attache aux divers corps qu'il touche.

Il en est donc des lézards comme d'autres animaux bien différens, et, par exemple, des oiseaux : les uns ont les doigts des pieds entièrement divisés ; d'autres les ont réunis par une peau plus ou moins lâche ; d'autres, ramassés en deux paquets ; et d'autres enfin ont leurs doigts libres, mais cependant garnis d'une membrane qui en augmente la surface.

La queue du gecko est communément un peu plus longue que le corps ; quelquefois cependant elle est plus courte ; elle est ronde, menue, et couverte d'anneaux ou de bandes circulaires très-sensibles ; chacune de ces bandes est composée de plusieurs rangs de très-petites écailles, dans le nombre et dans l'arrangement desquelles on n'observe aucune régularité, ainsi que nous nous en sommes assurés par la comparaison de plusieurs individus : c'est ce qui explique les différences qu'on a remarquées dans les descriptions des naturalistes, qui avoient compté trop exactement dans un seul individu les rangs et le nombre de ces très-petites écailles.

Suivant Bontius, la couleur du gecko est d'un verd clair, tacheté d'un rouge très-éclatant. Ce même observateur dit qu'on appelle *gecko* le lézard dont nous nous occupons, parce que ce mot imite le cri qu'il jette lorsqu'il doit pleuvoir, sur-tout vers la fin du jour. On le trouve en Égypte, dans l'Inde, à Amboine, aux autres îles Moluques, etc. Il se tient de préférence dans les creux des arbres à demi pourris, ainsi que dans les endroits humides; on le rencontre aussi quelquefois dans les maisons, où il inspire une grande frayeur, et où on s'empresse de le faire périr. Bontius a écrit en effet que sa morsure est venimeuse, au point que si la partie affectée n'est pas retranchée ou brûlée, on meurt avant peu d'heures. L'attouchement seul des pieds du gecko est même très-dangereux, et empoisonne, suivant plusieurs voyageurs, les viandes sur lesquelles il marche: l'on a cru qu'il les infectoit par son urine, que Bontius regarde comme un poison des plus corrosifs; mais ne seroit-ce pas aussi par l'humeur qui peut

suinter des tubercules creux placés sur la face inférieure de ses cuisses ? Son sang et sa salive, ou plutôt une sorte d'écume, une liqueur épaisse et jaune, qui s'épanche de sa bouche lorsqu'il est irrité, ou lorsqu'il éprouve quelque affection violente, sont regardés de même comme des venins mortels, et Bontius, ainsi que Valentyn, rapportent que les habitans de Java s'en servoient pour empoisonner leurs flèches.

Hasselquist assure aussi que les doigts du gecko répandent un poison, que ce lézard recherche les corps imprégnés de sel marin, et qu'en courant dessus il laisse après lui un venin très-dangereux. Il vit, au Caire, trois femmes près de mourir, pour avoir mangé du fromage récemment salé, et sur lequel un gecko avoit déposé son poison. Il se convainquit de l'âcreté des exhalaisons des pieds du gecko, en voyant un de ces lézards courir sur la main de quelqu'un qui vouloit le prendre : toute la partie sur laquelle le gecko avoit passé, fut couverte de petites pustules, accompagnées

de rougeur, de chaleur, et d'un peu de douleur, comme celles qu'on éprouve quand on a touché des orties. Ce témoignage formel vient à l'appui de ce que Bontius dit avoir vu. Il paroît donc que, dans les contrées chaudes de l'Inde et de l'Égypte, les geckos contiennent un poison dangereux, et souvent mortel; il n'est donc pas surprenant qu'on fuie leur approche, qu'on ne les découvre qu'avec horreur, et qu'on s'efforce de les éloigner ou de les détruire. Il se pourroit cependant que leurs qualités malfaisantes variassent suivant les pays, les saisons, la nourriture, la force et l'état des individus *.

Le gecko, selon Hasselquist, rend un son singulier, qui ressemble un peu à celui de la grenouille, et qu'il est surtout facile d'entendre pendant la nuit. Il est heureux que ce lézard, dont le venin est si redoutable, ne soit pas silencieux, comme plusieurs autres quadru-

* Les Indiens prétendent que la racine de curuma (terre mérite ou safran indien) est un très-bon remède contre la morsure du gecko.

pèdes ovipares, et que ses cris très-distincts et particuliers puissent avertir de son approche et faire éviter ses dangereux poisons. Dès qu'il a plu, il sort de sa retraite ; sa démarche est assez lente : il va à la chasse des fourmis et des vers. C'est à tort que Wurfbainius a prétendu dans son livre intitulé *Salamandrologia*, que les geckos ne pondoient point. Leurs œufs sont ovales, et communément de la grosseur d'une noisette : on peut en voir la figure dans la planche de Seba déja citée. Les femelles ont soin de les couvrir d'un peu de terre, après les avoir déposés ; et la chaleur du soleil les fait éclore.

Les mathématiciens Jésuites envoyés dans les Indes orientales par Louis XIV ont décrit et figuré un lézard du royaume de Siam, nommé *tockaie*, et qui est évidemment le même que le gecko. L'individu qu'ils ont examiné, avoit un pied six lignes de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue. Les Siamois appellent ce lézard *tockaie*. pour imiter le cri qu'il jette ; ce qui

prouve que le cri de ce quadrupède ovipare est composé de deux sons proférés durement, difficiles à rendre, et que l'on a cherché à exprimer, tantôt par *tockaie*, tantôt par *gecko*.

---

## LE GECKOTTE.

Nous conservons ce nom à un lézard qui a une si grande ressemblauce avec le gecko, qu'il est très-difficile de ne pas les confondre l'un avec l'autre, quand on ne les examine pas de près. Les naturalistes n'ont même indiqué encore aucun des vrais caractères qui les distinguent. M. Linné seulement a dit que ces deux lézards ont le même port et la même forme, mais que le geckotte, qu'il appelle *le mauritanique*, a la queue étagée, et que le gecko ne l'a point. Cette différence n'est réelle que pendant la jeunesse du geckotte : lorsqu'il est un peu âgé, sa queue est au contraire beaucoup moins étagée que celle du gecko.

Ces deux quadrupèdes ovipares se ressemblent sur-tout par la conformation de leurs pieds. Les doigts du geckotte sont, comme ceux du gecko, garnis de

membranes, qui ne les réunissent pas, mais qui en élargissent la surface ; ils sont également revêtus par-dessous d'un rang d'écailles ovales, larges, plus ou moins échancrées, et qui se recouvrent comme les ardoises des toits. Mais, en examinant attentivement un grand nombre de geckos et de geckottes de divers pays, conservés au Cabinet du roi, nous avons vu que ces deux espèces différoient constamment l'une de l'autre par trois caractères très-sensibles : premièrement, le geckotte a le corps plus court et plus épais que le gecko ; secondement, il n'a point au-dessous des cuisses un rang de tubercules comme le gecko ; et troisièmement, sa queue est plus courte et plus grosse. Tant qu'il est encore jeune, elle est recouverte d'écailles, chargées chacune d'un tubercule en forme d'aiguillon, et qui, par leur disposition, la font paroître garnie d'anneaux écailleux : mais à mesure que l'animal grandit, les anneaux les plus voisins de l'extrémité de la queue disparoissent ; bientôt il n'en reste plus que quelques-uns près de son

origine, qui s'oblitèrent enfin comme les autres, de telle sorte que quand l'animal est parvenu à peu près à son entier développement, on n'en voit plus aucun autour de la queue : elle est alors beaucoup plus grosse et plus courte en proportion que dans le premier âge ; et elle n'est plus couverte que de très-petites écailles, qui ne présentent aucune apparence d'anneaux. Le geckotte est le seul lézard dans lequel on ait remarqué ce changement successif dans les écailles de la queue. Les tubercules ou aiguillons qui la revêtent pendant qu'il est jeune, se retrouvent sur le corps de ce lézard, ainsi que sur les pattes : ils sont plus ou moins saillans; et sur certaines parties, telles que le derrière de la tête, le cou, et les côtés du corps, ils sont ronds, pointus, entourés de tubercules plus petits, et disposés en forme de rosette.

Le geckotte habite presque les mêmes pays que le gecko ; ce qui empêche de regarder ces deux animaux comme deux variétés de la même espèce, produites par

une différence de climat. On le trouve dans l'île d'Amboine, dans les Indes, et en Barbarie, d'où M. Brander l'a envoyé à M. Linné. L'on peut voir, au Cabinet du roi, un très-petit quadrupède ovipare, qui y a été adressé sous le nom de *lézard de Saint-Domingue;* c'est évidemment un geckotte; et peut-être cette espèce se trouve-t-elle en effet dans le nouveau monde. On la rencontre vers les contrées tempérées, jusque dans la partie méridionale de la Provence, où elle est très-commune*.

On l'y appelle *tarente*, nom qui a été donné au stellion, et à une variété du lézard verd, ainsi que nous l'avons vu. On le trouve dans les masures et dans les vieilles maisons, où il fuit les endroits frais, bas et humides, et où il se tient communément sous les toits. Il se plaît à une exposition chaude; il aime le soleil: il passe l'hiver dans des fentes et dans des crevasses, sous les tuiles, sans y

* Note communiquée par M. Olivier, qui a bien voulu nous faire part des observations qu'il a faites sur les habitudes de cette espèce de lézard.

éprouver cependant un engourdissement parfait ; car, lorsqu'on le découvre, il cherche à se sauver, en marchant lourdement. Dès les premiers jours du printemps, il sort de sa retraite, et va se réchauffer au soleil ; mais il ne s'écarte pas beaucoup de son trou, et il y rentre au moindre bruit. Dans les fortes chaleurs, il se meut fort vîte, quoiqu'il n'ait jamais l'agilité de plusieurs autres lézards. Il se nourrit principalement d'insectes. Il se cramponne facilement par le moyen de ses ongles crochus et des écailles qu'il a sous les pieds : aussi peut-il courir, non seulement le long des murs, mais encore au-dessous des planchers ; et M. Olivier, que nous venons de citer, l'a vu demeurer immobile pendant très-longtemps sous la voûte d'une église.

Il ressemble donc au gecko par ses habitudes, autant que par sa forme. On a dit qu'il étoit venimeux, peut-être à cause de tous ses rapports avec ce dernier quadrupède ovipare, qui, suivant un très-grand nombre de voyageurs, répand un poison mortel. M. Olivier assure cepen-

dant qu'aucune observation ne le prouve, et que ce lézard cherche toujours à s'échapper lorsqu'on le saisit.

Les geckottes ne sortent point de leur trou lorsqu'il doit pleuvoir : mais jamais ils n'annoncent la pluie par quelques cris, ainsi qu'on l'a dit des geckos ; et M. Olivier en a souvent pris avec des pinces, sans qu'ils fissent entendre aucun son.

---

# LA TÊTE-PLATE.

Nous nommons ainsi un lézard qui n'a encore été indiqué par aucun naturaliste. Peu de quadrupèdes ovipares sont aussi remarquables par la singularité de leur conformation. Il paroît faire la nuance entre plusieurs espèces de lézards : il semble particulièrement tenir le milieu entre le caméléon, le gecko et la salamandre aquatique ; il a les principaux caractères de ces trois espèces. Sa tête, sa peau et la forme générale de son corps ressemblent à celles du caméléon ; sa queue à celle de la salamandre aquatique, et ses pieds à ceux du gecko : aussi aucun lézard n'est-il plus aisé à reconnoître, à cause de la réunion de ces trois caractères saillans; il en a d'ailleurs de très-marqués, qui lui sont particuliers.

Sa tête, dont la forme nous a suggéré le nom que nous donnons à ce lézard, est



LA TÊTE PLATE.

J Pauquet S.

très-applatie ; le dessous en est entièrement plat. L'ouverture de la gueule s'étend jusqu'au-delà des yeux ; les dents sont très-petites et en très-grand nombre ; la langue est plate, fendue, et assez semblable à celle du gecko. La mâchoire inférieure est si mince, qu'au premier coup d'œil on seroit tenté de croire que l'animal a perdu une portion de sa tête, et que cette mâchoire lui manque. La tête est d'ailleurs triangulaire, comme celle du caméléon ; mais le triangle qu'elle forme est très-alongé, et elle ne présente point l'espèce de casque ni les dentelures qu'on remarque sur cette dernière. Elle est articulée avec le corps, de manière à former en-dessous un angle obtus ; ce qui ne se retrouve pas dans la plupart des autres quadrupèdes ovipares. Elle est très-grande ; sa longueur est à peu près la moitié de celle du corps. Les yeux sont très-gros et très-proéminens ; la cornée laisse appercevoir fort distinctement l'iris, dont la prunelle consiste en une fente verticale, comme celle des yeux du gecko, et qui doit être très-

susceptible de se dilater, ou de se contracter, pour recevoir ou repousser la lumière. Les narines sont placées presque au bout du museau, qui est mousse, et qui fait le sommet de l'espèce de triangle alongé formé par la tête. Les ouvertures des oreilles sont très-petites ; elles occupent les deux autres angles du triangle, et sont placées auprès des coins de la gueule. La peau du dessous du cou forme des plis : le dessous du corps est entièrement plat.

Les quatre pieds du lézard à tête plate sont chacun divisés en cinq doigts : ces doigts sont réunis à leur origine par la peau des jambes, qui les recouvre par-dessus et par-dessous ; mais ils sont ensuite très-divisés, sur-tout ceux de derrière, dont le doigt intérieur est séparé des autres, comme dans beaucoup de lézards, de manière à représenter une sorte de pouce. Vers leur extrémité, ils sont garnis d'une membrane qui les élargit, comme ceux du gecko et du geckotte ; et à cette même extrémité, ils sont revêtus par-dessous de lames ou écailles qui se

recouvrent comme les ardoises des toits : elles sont communément au nombre de vingt, et placées sur deux rangs qui s'écartent un peu l'un de l'autre au bout du doigt ; le petit intervalle qui sépare ces deux rangs, renferme un ongle très-crochu, très-fort, et replié en-dessous.

La queue est menue, et beaucoup plus courte que le corps ; elle paroît très-large et très-applatie, parce qu'elle est revêtue d'une membrane qui s'étend de chaque côté, et lui donne la forme d'une sorte de rame. Il est aisé cependant de distinguer la véritable queue que cette membrane recouvre, et qui présente par-dessus et par-dessous une petite saillie longitudinale. Cette partie membraneuse n'est point, comme dans la salamandre aquatique, placée verticalement ; mais elle forme des deux côtés une large bande horizontale.

La peau qui revêt la tête, le corps, les pattes et la queue du lézard à tête plate, tant dessus que dessous, est garnie d'un très-grand nombre de petits points saillans, plus ou moins apparens, qui se

touchent et la font paroître chagrinée; et ce qui constitue un caractère jusqu'à présent particulier au lézard à tête plate, c'est que la partie supérieure de tout le corps est distinguée de la partie inférieure par une prolongation de la peau qui règne en forme de membrane frangée depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, et qui s'étend également sur les quatre pattes, dont elle distingue de même le dessus d'avec le dessous.

Ce lézard n'a encore été trouvé qu'en Afrique ; il paroît fort commun à Madagascar, puisque l'on peut voir dans la collection du Cabinet du roi quatre individus de cette espèce envoyés de cette île. Cette collection en renferme aussi un cinquième que M. Adanson a rapporté du Sénégal; et c'est sur ces cinq individus, dont la conformation est parfaitement semblable, que j'ai fait la description que l'on vient de lire. Le plus grand a de longueur totale huit pouces six lignes, et la queue a deux pouces quatre lignes de longueur. Aucun naturaliste n'a en-

core rien écrit touchant cet animal : mais il a été vu à Madagascar par M. Bruyères, de la société royale de Montpellier, qui a bien voulu me communiquer ses observations au sujet de ce quadrupède ovipare. La couleur du lézard à tête plate n'est point fixe, ainsi que celle de plusieurs autres lézards ; mais elle varie comme celle du caméléon, et présente successivement ou tout à la fois plusieurs nuances de rouge, de jaune, de verd et de bleu. Ces effets observés par M. Bruyères nous paroissent dépendre des différens états de l'animal, ainsi que dans le caméléon ; et ce qui nous le persuade, c'est que la peau du lézard à tête plate est presque entièrement semblable à celle du caméléon. Mais dans ce dernier, les variations de couleur s'étendent sur la peau du ventre, au lieu que dans le lézard dont il est ici question, tout le dessous du corps, depuis l'extrémité des mâchoires jusqu'au bout de la queue, présente toujours une couleur jaune et brillante.

M. Bruyères pense, avec toute raison, que le lézard que nous nommons *tête-*

*plate*, est le même que celui que Flaccourt a désigné par le nom de *famocantrata*, et que ce voyageur a vu dans l'île de Madagascar. C'est aussi le *famocantraton* dont Dapper a parlé.

Les Madégasses ne regardent le lézard à tête plate qu'avec une espèce d'horreur : dès qu'ils l'apperçoivent, ils se détournent, se couvrent même les yeux, et fuient avec précipitation. Flaccourt dit qu'il est très-dangereux, qu'il s'élance sur les nègres, et qu'il s'attache si fortement à leur poitrine * par le moyen de la membrane frangée qui règne de chaque côté de son corps, qu'on ne peut l'en séparer qu'avec un rasoir. M. Bruyères n'a rien vu de semblable : il assure que les lézards à tête plate ne sont point venimeux ; il en a souvent pris à la main ; ils lui serroient les doigts avec leurs mâchoires, sans que jamais il lui soit survenu aucun accident. Il est tenté de croire que la peur que cet animal inspire aux

* Le nom de *famocantrata*, que l'on a donné à ce lézard dans l'île de Madagascar, signifie *qui saute à la poitrine*.

nègres, vient de ce que ce lézard ne fuit point à leur approche, et qu'au contraire il va toujours au-devant d'eux la gueule béante, quelque bruit que l'on fasse pour le détourner : c'est ce qui l'a fait nommer par des matelots françois *le sourd ;* nom que l'on a donné aussi dans quelques provinces de France à la salamandre terrestre. Ce lézard vit ordinairement sur les arbres, ainsi que le caméléon ; il s'y retire dans des trous, d'où il ne sort que la nuit et dans les temps pluvieux : on le voit alors sauter de branche en branche avec agilité. Sa queue lui sert à se soutenir, quoique courte ; il la replie autour des petits rameaux. S'il tombe à terre, il ne peut plus s'élancer ; il se traîne jusqu'à l'arbre qui est le plus à sa portée ; il y grimpe, et y recommence à sauter de branche en branche. Il marche avec peine, ainsi que le caméléon ; et ce qui nous paroît devoir ajouter à la difficulté avec laquelle il se meut quand il est à terre, c'est que ses pattes de devant sont plus courtes que celles de derrière, ainsi que dans les autres lézards, et que

cependant sa tête forme par-dessous un angle avec le corps, de telle sorte qu'à chaque pas qu'il fait, il doit donner du nez contre terre. Cette conformation lui est au contraire favorable lorsqu'il s'élance sur les arbres, sa tête pouvant alors se trouver très-souvent dans un plan horizontal. Le lézard à tête plate ne se nourrit que d'insectes : il a presque toujours la gueule ouverte pour les saisir; et elle est intérieurement enduite d'une matière visqueuse, qui les empêche de s'échapper.

Seba a donné la figure d'un lézard qu'il dit fort rare, qui, suivant lui, se trouve en Égypte et en Arabie, et doit avoir beaucoup de rapports avec notre lézard à tête plate : mais si la description et le dessin en sont exacts, ils appartiennent à deux espèces différentes. On s'en convaincra, en comparant la description que nous venons de donner avec celle de Seba. En effet, son lézard a, comme le nôtre, les doigts garnis de membranes, ainsi que les deux côtés de la queue : mais il en diffère en ce que sa tête et son corps

ne sont point applatis; qu'il n'a point la membrane frangée dont nous avons parlé; que les pieds de derrière sont presque entièrement palmés; que la queue est ronde, beaucoup plus longue que le corps; et que la membrane qui en garnit les côtés, est assez profondément festonnée.

---

## SIXIÈME DIVISION.

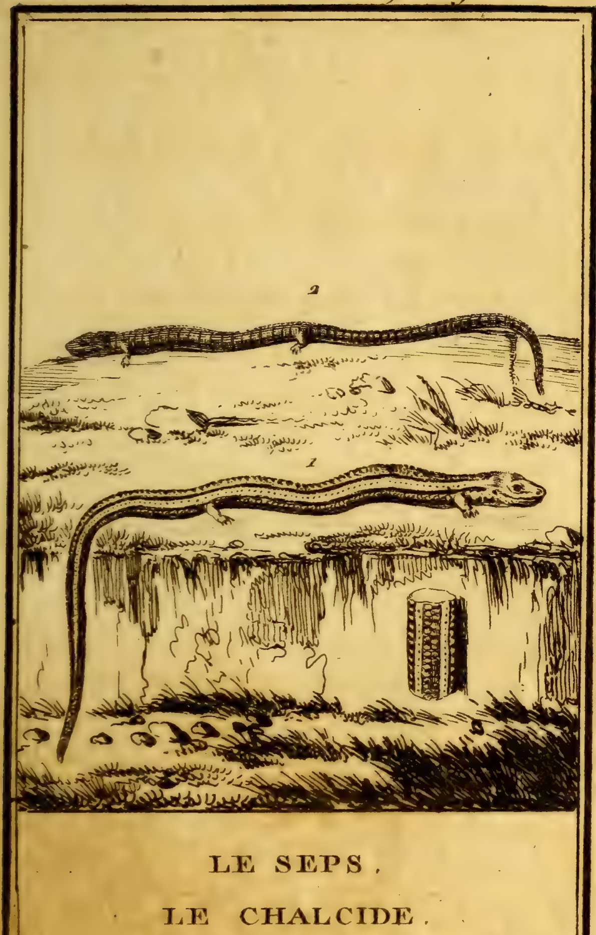
# LÉZARDS

*Qui n'ont que trois doigts aux pieds de devant et aux pieds de derrière.*

## LE SEPS *.

Le seps doit être considéré de près, pour n'être pas confondu avec les serpens. Ce qui en effet distingue principalement ces derniers d'avec les lézards, c'est le défaut de pattes et d'ouvertures pour les oreilles : mais on ne peut remarquer que difficilement l'ouverture des oreilles du seps ; et ses pattes sont presque invisibles

* *La cicigna*, en Sardaigne.




LE SEPS.

LE CHALCIDE.

*J. Pauquet S.*

par leur extrême petitesse. Lorsqu'on le regarde, on croiroit voir un serpent qui, par une espèce de monstruosité, seroit né avec deux petites pattes auprès de la tête, et deux autres, très-éloignées, situées auprès de l'origine de la queue. On le croiroit d'autant plus, que le seps a le corps très-long et très-menu, et qu'il a l'habitude de se rouler sur lui-même comme les serpens. A une certaine distance on seroit même tenté de ne prendre ses pieds que pour des appendices informes. Le seps fait donc une des nuances qui lient d'assez près les quadrupèdes ovipares avec les vrais reptiles. Sa forme peu prononcée, son caractère ambigu, doivent contribuer à le faire reconnoître. Ses yeux sont très-petits ; les ouvertures des oreilles bien moins sensibles que dans la plupart des lézards. La queue finit par une pointe très-aiguë ; elle est communément très-courte : cependant elle étoit aussi longue que le corps dans l'individu décrit par M. Linné, et qui faisoit partie de la collection du prince Adolphe. Le seps est couvert d'écailles quadrangu-

laires, qui forment en tout sens des espèces de stries.

La couleur de ce lézard est en général moins foncée sous le ventre que sur le dos, le long duquel s'étendent deux bandes dont la teinte est plus ou moins claire, et qui sont bordées de chaque côté d'une petite raie noire.

La grandeur des seps, ainsi que celle des autres lézards, varie suivant la température qu'ils éprouvent, la nourriture qu'ils trouvent, et la tranquillité dont ils jouissent. C'est donc avec raison que la plupart des naturalistes ont cru ne devoir pas assigner une grandeur déterminée, comme un caractère rigoureux et distinctif de chaque espèce : mais il n'en est pas moins intéressant d'indiquer les limites qui, dans les diverses espèces, circonscrivent la grandeur, et sur-tout d'en marquer les rapports, autant qu'il est possible, avec les différentes contrées, les habitudes, la chaleur, etc. Les seps, qui ne parviennent quelquefois en Provence et dans les autres provinces méridionales de France, qu'à la longueur de

cinq ou six pouces, sont longs de douze ou quinze dans des pays plus conformes à leur nature. Il y en a un au Cabinet du roi dont la longueur totale est de neuf pouces neuf lignes; sa circonférence est de dix-huit lignes à l'endroit le plus gros du corps; les pattes ont deux lignes de longueur, et la queue est longue de trois pouces trois lignes. Celui que M. François Cetti a décrit en Sardaigne, avoit douze pouces trois lignes de long (apparemment mesure sarde).

Les pattes du seps sont si courtes, qu'elles n'ont quelquefois que deux lignes de long, quoique le corps ait plus de douze pouces de longueur. A peine paroissent-elles pouvoir toucher à terre, et cependant le seps les remue avec vîtesse, et semble s'en servir avec beaucoup d'avantage, lorsqu'il marche. Les pieds sont divisés en trois doigts, à peine visibles, et garnis d'ongles, comme ceux de la plupart des autres lézards. M. Linné a compté cinq doigts dans le seps qui faisoit partie de la collection du prince Adolphe de Suède; mais nous n'en avons

jamais trouvé que trois dans les individus de différens pays que nous avons décrits, et qui sont au Cabinet du roi, avec quelque attention que nous les ayons considérés, et quoique nous nous soyons servis de très-fortes loupes.

C'est au seps que l'on doit rapporter le lézard indiqué par Ray sous le nom de *seps* ou de *lézard chalcide ;* M. Linné nous paroît s'être trompé en appelant ce dernier *lézard chalcide*, et en le séparant du seps. La description que l'on trouve dans Ray, convient très-bien à ce dernier animal ; les raies noires le long du dos, et la forme rhomboïdale des écailles que Ray attribue à son lézard, sont en effet des caractères distinctifs du seps. Le lézard désigné par Columna sous le nom de *seps* ou de *chalcide*, séparé du seps par M. Linné, et appelé *chalcide* par ce grand naturaliste, est aussi une simple variété du seps, assez voisine de celle que l'on trouve aux environs de Rome, ainsi qu'en Provence, et dont on conserve un individu au Cabinet du roi. Le lézard de Columna avoit, à la vérité, deux pieds

de long, tandis que le seps des environs de Rome, que l'on peut voir au Cabinet du roi, n'a que sept pouces huit lignes de longueur ; mais il présentoit les caractères qui distinguent les véritables seps.

L'animal que M. Linné a rangé parmi les serpens, qu'il a appelé *anguis quadrupède,* et qu'il dit habiter dans l'île de Java, est de même un véritable seps ; tous les caractères rapportés par M. Linné conviennent à ce dernier lézard, excepté le défaut d'ouvertures pour les oreilles, et les cinq doigts de chaque pied : mais M. Linné ajoutant que ces doigts sont si petits, qu'on a bien de la peine à les appercevoir, on peut croire que l'on en aura aisément compté deux de trop; d'ailleurs les ouvertures des oreilles du seps sont quelquefois si petites, qu'il paroît en manquer absolument.

C'est également au seps qu'il faut rapporter les lézards nommés *vers serpentiformes d'Afrique*, et dont M. Linné a fait une espèce particulière sous le nom d'*anguina;* il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la planche de Seba

citée par le naturaliste suédois : la forme de la tête, la longueur du corps, la disposition des écailles, la position et la briéveté des quatre pattes, se retrouvent dans ces prétendus vers comme dans le seps ; et ce n'est que parce qu'on ne les a pas regardés d'assez près, qu'on a attribué des pieds non divisés à ces animaux, que M. Linné s'est cru obligé par-là de séparer des autres lézards. Suivant Seba, les Grecs ont connu ces quadrupèdes ; ils ont même cru être informés de leurs habitudes en certaines contrées, puisqu'ils les ont nommés *acheloi* et *elyoi*, pour désigner leur séjour au milieu des eaux troubles et bourbeuses. On les rencontre au cap de Bonne-Espérance, vers la baie de la Table, parmi les rochers qui bordent la rivière. Suivant la figure de Seba, ces seps du cap de Bonne-Espérance ont la queue beaucoup plus longue que le corps.

Columna, en disséquant un seps femelle, en tira quinze fœtus vivans, dont les uns étoient déja sortis de leurs membranes, et les autres étoient encore enve-

loppés dans une pellicule diaphane et renfermés dans leurs œufs comme les petits des vipères. Nous remarquerons une manière semblable de venir au jour dans les petits de la salamandre terrestre ; et ainsi non seulement les diverses espèces de lézards ont entre elles de nouvelles analogies, mais l'ordre entier des quadrupèdes ovipares se lie de nouveau avec les serpens, avec les poissons cartilagineux et d'autres poissons de différens genres, parmi lesquels les petits de plusieurs espèces sortent aussi de leurs œufs dans le ventre même de leur mère.

Plusieurs naturalistes ont cru que le seps étoit une espèce de salamandre. On a accusé la salamandre d'être venimeuse; on a dit que le seps l'étoit aussi. Il y a même long-temps que l'on a regardé ce lézard comme un animal malfaisant, le nom de *seps* que les anciens lui ont appliqué, ainsi qu'au chalcide, ayant été aussi attribué, par ces mêmes anciens, à des serpens très-venimeux, à des mille-pieds et à d'autres bêtes dangereuses. Ce mot *seps*, dérivé de σηπω (*sepo*, je cor-

romps), peut être regardé comme un nom générique que les anciens donnoient à la plupart des animaux dont ils redoutoient les poisons, à quelque ordre d'ailleurs qu'ils les rapportassent. On peut croire aussi qu'ils ont très-souvent confondu, ainsi que le plus grand nombre des naturalistes venus après eux, le chalcide et le seps, qu'ils ont appelés tous deux non seulement du nom générique de *seps*, mais encore du nom particulier de *chalcide*.

Quoi qu'il en soit, les observations de M. Sauvage paroissent prouver que le seps n'est point venimeux dans les provinces méridionales de France. Suivant ce naturaliste, la morsure des seps n'a jamais été suivie d'aucun accident : il rapporte en avoir vu manger par une poule sans qu'elle en ait été incommodée. Il ajoute que la poule ayant avalé un petit seps par la tête sans l'écraser, il vit ce lézard s'échapper du corps de la poule, comme les vers de terre de celui des canards. La poule le saisit de nouveau ; il s'échappa de même : mais à la

troisième fois elle le coupa en deux. M. Sauvage conclut même, de la facilité avec laquelle ce petit lézard se glisse dans les intestins, qu'il produiroit un meilleur effet dans certaines maladies que le plomb et le vif-argent. M. François Cetti dit aussi que, dans toute la Sardaigne, il n'a jamais entendu parler d'aucun accident causé par la morsure du seps, que tout le monde y regarde comme un animal innocent. Seulement, ajoute-t-il, lorsque les bœufs ou les chevaux en ont avalé avec l'herbe qu'ils paissent, leur ventre s'enfle, et ils sont en danger de mourir, si on ne leur fait pas prendre une boisson préparée avec de l'huile, du vinaigre et du soufre.

Le seps paroît craindre le froid plus que les tortues terrestres et plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; il se cache plus tôt dans la terre aux approches de l'hiver. Il disparoît en Sardaigne dès le commencement d'octobre, et on ne le trouve plus que dans des creux souterrains ; il en sort au printemps pour aller dans les endroits garnis d'herbe, où il se

tient encore pendant l'été, quoique l'ardeur du soleil l'ait desséchée.

M. Thunberg a donné, dans les *Mémoires de l'académie de Suède*, la description d'un lézard qu'il nomme *abdominal*, qui se trouve à Java et à Amboine, qui a les plus grands rapports avec le seps, et qui n'en diffère que par la très-grande brièveté de sa queue et le nombre de ses doigts. Mais comme il paroît que M. Thunberg n'a pas vu cet animal vivant, et que, dans la description qu'il en donne, il dit que l'extrémité de la queue étoit nue et sans écailles, on peut croire que l'individu observé par ce savant professeur avoit perdu une partie de sa queue par quelque accident. D'ailleurs nous nous sommes assurés que la longueur de la queue des seps étoit en général très-variable. D'un autre côté, M. Thunberg avoue qu'on ne peut à l'œil nud distinguer qu'avec beaucoup de peine les doigts de son lézard abdominal. Il pourroit donc se faire que l'animal eût été altéré après sa mort, de manière à présenter l'apparence de cinq petits doigts à chaque

pied, quoique réellement il n'y en ait que trois, ainsi que dans les seps, auxquels il faudroit dès-lors le rapporter. Si au contraire le lézard abdominal a véritablement cinq doigts à chaque pied, il faudra le regarder comme une espèce distincte du seps, et le comprendre dans la quatrième division, où il pourroit être placé à la suite du sputateur. Au reste, personne ne peut mieux éclaircir ce point d'histoire naturelle que M. Thunberg.

---

## LE CHALCIDE.

Le seps n'est pas le seul lézard qui, par la petitesse de ses pattes à peine visibles, et la grande distance qui sépare celles de devant de celles de derrière, fasse la nuance entre les lézards et les serpens; le chalcide est également remarquable par la briéveté et la position de ses pattes, de même que par l'alongement de son corps. M. Linné, et plusieurs autres naturalistes, ont regardé, ainsi que nous, le chalcide comme différent du seps, et ils ont dit que ces deux lézards sont distingués l'un de l'autre, en ce que le seps a la queue *verticillée*, tandis que le chalcide l'a ronde, et plus longue que le corps. Quelque sens qu'on attache à cette expression *verticillée*, elle ne peut jamais représenter qu'un caractère vague et peu sensible. D'un autre côté, il n'y a rien de si variable que les

longueurs des queues des lézards, et par conséquent toute distinction spécifique fondée sur ces longueurs doit être regardée comme nulle, à moins que leurs différences ne soient très-grandes. Nous avons pensé d'après cela que le lézard appelé *chalcide* par M. Linné pourroit bien n'être qu'une variété du seps, dont plusieurs individus ont la queue à peu près aussi longue que le corps. Nous l'avons pensé d'autant plus qu'il paroît que M. Linné n'a point vu le lézard qu'il nomme *chalcide*. Nous avons en conséquence examiné les divers passages des auteurs cités par M. Linné, relativement à ce quadrupède ovipare; nous avons comparé ce qu'ont écrit à ce sujet Aldrovande, Columna, Gronovius, Ray et Imperati : nous avons vu que tout ce que rapportent ces auteurs, tant dans leurs descriptions que dans la partie historique, pouvoit s'appliquer au véritable seps. Il paroît donc qu'on doit réduire à une seule espèce les deux lézards connus sous le nom de *seps* et de *chalcide*. Mais il y a, au Cabinet du roi, un

lézard qui ressemble au seps par l'alongement de son corps, la petitesse de ses pattes, le nombre de ses doigts, et qui est cependant d'une espèce différente de celle du seps, ainsi que nous allons le prouver. Ce lézard n'a vraisemblablement été connu d'aucun des naturalistes modernes qui ont écrit sur le chalcide : c'est, en quelque sorte, une espèce nouvelle que nous présentons, et à laquelle nous appliquons ce nom de *chalcide*, qui n'a été donné par M. Linné et les naturalistes modernes qu'à une variété du seps.

Notre chalcide, le seul que nous nommerons ainsi, diffère du seps par un caractère qui doit empêcher de les confondre dans toutes les circonstances. Le dessus et le dessous du corps et de la queue sont garnis dans le seps de petites écailles, placées les unes sur les autres comme les ardoises qui couvrent nos toits; tandis que, dans le chalcide, les écailles forment des anneaux circulaires très-sensibles, séparés les uns des autres par des espèces de sillons, et qui revêtent non seulement le corps, mais encore la queue.

Le corps de l'individu conservé au Cabinet du roi a deux pouces six lignes de longueur ; il est plus court que la queue , et entouré de quarante-huit anneaux. La tête est assez semblable à celle du seps , ainsi que nous l'avons dit : mais il n'y a aucune ouverture pour les oreilles ; ce qui donne au chalcide un rapport de plus avec les serpens. Les pattes sont encore plus courtes que celles du seps , en proportion de la longueur du corps ; elles n'ont qu'une ligne de longueur. Celles de devant sont situées très-près de la tête.

Ce lézard n'a que trois doigts à chaque pied , ainsi que le seps. Il est d'une couleur sombre , qui peut-être est l'effet de l'esprit-de-vin dans lequel il a été conservé , mais qui approche de la couleur de l'airain , que les Grecs ont désignée par le nom de *chalcis* (dérivé de χαλκος , *airain*) lorsqu'ils ont appliqué ce nom à un lézard.

Cet animal , qui doit habiter les contrées chaudes , a , par la conformation de ses écailles et leur disposition en

anneaux, d'assez grands rapports avec le serpent *orvet* et les autres serpens, que M. Linné a compris sous la dénomination générique d'*anguis*. Il en a aussi par-là avec plusieurs espèces de vers, et sur-tout avec un reptile, dont nous donnons l'histoire à la suite de celle des quadrupèdes ovipares, et qui lie l'ordre de ces derniers avec celui des serpens encore de plus près que le seps et le chalcide.

Mais si les espèces de lézards dont nous traitons maintenant, présentent, en quelque sorte, une conformation intermédiaire entre celle des quadrupèdes ovipares et celle des vrais reptiles, l'espèce suivante donne à ces mêmes quadrupèdes ovipares, de nouveaux rapports avec des animaux bien mieux organisés, et particulièrement avec l'ordre des oiseaux, par les espèces d'ailes dont elle a été pourvue.

---



LE DRAGON.

J. Pauquet S.

---

## SEPTIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Qui ont des membranes en forme d'ailes.*

---

## LE DRAGON.

A ce nom de *dragon*, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle avec promptitude tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux ; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique : une sorte de frayeur saisit les cœurs timides ; et la curiosité s'empare de tous les esprits. Les anciens, les modernes, ont tous parlé du dragon. Con-

sacré par la religion des premiers peuples, devenu l'objet de leur mythologie, ministre des volontés des dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour et leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-dieux des temps antiques, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils, il a été chanté par les premiers poètes, et représenté avec toutes les couleurs qui pouvoient en embellir l'image. Principal ornement des fables pieuses imaginées dans des temps plus récens, domté par les héros, et même par les jeunes héroïnes, qui combattoient pour une loi divine; adopté par une seconde mythologie, qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses; devenu l'emblême des actions éclatantes des vaillans chevaliers, il a vivifié la poésie moderne, ainsi qu'il avoit animé l'ancienne. Proclamé par la voix sévère de l'histoire, par-tout décrit, par-tout célébré, par-tout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses

victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelans, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent *, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le dragon a été tout, et s'est trouvé par-tout, hors dans la Nature. Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde; il embellira longtemps les images hardies d'une poésie enchanteresse: le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont besoin d'être quelquefois transportés au milieu des chimères, et qui desirent de voir la vérité parée des ornemens d'une fiction agréable. Mais à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité? un

* Il y a des serpens qui ont plus de quarante pieds de long.

animal aussi petit que foible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard, et tous ses rapports avec les serpens, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de *dragon* par les naturalistes.

Ces ailes sont composées de six espèces de rayons cartilagineux, situés horizontalement de chaque côté de l'épine du dos, et auprès des jambes de devant. Ces rayons sont courbés en arrière; ils soutiennent une membrane, qui s'étend le long du rayon le plus antérieur jusqu'à son extrémité, et va ensuite se rattacher, en s'arrondissant un peu, auprès des jambes de derrière. Chaque aile représente ainsi un triangle, dont la base s'appuie sur l'épine du dos; du sommet d'un

triangle à celui de l'autre, il y a à peu près la même distance que des pattes de devant à celles de derrière. La membrane qui recouvre les rayons est garnie d'écailles, ainsi que le corps du lézard, que l'on ne peut bien voir qu'en regardant au-dessous des ailes, et dont on ne distingue par-dessus que la partie la plus élevée du dos. Ces ailes sont conformées comme les nageoires des poissons, surtout comme celles dont les poissons volans se servent pour se soutenir en l'air. Elles ne ressemblent pas aux ailes dont les chauve-souris sont pourvues, et qui sont composées d'une membrane placée entre les doigts très-longs de leurs pieds de devant; elles diffèrent encore plus de celles des oiseaux formées de membres que l'on a appelés leurs bras : elles ont plus de rapport avec les membranes qui s'étendent des jambes de devant à celles de derrière dans le polatouche et dans le taguan, et qui leur servent à voltiger. Voilà donc le dragon qui, placé, comme tous les lézards, entre les poissons et les quadrupèdes vivipares, se rapproche des

uns par ses rapports avec les poissons volans, et des autres par ses ressemblances avec les polatouches et les écureuils, dont il est l'analogue dans son ordre.

Le dragon est aussi remarquable par trois espèces de poches alongées et pointues, qui garnissent le dessous de sa gorge, et qu'il peut enfler à volonté pour augmenter son volume, se rendre plus léger, et voler plus facilement. C'est ainsi qu'il peut un peu compenser l'infériorité de ses ailes, relativement à celles des oiseaux, et la facilité avec laquelle ces derniers, lorsqu'ils veulent s'alléger, font parvenir l'air de leurs poumons dans diverses parties de leur corps.

Si l'on ôtoit au dragon ses ailes et les espèces de poches qu'il porte sous son gosier, il seroit très-semblable à la plupart des lézards. Sa gueule est très-ouverte, et garnie de dents nombreuses et aiguës. Il a sur le dos trois rangées longitudinales de tubercules, plus ou moins saillans, dont le nombre varie suivant les individus. Les deux rangées exté-

rieures forment une ligne courbe, dont la convexité est en dehors. Les jambes sont assez longues ; les doigts, au nombre de cinq à chaque pied, sont longs, séparés, et garnis d'ongles crochus. La queue est ordinairement très-déliée, deux fois plus longue que le corps, et couverte d'écailles un peu relevées en carène. La longueur totale du dragon n'excède guère un pied. Le plus grand des individus de cette espèce conservés au Cabinet du roi a huit pouces deux lignes de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui est longue de quatre pouces dix lignes.

Bien différent du dragon de la fable, il passe innocemment sa vie sur les arbres, où il vole de branche en branche, cherchant les fourmis, les mouches, les papillons, et les autres insectes dont il fait sa nourriture. Lorsqu'il s'élance d'un arbre à un autre, il frappe l'air avec ses ailes, de manière à produire un bruit assez sensible, et il franchit quelquefois un espace de trente pas. Il habite en Asie, en Afrique et en Amérique. Il peut

varier, suivant les différens climats, par la teinte de ses écailles ; mais il présente souvent un agréable mélange de couleurs noire, brune, presque blanche ou légèrement bleuâtre, formant des taches ou des raies.

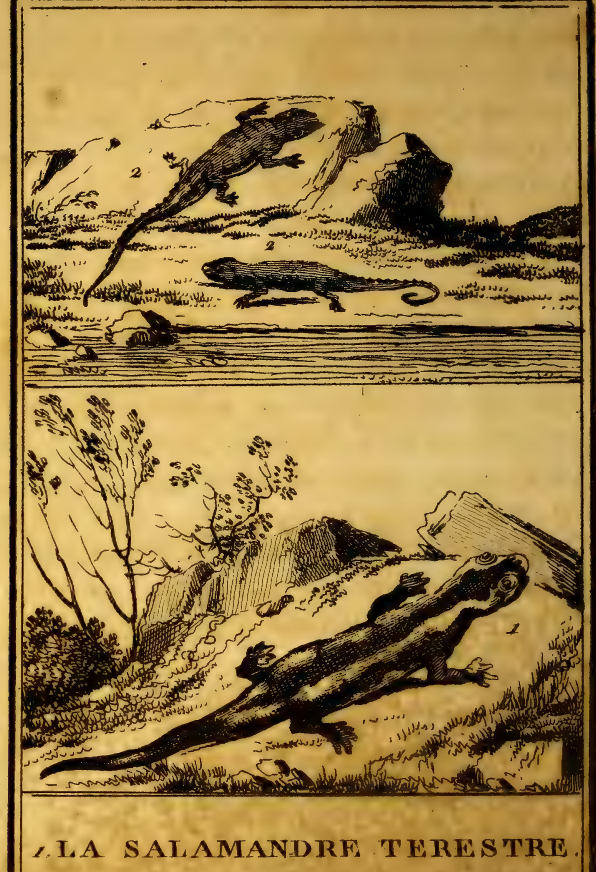
Quoiqu'il ait les doigts très-séparés les uns des autres, il n'est point réduit à habiter la terre sèche et le sommet des arbres ; ses poches qu'il développe, et ses ailes qu'il étend, replie et contourne à volonté, lui servent non seulement pour s'élancer avec vîtesse, mais encore pour nager avec facilité. Les membranes qui composent ses ailes, peuvent lui tenir lieu de nageoires puissantes, parce qu'elles sont fort grandes à proportion de son corps ; et les poches qu'il a sous la gorge doivent, lorsqu'elles sont gonflées, le rendre plus léger que l'eau. Cet animal privilégié a donc reçu tout ce qui peut être nécessaire pour grimper sur les arbres, pour marcher avec facilité, pour voler avec vîtesse, pour nager avec force : la terre, les forêts, l'air, les eaux, lui appartiennent également ; sa petite proie ne

peut lui échapper. D'ailleurs aucun asyle ne lui est fermé ; aucun abri ne lui est interdit ; s'il est poursuivi sur la terre, il s'enfuit au haut des branches, ou se réfugie au fond des rivières : il jouit donc d'un sort tranquille et d'une destinée heureuse ; car il peut encore, en s'élevant dans l'air, échapper aux animaux que l'eau n'arrête pas.

M. Linné a compté deux espèces de lézards volans. Il a placé dans la première ceux de l'ancien monde, dont les ailes ne tiennent pas aux pattes de devant, et dans la seconde ceux d'Amérique, dont les ailes y sont attachées. Cette différence ne nous paroît pas suffire pour constituer une espèce distincte. D'ailleurs ce n'est que sur l'autorité de Seba, dont les figures ne sont pas toujours exactes, que M. Linné a admis l'existence de lézards volans dont les jambes de devant servent de premier rayon aux ailes ; il n'en a jamais vu ainsi conformés : nous n'en avons jamais vu non plus ; et nous n'avons rien trouvé qui y eût rapport, dans aucun auteur, excepté Seba. Nous croyons

donc ne devoir admettre qu'une espèce dans les lézards volans, jusqu'à ce que de nouvelles observations nous obligent à en reconnoître deux *.

* M. Daubenton n'a compté, comme nous, qu'une espèce de lézard volant.




1. LA SALAMANDRE TERESTRE.

2. LA TROIS-DOIGTS.

*J. J. Pauquet. S.*

## HUITIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Qui ont trois ou quatre doigts aux pieds de devant, et quatre ou cinq aux pieds de derrière.*

## LA SALAMANDRE TERRESTRE *.

Il semble que plus les objets de la curiosité de l'homme sont éloignés de lui, et plus il se plaît à leur attribuer des

* *Salamandra*, en latin; *salamanguesa* et *salamantegua*, en Espagne; *samabras* ou *saambras*, par les Arabes; *le sourd*, dans plusieurs provinces de France; *blande*, dans le Languedoc et la Provence; *pluvine*, en Dauphiné; *laverne*,

qualités merveilleuses, ou du moins à supposer à des degrés trop élevés celles dont ces êtres, rarement bien connus, jouissent réellement. L'imagination a besoin, pour ainsi dire, d'être de temps en temps secouée par des merveilles. L'homme veut exercer sa croyance dans toute sa plénitude; il lui semble qu'il n'en jouit pas d'une manière assez libre quand il la soumet aux lois de la raison : ce n'est que par les excès qu'il croit en user; et il ne s'en regarde comme véritablement le maître que lorsqu'il la refuse capricieusement à la réalité, ou qu'il l'accorde aux êtres les plus chimériques. Mais il ne peut exercer cet empire de sa fantaisie que lorsque la lumière de la vérité ne tombe que de loin sur les objets de cette croyance arbitraire; que lorsque l'espace, le temps ou leur nature les séparent de nous; et voilà pourquoi parmi tous les

dans le Lyonnois; *suisse*, en Bourgogne; *mirtil*, dans le Poitou; *alebrenne* ou *arrassade*, dans plusieurs autres provinces de France; *mouron*, en Normandie; *salemander*, en Flandre; *puntermaal*, en quelques endroits d'Allemagne.

ordres d'animaux, il n'en est peut-être aucun qui ait donné lieu à tant de fables que celui des lézards. Nous avons déja vu des propriétés aussi absurdes qu'imaginaires accordées à plusieurs espèces de ces quadrupèdes ovipares : mais nous voici maintenant à l'histoire d'un lézard pour lequel l'imagination humaine s'est surpassée; on lui a attribué la plus merveilleuse de toutes les propriétés. Tandis que les corps les plus durs ne peuvent échapper à la force de l'élément du feu, on a voulu qu'un petit lézard non seulement ne fût pas consumé par les flammes, mais parvînt même à les éteindre; et comme les fables agréables s'accréditent aisément, l'on s'est empressé d'accueillir celle d'un petit animal si privilégié, si supérieur à l'agent le plus actif de la Nature, et qui devoit fournir tant d'objets de comparaison à la poésie, tant d'emblèmes galans à l'amour, tant de brillantes devises à la valeur. Les anciens ont cru à cette propriété de la salamandre; desirant que son origine fût aussi surprenante que sa puissance, et voulant réa-

liser les fictions ingénieuses des poètes ; ils ont écrit qu'elle devoit son existence au plus pur des élémens, qui ne pouvoit la consumer, et ils l'ont dite fille du feu, en lui donnant cependant un corps de glace. Les modernes ont adopté les fables ridicules des anciens ; et comme on ne peut jamais s'arrêter quand on a dépassé les bornes de la vraisemblance, on est allé jusqu'à penser que le feu le plus violent pouvoit être éteint par la salamandre terrestre. Des charlatans vendoient ce petit lézard, qui, jeté dans le plus grand incendie, devoit, disoient-ils, en arrêter les progrès. Il a fallu que des physiciens, que des philosophes prissent la peine de prouver par le fait ce que la raison seule auroit dû démontrer ; et ce n'est que lorsque les lumières de la science ont été très-répandues, qu'on a cessé de croire à la propriété de la salamandre.

Ce lézard, qui se trouve dans tant de pays de l'ancien monde, et même à de très-hautes latitudes, a été cependant très-peu observé, parce qu'on le voit rare-

ment hors de son trou, et parce qu'il a, pendant long-temps, inspiré une assez grande frayeur. Aristote même ne paroît en parler que comme d'un animal qu'il ne connoissoit presque point.

Il est aisé à distinguer de tous ceux dont nous nous sommes occupés, par la conformation particulière de ses pieds de devant, où il n'a que quatre doigts, tandis qu'il en a cinq à ceux de derrière.

Un des plus grands individus de cette espèce conservés au Cabinet du roi a sept pouces cinq lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui est longue de trois pouces huit lignes. La peau n'est revêtue d'aucune écaille sensible; mais elle est garnie d'une grande quantité de mamelons, et percée d'un grand nombre de petits trous, dont plusieurs sont très-sensibles à la vue simple, et par lesquels découle une sorte de lait qui se répand ordinairement de manière à former un vernis transparent au-dessus de la peau naturellement sèche de ce quadrupède ovipare.

Les yeux de la salamandre sont placés à la partie supérieure de la tête, qui est un peu applatie ; leur orbite est saillante dans l'intérieur du palais, et elle y est presque entourée d'un rang de très-petites dents, semblables à celles qui garnissent les mâchoires. Ces dents établissent un nouveau rapport entre les lézards et les poissons, dont plusieurs espèces ont de même plusieurs dents placées dans le fond de la gueule.

La couleur de ce lézard est très-foncée ; elle prend une teinte bleuâtre sur le ventre, et présente des taches jaunes assez grandes, irrégulières, et qui s'étendent sur tout le corps, même sur les pieds et sur les paupières. Quelques unes de ces taches sont parsemées de petits points noirs, et celles qui sont sur le dos se touchent souvent sans interruption, et forment deux longues bandes jaunes. La figure de ces taches a fait donner le nom de *stellion* à la salamandre, ainsi qu'au lézard verd, au véritable stellion, et au geckotte. Au reste, la couleur des salamandres terrestres doit être sujette à

varier; et il paroît qu'on en trouve dans les bois humides d'Allemagne qui sont toutes noires par-dessus et jaunes par-dessous. C'est à cette variété qu'il faut rapporter, ce me semble, la salamandre noire que M. Laurenti a trouvée dans les Alpes, qu'il a regardée comme une espèce distincte, et qui me paroît trop ressembler par sa forme à la salamandre ordinaire pour en être séparée.

La queue presque cylindrique paroît divisée en anneaux par des renflemens d'une substance très-molle.

La salamandre terrestre n'a point de côtes, non plus que les grenouilles, auxquelles elle ressemble d'ailleurs par la forme générale de la partie antérieure du corps. Lorsqu'on la touche, elle se couvre promptement de cette espèce d'enduit dont nous avons parlé; et elle peut également faire passer très-rapidement sa peau de cet état humide à celui de sécheresse. Le lait qui sort par les petits trous que l'on voit sur sa surface, est très-âcre; lorsqu'on en a mis sur la langue, on croit sentir une sorte de cicatrice à

l'endroit où il a touché. Ce lait, qui est regardé comme un excellent dépilatoire, ressemble un peu à celui qui découle des plantes appelées *tithymales* et des euphorbes. Quand on écrase, ou seulement quand on presse la salamandre, elle répand d'ailleurs une mauvaise odeur qui lui est particulière.

Les salamandres terrestres aiment les lieux humides et froids, les ombres épaisses, les bois touffus des hautes montagnes, les bords des fontaines qui coulent dans les prés; elles se retirent quelquefois en grand nombre dans les creux des arbres, dans les haies, au-dessous des vieilles souches pourries; et elles passent l'hiver des contrées trop élevées en latitude, dans des espèces de terriers où on les trouve rassemblées, et entortillées plusieurs ensemble.

La salamandre étant dépourvue d'ongles, n'ayant que quatre doigts aux pieds de devant, et aucun avantage de conformation ne remplaçant ce qui lui manque, ses mœurs doivent être et sont en effet très-différentes de celles de la plu-

part des lézards. Elle est très-lente dans sa marche : bien loin de pouvoir grimper avec vîtesse sur les arbres, elle paroît le plus souvent se traîner avec peine à la surface de la terre. Elle ne s'éloigne que peu des abris qu'elle a choisis ; elle passe sa vie sous terre, souvent au pied des vieilles murailles. Pendant l'été, elle craint l'ardeur du soleil, qui la dessécheroit ; et ce n'est ordinairement que lorsque la pluie est prète à tomber, qu'elle sort de son asyle secret, comme par une sorte de besoin de se baigner et de s'imbiber d'un élément qui lui est analogue. Peut-être aussi trouve-t-elle alors avec plus de facilité les insectes dont elle se nourrit. Elle vit de mouches, de scarabées, de limaçons et de vers de terre. Lorsqu'elle est en repos, elle se replie souvent sur elle-même comme les serpens. Elle peut rester quelque temps dans l'eau sans y périr ; elle s'y dépouille d'une pellicule mince d'un cendré verdâtre. On a même conservé des salamandres, pendant plus de six mois, dans de l'eau de puits : on ne leur donnoit

aucune nourriture; on avoit seulement le soin de changer souvent l'eau.

On observe que toutes les fois qu'on plonge une salamandre terrestre dans l'eau, elle s'efforce d'élever ses narines au-dessus de la surface, comme si elle cherchoit l'air de l'atmosphère; ce qui est une nouvelle preuve du besoin qu'ont tous les quadrupèdes ovipares de respirer pendant tout le temps où ils ne sont point engourdis *. La salamandre terrestre n'a point d'oreilles apparentes; et en ceci elle ressemble aux serpens. On a prétendu qu'elle n'entendoit point; et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *sourd* dans certaines provinces de France: on pourroit le présumer, parce qu'on ne lui a jamais entendu jeter aucun cri, et qu'en général le silence est lié avec la surdité.

Ayant donc peut-être un sens de moins, et privée de la faculté de communiquer ses sensations aux animaux de son espèce, même par des sons imparfaits,

* Voyez le Discours sur la nature des quadrupèdes ovipares.

elle doit être réduite à un bien moindre degré d'instinct : aussi est-elle stupide, et non pas courageuse, comme on l'a écrit. Elle ne brave pas le danger, ainsi qu'on l'a prétendu ; mais elle ne l'apperçoit point : quelques gestes qu'on fasse pour l'effrayer, elle s'avance toujours sans se détourner de sa route. Cependant, comme aucun animal n'est privé du sentiment nécessaire à sa conservation, elle comprime, dit-on, rapidement sa peau lorsqu'on la tourmente, et fait rejaillir contre ceux qui l'attaquent, le lait âcre que cette peau recouvre. Si on la frappe, elle commence par dresser sa queue ; elle devient ensuite immobile, comme si elle étoit saisie par une sorte de paralysie : car il ne faut pas, avec quelques naturalistes, attribuer à un animal si dénué d'instinct assez de finesse et de ruse pour contrefaire la morte, ainsi qu'ils l'ont écrit. Au reste, il est difficile de la tuer ; elle est très-vivace : mais trempée dans du vinaigre, ou entourée de sel en poudre, elle périt bientôt dans des convulsions, ainsi que plusieurs autres lézards et les vers.

Il semble que l'on ne peut accorder à un être une qualité chimérique sans lui refuser en même temps une propriété réelle. On a regardé la froide salamandre comme un animal doué du pouvoir miraculeux de résister aux flammes, et même de les éteindre : mais en même temps on l'a rabaissée autant qu'on l'avoit élevée par ce privilége unique. On en a fait le plus funeste des animaux. Les anciens, et même Pline, l'ont dévouée à une sorte d'anathême, en la considérant comme celui dont le poison étoit le plus dangereux : ils ont écrit qu'en infectant de son venin presque tous les végétaux d'une vaste contrée, elle pouvoit donner la mort à des nations entières. Les modernes ont aussi cru pendant long-temps au poison de la salamandre ; on a dit que sa morsure étoit mortelle, comme celle de la vipère ; on a cherché et prescrit des remèdes contre son venin : mais enfin on a eu recours aux observations, par lesquelles on auroit dû commencer. Le fameux Bacon avoit voulu engager les physiciens à s'assurer de l'existence du venin

de la salamandre; Gesner prouva, par l'expérience, qu'elle ne mordoit point, de quelque manière qu'on cherchât à l'irriter; et Wurfbainius fit voir qu'on pouvoit impunément la toucher, ainsi que boire de l'eau des fontaines qu'elle habite. M. de Maupertuis s'est aussi occupé de ce lézard : en recherchant ce que pouvoit être son prétendu poison, il a démontré, par l'expérience, l'action des flammes sur la salamandre, comme sur les autres animaux; il a remarqué qu'à peine elle est sur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes de son lait, qui, raréfié par la chaleur, s'échappe par tous les pores de la peau, sort en plus grande quantité sur la tête, ainsi que sur les mamelons, et se durcit sur-le-champ. Mais on n'a certainement pas besoin de dire que ce lait n'est jamais assez abondant pour éteindre le moindre feu.

M. de Maupertuis, dans le cours de ses expériences, irrita en vain plusieurs salamandres : jamais aucune n'ouvrit la bouche; il fallut la leur ouvrir par force.

Comme les dents de ces lézards sont

très-petites, on eut beaucoup de peine à trouver un animal dont la peau fût assez fine pour être entamée par ces dents. Il essaya inutilement de les faire pénétrer dans la chair d'un poulet déplumé; il pressa en vain les dents contre la peau: elles se dérangèrent plutôt que de l'entamer. Il parvint enfin à faire mordre par une salamandre la cuisse d'un poulet dont il avoit enlevé la peau. Il fit mordre aussi par des salamandres récemment prises la langue et les lèvres d'un chien, ainsi que la langue d'un coq d'Inde: aucun de ces animaux n'éprouva le moindre accident. M. de Maupertuis fit avaler ensuite des salamandres entières ou coupées par morceaux à un coq d'Inde et à un chien, qui ne parurent pas en souffrir.

M. Laurenti a fait depuis des expériences dans les mêmes vues: il a forcé des lézards gris à mordre des salamandres, et il leur en a fait avaler du lait; les lézards sont morts très-promptement. Le lait de la salamandre pris intérieurement pourroit donc être funeste et même mortel à certains animaux, sur-tout aux plus

petits; mais il ne paroît pas nuisible aux grands animaux.

On a cru pendant long-temps que les salamandres n'avoient point de sexe, et que chaque individu étoit en état d'engendrer seul son semblable, comme dans plusieurs espèces de vers. Ce n'est pas la fable la plus absurde qu'on ait imaginée au sujet des salamandres. Mais si la manière dont elles viennent à la lumière n'est pas aussi merveilleuse qu'on l'a écrit, elle est remarquable en ce qu'elle diffère de celle dont naissent presque tous les autres lézards, et en ce qu'elle est analogue à celle dont voient le jour les seps ou chalcides, ainsi que les vipères et plusieurs espèces de serpens. La salamandre mérite par-là l'attention des naturalistes, bien plus que par la fausse et brillante réputation dont elle a joui si long-temps. M. de Maupertuis ayant ouvert quelques salamandres, y trouva des œufs, et en même temps des petits tout formés : les œufs étoient divisés en deux grappes alongées, et les petits étoient renfermés dans deux espèces de tuyaux transparens ; ils

étoient aussi bien conformés et bien plus agiles que les salamandres adultes. La salamandre met donc bas des petits venus d'un œuf éclos dans son ventre, ainsi que ceux des vipères. Mais d'ailleurs on a écrit qu'elle pond, comme les salamandres aquatiques, des œufs elliptiques, d'où sortent de petites salamandres sous la forme de *têtard*. Nous avons souvent vérifié le premier fait, qui d'ailleurs est bien connu depuis long-temps : mais nous n'avons pas été à même de vérifier le second. Il seroit intéressant de constater que le même quadrupède produit ses petits, en quelque sorte, de deux manières différentes; qu'il y a des œufs que la mère pond, et d'autres dont le fœtus sort dans le ventre de la salamandre, pour demeurer ensuite renfermé avec plusieurs autres fœtus dans une espèce de membrane transparente, jusqu'au moment où il vient à la lumière. Si cela étoit, on devroit disséquer des salamandres à différentes époques très-rapprochées, depuis le moment où elles s'accouplent jusqu'à celui où elles

mettent bas leurs petits ; l'on suivroit avec soin l'accroissement successif de ces petits venus à la lumière tout formés ; on le compareroit avec le développement de ceux qui sortiroient de l'œuf hors du ventre de leur mère, etc. Quoi qu'il en soit, la salamandre femelle met bas des petits tout formés, et sa fécondité est très-grande : les naturalistes ont écrit depuis long-temps qu'elle faisoit quarante ou cinquante petits ; et M. de Maupertuis a trouvé quarante-deux petites salamandres dans le corps d'une femelle, et cinquante-quatre dans une autre.

Les petites salamandres sont souvent d'une couleur noire, presque sans taches, qu'elles conservent quelquefois pendant toute leur vie, dans certaines contrées où on les a prises alors pour une espèce particulière, ainsi que nous l'avons dit.

M. Thunberg a donné, dans les *Mémoires de l'académie de Suède,* la description d'un lézard qu'il nomme *lézard du Japon,* et qui ne paroît différer de notre salamandre terrestre que par l'arrangement de ses couleurs. Cet animal est

presque noir, avec plusieurs taches blanchâtres et irrégulières, tant au-dessus du corps qu'au-dessus des pattes. Le dos présente une bande d'un blanc sale, divisée en deux vers la tête, et qui s'étend ensuite irrégulièrement et en se rétrécissant jusqu'à l'extrémité de la queue. Cette bande blanchâtre est semée de très-petits points ; ce qui forme un des caractères distinctifs de notre salamandre terrestre. Nous croyons donc devoir considérer le lézard du Japon décrit par M. Thunberg, comme une variété constante de notre salamandre terrestre, dont l'espèce aura pu être modifiée par le climat du Japon. C'est dans la plus grande île de cet empire nommée *Niphon*, que l'on trouve cette variété : elle y habite dans les montagnes et dans les endroits pierreux ; ce qui indique que ses habitudes sont semblables à celles de la salamandre terrestre, et confirme notre conjecture au sujet de l'identité d'espèce de ces deux animaux. Les Japonois lui attribuent les mêmes propriétés que celles dont on a cru pendant long-temps que le scinque étoit

doué, ainsi qu'on les a attribuées en Europe à la salamandre à queue plate; ils la regardent comme un puissant stimulant et un remède très-actif : aussi trouve-t-on aux environs de Jédo un grand nombre de ces salamandres du Japon, séchées et suspendues aux planchers des boutiques.

---

## ADDITION A L'ARTICLE

# DE LA SALAMANDRE TERRESTRE.

Nous plaçons ici un extrait d'une lettre qui nous a été adressée par dom Saint-Julien, Bénédictin de la congrégation de Cluni. On y trouvera des observations intéressantes relativement à la manière dont les salamandres terrestres viennent au jour.

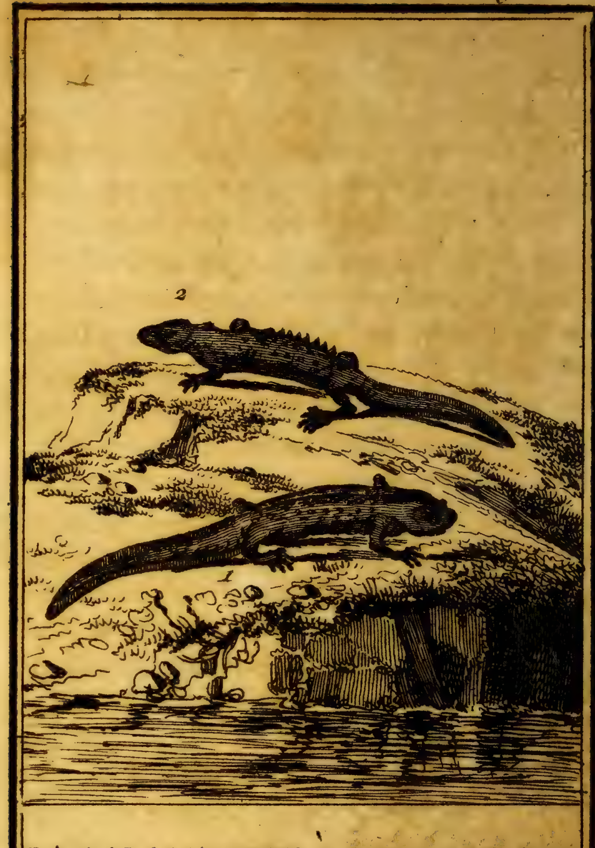
« Je trouvai à la fin du printemps de « l'année dernière 1787 une superbe sala- « mandre terrestre ( de l'espèce appelée « *scorpion* dans la basse Guienne, et qu'on « y confond même quelquefois avec cet « insecte ) . . . Elle avoit un peu plus de « huit pouces depuis le bout du museau « jusqu'à l'extrémité de la queue. La gros- « seur de son ventre me fit espérer de

« trouver quelque éclaircissement sur la
« génération de ce reptile ; en consé-
« quence, je procédai à sa dissection,
« que je commençai par l'anus. Dès que
« j'eus fait une ouverture d'environ un
« demi-pouce, je vis sortir une espèce de
« sac, que je pris d'abord pour un boyau ;
« mais j'apperçus bientôt un mouvement
« très-sensible dans l'intérieur ; je vis
« même à travers la membrane fort mince,
« de petits corps mouvans ; je ne doutai
« point alors que ce ne fût des êtres ani-
« més, en un mot les petits de l'animal.
« Je continuai à faire sortir cette poche,
« jusqu'à ce que je trouvai un étrangle-
« ment : alors j'ouvris la membrane dans
« le sens de sa longueur ; je la trouvai
« pleine d'une espèce de sanie dans la-
« quelle les petits étoient pliés en double,
« précisément dans la forme que M. l'abbé
« Spallanzani attribue aux petits de la
« salamandre aquatique, lorsqu'ils sont
« encore renfermés dans l'amnios. Bien-
« tôt cette sanie se répandit ; les petits
« s'alongèrent, sautèrent sur la table et
« parurent animés d'un mouvement très-

« vif. Ils étoient au nombre de sept ou « huit. Je les examinai à la vue simple, « et un avec le secours de la loupe ; et « je leur reconnus très-bien la forme « de petits poissons avec deux sortes de « nageoires assez longues du côté de la « tête, qui étoit grosse par rapport au « corps, et dont les yeux, qui parois- « soient très-vifs, étoient très-saillans ; il « n'y avoit rien à la place des pieds de « derrière. Comme la mère avoit été prise « dans l'eau et paroissoit très-proche de « son terme, je pensai que l'eau étoit « l'élément qui convenoit à ces nouveau- « nés ; ce qui d'ailleurs se trouvoit con- « firmé par leur état pisciforme : c'est « pourquoi je me pressai de les faire « tomber dans une jatte pleine d'eau, où « ils nagèrent très-bien. J'agrandis encore « l'ouverture de la mère, et je fis sortir « une seconde et puis une troisième « poches semblables à la première, et « séparées par des étranglemens. Ces po- « ches ouvertes me donnèrent des êtres « semblables aux premiers et à peu près « aussi bien formés : ils s'y trouvoient

« renfermés par huit ou dix en pelo-
« tons, sans aucune séparation ou dia-
« phragme, au moins sensible. Une qua-
« trième poche pareille me donna des êtres
« de la même nature, mais moins for-
« més; ils étoient presque tous chargés
« sur le côté droit, vers le milieu du
« corps, d'une espèce de tumeur ou pro-
« tubérance d'un jaune foncé paroissant
« un peu sanguinolent: ils avoient néan-
« moins leurs mouvemens libres, pas
« assez pour sauter d'eux-mêmes; il fallut
« les retirer de leurs bourses avec des
« pinces. Enfin une cinquième poche
« pareille me fournit des êtres semblables,
« dont il ne paroissoit que la moitié du
« corps depuis le milieu jusqu'au bout
« de la queue; l'autre partie consistoit
« seulement en un segment de cette ma-
« tière jaune dont je viens de parler: la
« partie formée avoit un mouvement sen-
« sible. Je retirai ainsi vingt-huit ou
« trente petits tout formés qui nagèrent
« dans l'eau, et qui y vécurent dans
« mon appartement pendant vingt-quatre
« heures. Les avortons informes se préci-

« pitèrent au fond, et ne donnèrent plus
« aucun signe de vie. La mère vivoit
« encore après que j'en eus tiré tous ses
« petits, formés ou informes. J'achevai de
« l'ouvrir, et à la suite de cette espèce
« de matrice qui paroissoit n'être qu'un
« boyau étranglé de distance en distance,
« je trouvai deux grappes d'œufs de forme
« sensiblement sphérique, d'environ une
« ligne de diamètre, et d'une matière sem-
« blable à celle que j'avois vue adhé-
« rente aux deux différentes espèces d'a-
« vortons. Je ne comptai pas le nombre
« de ces œufs; mais j'appelle leurs collec-
« tions *grappes*, parce que réellement elles
« représentoient une grappe de raisin.
« Leur tige étoit attachée à l'épine dor-
« sale, derrière une bourse flottante située
« un peu au-dessous du bras, de couleur
« brune foncée : je reconnus cette bourse
« pour l'estomac du reptile, parce que
« l'ayant ouverte, j'y trouvai de petits
« limaçons, quelques scarabées, et du
« sable noirâtre. »




LA SALAMANDRE À QUEUE PLATE
1. Male 2. Femelle.

J. Pauquet S.

# LA SALAMANDRE A QUEUE PLATE *.

Ce lézard, ainsi que la salamandre terrestre, peut vivre également sur la terre et dans l'eau : mais il préfère ce dernier élément pour son habitation, au lieu qu'on rencontre presque toujours la salamandre terrestre dans des trous de muraille, ou dans de petites cavités souterraines ; et de là vient qu'on a donné à la salamandre à queue plate le nom de *salamandre aquatique*, et que M. Linné l'a appelée *lézard des marais*. Elle ressemble à la salamandre dont nous venons de parler, en ce qu'elle a le corps dépourvu d'écailles sensibles, ainsi que les doigts dégarnis d'ongles, et qu'on ne compte que quatre doigts à ses pieds de

* *Tassot*, en vieux françois; *marasandola*, en italien; *ask*, en Écosse.

devant : mais elle en diffère sur-tout par la forme de sa queue. Elle varie beaucoup par ses couleurs, suivant l'âge et le sexe. Il paroît d'ailleurs qu'on doit admettre dans cette espèce de salamandre à queue plate plusieurs variétés plus ou moins constantes, qui ne sont distinguées que par la grandeur et par les couleurs, et qui doivent dépendre de la différence des pays, ou même seulement de la nourriture : mais nous ne croyons pas devoir compter, avec M. Dufay, trois espèces de salamandre à queue plate ; et si on lit avec attention son mémoire, on se convaincra sans peine, d'après tout ce que nous avons dit dans cette histoire, que les différences qu'il rapporte pour établir des diversités d'espèces, constituent tout au plus des variétés constantes.

Les plus grandes salamandres à queue plate n'excèdent guère la longueur de six à sept pouces. La tête est applatie ; la langue large et courte ; la peau est dure, et répand une espèce de lait quand on la blesse. Le corps est couvert de très-

petites verrues saillantes et blanchâtres : la couleur générale, plus ou moins brune sur le dos, s'éclaircit sous le ventre, et y devient d'un jaune tirant sur le blanc. Elle présente de petites taches, souvent rondes, foncées, ordinairement plus brunes dans le mâle, bleuâtres et diversement placées dans certaines variétés.

Ce qui distingue principalement le mâle, c'est une sorte de crête membraneuse et découpée, qui s'étend le long du dos, depuis le milieu de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, sur laquelle ordinairement les découpures s'effacent, ou deviennent moins sensibles. Le dessous de la queue est aussi garni dans toute sa longueur d'une membrane en forme de bande, placée verticalement, qui a une blancheur éclatante, et qui fait paroître plate la queue de la salamandre *.

La femelle n'a pas de crête sur le dos, où l'on voit au contraire un enfoncement qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'origine

* Cette description a été faite d'après plusieurs individus conservés au Cabinet du roi.

de la queue. Cependant, lorsqu'elle est maigre, l'épine du dos forme quelquefois une petite éminence; elle a sur le bord supérieur de la queue une sorte de crête membraneuse et entière, et le bord inférieur de cette même queue est garni de la bande très-blanche qu'on remarque dans le mâle. En général, les couleurs sont plus pâles et plus égales dans la femelle; elles sont aussi moins foncées dans les jeunes salamandres.

La salamandre à queue plate aime les eaux limoneuses, où elle se plaît à se cacher sous les pierres; on la trouve dans les vieux fossés, dans les marais, dans les étangs; on ne la rencontre presque jamais dans les eaux courantes : l'hiver, elle se retire quelquefois dans les souterrains humides.

Lorsqu'elle va à terre, elle ne marche qu'avec peine et très-lentement. Quelquefois, lorsqu'elle vient respirer au bord de l'eau, elle fait entendre un petit sifflement. Elle perd difficilement la vie; et comme elle n'est ni aussi sourde ni aussi silencieuse que la salamandre terrestre,

elle doit, à certains égards, avoir l'instinct moins borné.

Le conte ridicule qu'on a répété pendant tant de temps sur la salamandre terrestre, n'a pas été étendu jusqu'à la salamandre à queue plate. Mais, au lieu de lui attribuer le pouvoir fabuleux de vivre au milieu des flammes, on a reconnu dans cette salamandre une propriété réelle et opposée : elle peut vivre assez long-temps, non seulement dans une eau très-froide, mais même au milieu de la glace. Elle est quelquefois saisie par les glaçons qui se forment dans les fossés, dans les étangs qu'elle habite : lorsque ces glaçons se fondent, elle sort de son engourdissement en même temps que sa prison se dissout, et elle reprend tous ses mouvemens avec sa liberté.

On a même trouvé, pendant l'été, des salamandres aquatiques renfermées dans des morceaux de glace tirés des glacières, et où elles devoient avoir été sans mouvement et sans nourriture depuis le moment où on avoit ramassé l'eau gelée dans les marais pour en remplir ces

mêmes glacières. Ce phénomène, en apparence très-surprenant, n'est qu'une suite des propriétés que nous avons reconnues dans tous les lézards et dans tous les quadrupèdes ovipares *.

La salamandre ne mord point, à moins qu'on ne lui fasse ouvrir la bouche par force; et ses dents sont presque imperceptibles. Elle se nourrit de mouches, de divers insectes qu'elle peut trouver à la surface de l'eau, du frai des grenouilles, etc. Elle est aussi herbivore; car elle mange des lenticules ou lentilles d'eau, qui flottent sur la surface des étangs qu'elle habite.

Un des faits qui méritent le plus d'être rapportés dans l'histoire de la salamandre à queue plate, est la manière dont ses petits se développent. Elle n'est point vivipare, comme la terrestre. Elle pond, dans le mois d'avril ou de mai, des œufs, qui, dans certaines variétés, sont ordinairement au nombre de vingt, forment deux cordons, et sont joints ensemble

* Voyez le Discours sur la nature des quadrupèdes ovipares.

par une matière visqueuse, dont ils sont également revêtus lorsqu'ils sont détachés les uns des autres. Ils se chargent de cette matière gluante dans deux canaux blancs et très-plissés, qui s'étendent depuis les pattes de devant jusque vers l'origine de la queue, un de chaque côté de l'épine du dos, et dans lesquels ils entrent en sortant des deux ovaires. On apperçoit, attachés aux parois de ces ovaires, une multitude de très-petits œufs jaunâtres : ils grossissent insensiblement à l'approche du printemps, et ceux qui sont parvenus à leur maturité dans la saison des amours, descendent dans les tuyaux blancs et plissés dont nous venons de parler, et où ils doivent être fécondés.

Lorsqu'ils sont pondus, ils tombent au fond de l'eau, d'où ils se relèvent quelquefois jusqu'à la surface des marais, parce qu'il se forme dans la matière visqueuse qui les entoure, des bulles d'air qui les rendent très-légers ; mais ces bulles se dissipent, et ils retombent sur la vase.

A mesure qu'ils grossissent, l'on distingue au travers de la matière visqueuse,

et de la membrane transparente qui en est enduite, la petite salamandre repliée dans la liqueur que contient cette membrane. Cet embryon s'y développe insensiblement; bientôt il s'y meut, et s'y retourne avec une très-grande agilité; et enfin au bout de huit ou dix jours, suivant la chaleur du climat et celle de la saison, il déchire par de petits coups réitérés la membrane, qui est, pour ainsi dire, la coque de son œuf *.

Lorsque la jeune salamandre aquatique vient d'éclore, elle a, ainsi que les grenouilles, un peu de conformité avec les poissons. Pendant que ses pattes sont encore très-courtes, on voit de chaque côté, un peu au-dessus de ses pieds de devant, deux petites houppes frangées, qui se tiennent droites dans l'eau, qu'on a comparées à de petites nageoires, et qui ressemblent assez à une plume garnie de barbes. Ces

* C'est cette membrane que M. l'abbé Spallanzani a appelée l'*amnios* de la jeune salamandre, ce grand observateur ne voulant pas regarder les salamandres aquatiques comme venant d'un véritable œuf.

houppes tiennent à des espèces de demi-anneaux cartilagineux et dentelés, au nombre de quatre de chaque côté, et qui sont analogues à l'organe des poissons que l'on a appelé *ouïes*. Ils communiquent tous à la même cavité; ils sont séparés les uns des autres, et recouverts de chaque côté par un panneau qui laisse passer les houppes frangées. A mesure que l'animal grandit, ces espèces d'aigrettes diminuent et disparoissent; les panneaux s'attachent à la peau sans laisser d'ouverture; les demi-anneaux se réunissent par une membrane cartilagineuse; et la salamandre perd l'organe particulier qu'elle avoit étant jeune. Il paroît qu'elle s'en sert, comme les poissons des *ouïes*, pour filtrer l'air que l'eau peut contenir, puisque quand elle en est privée, elle vient plus souvent respirer à la surface des étangs.

Nous avons vu que les lézards changent de peau une ou deux fois dans l'année: la salamandre aquatique éprouve dans sa peau des changemens bien plus fréquens; et en ceci elle a un nouveau rapport avec les grenouilles, qui se dépouillent

très-souvent, ainsi que nous le verrons. Étant douée de plus d'activité dans l'été, et même dans le printemps, elle doit consommer et réparer en moins de temps une grande quantité de forces et de substance ; elle quitte alors sa peau tous les quatre ou cinq jours, suivant certains auteurs, et tous les quinze jours ou trois semaines, suivant d'autres naturalistes, dont l'observation doit être aussi exacte que celle des premiers, la fréquence des dépouillemens de la salamandre à queue plate devant tenir à la température, à la nature des alimens, et à plusieurs autres causes accidentelles.

Un ou deux jours avant que l'animal change de peau, il est plus paresseux qu'à l'ordinaire. Il ne paroît faire aucune attention aux vers et aux insectes qui peuvent être à sa portée, et qu'il avale avec avidité dans tout autre temps. Sa peau est comme détachée du corps en plusieurs endroits, et sa couleur se ternit. L'animal se sert de ses pieds de devant pour faire une ouverture à sa peau, autour de ses mâchoires ; il la repousse

ensuite successivement au-dessus de sa tête, jusqu'à ce qu'il puisse dégager ses deux pattes, qu'il retire l'une après l'autre. Il continue de la rejeter en arrière, aussi loin que ses pattes de devant peuvent atteindre; mais il est obligé de se frotter contre les pierres et les graviers, pour sortir à demi de sa vieille enveloppe, qui bientôt est retournée, et couvre le derrière du corps et la queue. La salamandre aquatique saisissant alors sa peau avec sa gueule, et en dégageant l'une après l'autre les pattes de derrière, achève de se dépouiller.

Si l'on examine la vieille peau, on la trouve tournée à l'envers; mais elle n'est déchirée en aucun endroit. La partie qui revêtoit les pattes de derrière, paroît comme un gant retourné, dont les doigts sont entiers et bien marqués; celle qui couvroit les pattes de devant, est renfermée dans l'espèce de sac que forme la dépouille : mais on ne retrouve pas la partie de la peau qui recouvroit les yeux, comme dans la vieille enveloppe de plusieurs espèces de serpens; on voit deux

trous à la place, ce qui prouve que les yeux de la salamandre ne se dépouillent pas. Après cette opération, qui dure ordinairement une heure et demie, la salamandre aquatique paroît pleine de vigueur, et sa peau est lisse et très-colorée. Au reste, il est facile d'observer toutes les circonstances du dépouillement des salamandres aquatiques, qui a été très-bien décrit par M. Baker, en gardant ces lézards dans des vases de verre remplis d'eau.

M. Dufay a vu sortir par l'anus de quelques salamandres une espèce de tube rond, d'environ une ligne de diamètre[1], et long à peu près comme le corps de l'animal. La salamandre étoit un jour entier à s'en délivrer, quoiqu'elle le tirât souvent avec les pattes et avec la gueule. Cette membrane, vue au microscope, paroissoit parsemée de petits trous ronds, disposés très-régulièrement : l'un des bouts contenoit un petit os pointu, assez dur, que la membrane entouroit, et auquel elle étoit attachée ; l'autre bout présentoit deux petits bouquets de poils, qui paroissoient au microscope revêtus de petites

franges, et qui sortoient par deux trous voisins l'un de l'autre. Il me semble que M. Dufay a conjecturé avec raison que cette membrane pouvoit être la dépouille de quelque viscère qui avoit éprouvé, ainsi que l'a pensé l'historien de l'académie, une altération semblable à celle que l'on observe tous les ans dans l'estomac des crustacées.

On trouve souvent la légère dépouille de la salamandre aquatique flottante sur la surface des marais; l'hiver, sa peau éprouve, dans nos contrées, des altérations moins fréquentes; et ce n'est guère que tous les quinze jours que cette salamandre quitte son enveloppe pour en reprendre une nouvelle : ayant moins de force pendant la saison du froid, il n'est pas surprenant que les changemens qu'elle subit soient moins prompts, et par conséquent moins souvent répétés. Mais il suffit qu'elle quitte sa peau plus d'une fois pendant l'hiver, à des latitudes assez hautes, et par conséquent qu'elle y en refasse une nouvelle pendant cette saison rigoureuse, pour qu'on

doive dire que la plupart des salamandres à queue plate ne s'engourdissent pas toujours pendant les grands froids de nos climats, et que, par une suite de la température un peu plus douce qu'elles peuvent trouver auprès des fontaines, et dans les différens abris qu'elles choisissent, il leur reste assez de mouvement intérieur, et de chaleur dans le sang, pour réparer par de nouvelles productions la perte des anciennes.

L'on ne doit pas être étonné que cette reproduction de la peau des salamandres à queue plate ait lieu si fréquemment. L'élément qu'elles habitent ne doit-il pas en effet ramollir leur peau, et contribuer à l'altérer ?

M. Dufay dit, dans le Mémoire dont nous avons déja parlé, que quelquefois les salamandres aquatiques ne pouvant pas dépouiller entièrement une de leurs pattes, la portion de peau qui y reste se corrompt, et pourrit la patte, qui tombe en entier, sans que l'animal en meure. Elles sont très-sujettes, suivant lui, à perdre ainsi quelques uns de leurs

doigts ; et ces accidens arrivent plus souvent aux pattes de devant qu'à celles de derrière.

L'accouplement des salamandres aquatiques ne se fait point ainsi que celui des tortues et du plus grand nombre de lézards : il a lieu sans aucune intromission, comme celui des grenouilles ; la liqueur prolifique parvient cependant jusques aux canaux dans lesquels entrent les œufs en sortant des ovaires de la femelle, de même qu'elle y pénètre dans les lézards. Les salamandres à queue plate réunissent donc les lézards et les grenouilles par la manière dont elles se multiplient, ainsi que par leurs autres habitudes et leur conformation. Il arrive souvent que cet accouplement des salamandres à queue plate est précédé par une poursuite, répétée plusieurs fois, et mêlée à une sorte de jeu. On diroit alors qu'elles tendent à augmenter les plaisirs de la jouissance par ceux de la recherche, et qu'elles connoissent la volupté des desirs. Elles préludent par de légères caresses à une union plus intime; elles semblent s'éviter d'a-

bord, pour avoir plus de plaisir à se rapprocher; et lorsque, dans les beaux jours du printemps, la Nature allume le feu de l'amour, même au milieu des eaux, et que les êtres les plus froids ne peuvent se garantir de sa flamme, on voit quelquefois sur la vase couverte d'eau qui borde les étangs, le mâle de la salamandre, pénétré de l'ardeur vivifiante de la saison nouvelle, chercher avec empressement sa femelle, jouer, courir avec elle, tantôt la poursuivre avec amour, tantôt la précéder, et lui fermer ensuite le passage, redresser sa crête, courber son corps, relever son dos, et former ainsi une espèce d'arcade, sous laquelle la femelle passe en courant, comme pour lui échapper. Le mâle la poursuit; elle s'arrête: il la regarde fixement; il s'approche de très-près; il reprend la même posture; la femelle repasse sous l'espèce d'arcade qu'il forme, s'enfuit de nouveau pour s'arrêter encore. Ces jeux amoureux, plusieurs fois répétés, se changent enfin en étroites caresses. La femelle, comme lassée d'échapper si sou-

vent, s'arrête pour ne plus s'enfuir; le mâle se place à côté d'elle, approche sa tête, et éloigne son corps souvent jusqu'à un pouce de distance. Sa crête flotte nonchalamment; son anus est très-ouvert; il frappe de temps en temps sa compagne de sa queue; il se renverse même sur elle : mais, reprenant sa première position, c'est alors que, malgré la petite distance qui les sépare, il lance la liqueur prolifique; et les vues de la Nature sont remplies, sans qu'il y ait entre eux aucune union intime et immédiate. Cette liqueur active atteint la femelle, qui devient immobile, et elle donne à l'eau une légère couleur bleuâtre. Bientôt le mâle se réveille d'une espèce d'engourdissement dans lequel il étoit tombé; il recommence ses caresses, lance une nouvelle liqueur, achève de féconder sa femelle, et se sépare d'elle.

Mais, loin de l'abandonner, il s'en rapproche souvent, jusqu'à ce que tous les œufs contenus dans les ovaires et parvenus à l'état de grosseur convenable soient entrés dans les canaux, où ils se

chargent d'une humeur visqueuse, et qu'ils aient pu être tous fécondés. Ce temps d'amour et de jouissances dure plus ou moins, suivant la température, et quelquefois il est de trente jours.

Matthiole dit que, de son temps, on employoit dans les pharmacies les salamandres aquatiques à la place des scinques d'Égypte, mais qu'elles ne devoient pas produire les mêmes effets.

Les salamandres aquatiques, jetées sur du sel en poudre, y périssent, comme les salamandres terrestres : elles expriment de toutes les parties de leur corps le suc laiteux dont nous avons parlé ; elles tombent dans des convulsions, se roulent, et expirent au bout de trois minutes. Il paroît, d'après les expériences de M. Laurenti, qu'elles ne sont point venimeuses, comme l'ont dit les anciens, et qu'elles ne sont dangereuses, ainsi que la salamandre terrestre, que pour les petits lézards.

Les viscères de la salamandre aquatique ont été fort bien décrits par M. Dufay.

Elle habite dans presque toutes les con-

trées, non seulement de l'Asie et de l'Afrique, mais encore du nouveau continent. Elle ne craint même pas la température des pays septentrionaux, puisqu'on la rencontre en Suède, où son séjour au milieu des eaux doit la garantir des effets d'un froid excessif. On auroit donc pu lui donner le nom de *lézard commun*, ainsi qu'on l'a donné au lézard gris, et à un autre lézard désigné sous le nom de *lézard vulgaire* par M. Linné, et qui ne nous paroît être tout au plus qu'une variété de la salamandre à queue plate. Mais ce lézard que M. Linné a nommé *lézard vulgaire*, n'est pas le seul que nous croyons devoir rapporter à la *queue-plate* : le *lézard aquatique*, du même naturaliste, nous paroît être aussi de la même espèce. En effet, tous les caractères qu'il attribue à ces deux lézards, se retrouvent dans les variétés de la salamandre à queue plate tant mâle que femelle, ainsi que nous nous en sommes assurés en examinant les divers individus conservés au Cabinet du roi. On pourroit dire seulement que l'expression de cylin-

drique (*teres et teretiuscula*) que M. Linné emploie pour désigner la queue du *lézard vulgaire* et celle du *lézard aquatique*, ne peut pas convenir à celle de la *salamandre à queue plate*. Mais il est aisé de répondre à cette objection. 1°. Il paroît que M. Linné n'avoit pas vu le *lézard aquatique*, et Gronovius, qu'il cite relativement à ce lézard, dit que cet animal est presque entièrement semblable à celui que nous nommons *queue-plate*; il ajoute que la queue est un peu épaisse et presque quarrée. 2°. La figure de Seba citée par M. Linné représente évidemment la *queue-plate*. D'ailleurs il y a plusieurs individus femelles dans l'espèce qui fait le sujet de cet article, dont la queue paroît ronde, parce que les membranes qui la garnissent par-dessus et par-dessous sont très-peu sensibles. Plusieurs mâles, lorsqu'ils sont très-jeunes, manquent presque absolument de ces membranes, et leur queue est comme cylindrique. A l'égard de la queue du lézard vulgaire, M. Linné ne renvoie qu'à Ray, qui, à la vérité, distingue aussi ce lézard d'avec notre

salamandre, mais dont cependant le texte convient entièrement à cette dernière. Nous devons ajouter que toutes les habitudes attribuées à ces deux prétendues espèces de lézards sont celles de notre salamandre à queue plate. Tout concourt donc à prouver qu'elles n'en sont que des variétés ; et ce qui achève de le montrer, c'est que Gronovius lui-même a trouvé une grande ressemblance entre notre salamandre et le lézard aquatique, et qu'enfin l'article et la figure de Gesner que M. Linné a rapportés à ce prétendu lézard aquatique, ne peuvent convenir qu'à notre salamandre femelle.

C'est donc la femelle de notre salamandre à queue plate, qui, très-différente en effet du mâle, ainsi que nous l'avons vu, aura été nommée *lézard aquatique* par M. Linné et regardée comme une espèce distincte par ce grand naturaliste, ainsi que par Gronovius. Quelques différences dans les couleurs de cette femelle auront même fait croire à quelques naturalistes et particulièrement à

Petivers qu'ils avoient reconnu le mâle et la femelle; ce qui aura confirmé l'erreur. Quelque autre variété dans ces mêmes couleurs ou dans la taille aura fait établir une troisième espèce sous le nom de *lézard vulgaire.* Mais ce lézard vulgaire et ce lézard aquatique ne sont que la même espèce, ainsi que M. Linné lui-même l'avoit soupçonné, puisqu'il se demande si le dernier de ces animaux n'est pas le premier dans son jeune âge; et ces deux lézards ne sont que la femelle de notre salamandre, ce qui est mis hors de doute par les descriptions auxquelles M. Linné renvoie, ainsi que par les figures qu'il cite, et sur-tout par celles de Seba et de Gesner. Au reste, nous n'avons adopté l'opinion que nous exposons ici, qu'après avoir examiné un grand nombre de salamandres à queue plate, et comparé plusieurs variétés de cette espèce.

C'est peut-être à la salamandre à queue plate qu'appartient l'animal aquatique connu en Amérique, et particulièrement dans la nouvelle Espagne, sous le nom mexicain d'*axolotl*, et sous le nom

espagnol d'*inguete de agua*. Il a été pris pour un poisson, quoiqu'il ait quatre pattes ; mais nous avons vu que le scinque avoit été regardé aussi comme un poisson, parce qu'il habite les eaux. L'axolotl a, dit-on, la peau fort unie, parsemée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur et sa grosseur sont à peu près celles de la salamandre à queue plate : ses pieds sont divisés en quatre doigts *comme dans les grenouilles ;* ce qui peut faire présumer que le cinquième doigt ne manque qu'aux pieds de devant, ainsi que dans ces mêmes grenouilles et dans la plupart des salamandres. Il a la tète grosse en proportion du corps, la gueule noire et presque toujours ouverte. On a débité un conte ridicule au sujet de ce lézard. On a prétendu que la femelle étoit sujette, comme les femmes, à un écoulement périodique. Cette erreur pourroit venir de ce qu'on l'a confondu avec les salamandres terrestres, qui mettent bas des petits tout formés. Et peut-être même appartient-il aux

salamandres terrestres plutôt qu'aux aquatiques. Au reste, on dit que sa chair est bonne à manger et d'un goût qui approche de celui de l'anguille. Si cela étoit, il devroit former une espèce particulière, ou plutôt on pourroit croire qu'on n'auroit vu à la place de ce prétendu lézard qu'une grenouille qui n'étoit pas encore développée et qui avoit sa queue de têtard. C'est à l'observation à éclaircir ces doutes.

---

## LA PONCTUÉE.

On trouve dans la Caroline une salamandre que nous appelons *la ponctuée*, à cause de deux rangées de points blancs, qui varient la couleur sombre de son dos, et qui se réunissent en un seul rang. Ce lézard n'a que quatre doigts aux pieds de devant ; tous ses doigts sont sans ongles, et sa queue est cylindrique.

# LA QUATRE-RAIES.

On rencontre dans l'Amérique septentrionale une salamandre dont le dessus du corps présente quatre lignes jaunes. L'algire a également quatre lignes jaunes sur le dos ; mais on ne peut pas les confondre, parce que ce dernier a cinq doigts aux pieds de devant, et que la quatre-raies n'en a que quatre. La queue de la quatre-raies est longue et cylindrique : on remarque quelque apparence d'ongles au bout des doigts.

## LE SARROUBÉ.

Nous devons entièrement la connoissance de cette nouvelle espèce de salamandre à M. Bruyères, de la société royale de Montpellier, qui nous a communiqué la description qu'il en a faite, et ce qu'il a observé touchant cet animal dans l'île de Madagascar, où il l'a vu vivant, et où on le trouve en grand nombre. Aucun voyageur ni naturaliste n'ont encore fait mention de cette salamandre; elle est d'autant plus remarquable, qu'elle est plus grande que toutes celles que nous venons de décrire. Elle a d'ailleurs des écailles très-apparentes; et ses doigts sont garnis d'ongles, au lieu que dans les quatre salamandres dont nous venons de parler, la peau ne présente que des mamelons à la place d'écailles sensibles, et ce n'est que dans la *quatre-raies* qu'on apperçoit quelque appa-

rence d'ongles. Nous plaçons cependant le sarroubé à la suite de ces quatre salamandres, attendu qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, et qu'il présente par-là le caractère distinctif d'après lequel nous avons formé la division dans laquelle ces salamandres sont comprises.

Le sarroubé a ordinairement un pied de longueur totale. Son dos est couvert d'une peau brillante et grenue, qui ressemble au *galuchat ;* elle est jaune et tigrée de verd ; un double rang d'écailles d'un jaune clair garnit le dessus du cou, qui est très-large ; la tête est plate et alongée ; les mâchoires sont grandes, et s'étendent jusqu'au-delà des oreilles ; elles sont sans dents, mais crénelées ; la langue est enduite d'une humeur visqueuse, qui retient les petits insectes dont le sarroubé fait sa proie ; les yeux sont gros ; l'iris est ovale et fendu verticalement ; la peau du ventre est couverte de petites écailles rondes et jaunes ; les bouts des doigts sont garnis, de chaque côté, d'une petite membrane, et par-

dessous d'un ongle crochu, placé entre un double rang d'écailles qui se recouvrent comme les ardoises des toits, ainsi que dans le lézard à tête plate, qui vit aussi à Madagascar, et avec lequel le sarroubé a de très-grands rapports. Ces deux derniers lézards se ressemblent encore, en ce qu'ils ont tous les deux la queue plate et ovale : mais ils diffèrent l'un de l'autre, en ce que le sarroubé n'a point la membrane frangée qui s'étend tout autour du corps du lézard à tête plate; et d'ailleurs il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, ainsi que nous l'avons dit.

Le nom de *sarroubé* qui lui a été donné par les habitans de Madagascar, paroît à M. Bruyères dérivé du mot de leur langue *sarrout*, qui signifie *colère*. Ces mêmes habitans redoutent le sarroubé autant que le lézard à tête plate; mais M. Bruyères pense que c'est un animal très-innocent, et qui n'a aucun moyen de nuire. Il paroît craindre la trop grande chaleur : on le rencontre plus souvent pendant la pluie que pendant un temps sec, et les nègres

de Madagascar dirent à M. Bruyères qu'on le trouvoit en bien plus grand nombre dans les bois pendant la nuit que pendant le jour.

---

## LA TROIS-DOIGTS.

Nous nommons ainsi une nouvelle espèce de salamandre dont aucun auteur n'a encore parlé, et qu'il est très-aisé de distinguer des autres par plusieurs caractères remarquables. Elle n'est point dépourvue de côtes, ainsi que les autres salamandres; elle n'a que trois doigts aux pieds de devant, et quatre doigts aux pieds de derrière; sa tête est applatie et arrondie par-devant; la queue est déliée, plus longue que la tête et le corps, et l'animal la replie facilement. C'est à M. le comte de Mailly, marquis de Nesle, que nous devons la connoissance de cette nouvelle espèce de salamandre, dont il a trouvé un individu sur le cratère même du Vésuve, environné des laves brûlantes que jette ce volcan. C'est une place remarquable pour une salamandre qu'un endroit entouré de matières ardentes vomies

par un volcan ; beaucoup de gens pourroient même regarder la proximité de ces matières comme une preuve du pouvoir de résister aux flammes, que l'on a attribué aux salamandres : nous n'y voyons cependant que la suite de quelques accidens et de quelques circonstances particulières qui auront entraîné l'individu trouvé par M. le marquis de Nesle, auprès des laves enflammées du Vésuve; leur ardeur auroit bientôt consumé la salamandre à trois doigts, ainsi que tout autre animal, si elle n'avoit pas été prise avant d'être exposée de trop près ou pendant trop long-temps à l'action de ces matières volcaniques, dont la chaleur éloignée aura nui d'autant moins à cette salamandre, que tous les quadrupèdes ovipares se plaisent au milieu de la température brûlante des contrées de la zone torride.

M. le marquis de Nesle a bien voulu nous envoyer la salamandre à trois doigts qu'il a rencontrée sur le Vésuve, et nous saisissons cette occasion de lui témoigner notre reconnoissance pour les services

qu'il rend journellement à l'histoire naturelle. L'individu apporté d'Italie par cet illustre amateur étoit d'une couleur brune foncée, mêlée de roux sur la tête, les pieds, la queue et le dessous du corps. Il étoit desséché au point qu'on pouvoit facilement compter au travers de la peau les vertèbres et les côtes. La tête avoit trois lignes de longueur, le corps neuf lignes, et la queue seize lignes et demie.

---

## DES QUADRUPÈDES OVIPARES

### QUI N'ONT POINT DE QUEUE.

Il ne nous reste, pour compléter l'histoire des quadrupèdes ovipares, qu'à parler de ceux de ces animaux qui n'ont point de queue. Le défaut de cette partie est un caractère constant et très-sensible, d'après lequel il est aisé de séparer cette seconde classe d'avec la première, dans laquelle nous avons compris les tortues et les lézards, qui tous ont une queue plus ou moins longue. Mais, indépendamment de cette différence, les quadrupèdes ovipares sans queue présentent des caractères d'après lesquels il est facile de les distinguer. Leur grandeur est toujours très-limitée, en comparaison de celle de plusieurs lézards ou tortues : la longueur des plus grands n'excède guère huit ou dix pouces ; leur corps n'est point couvert d'écailles ; leur peau, plus ou moins dure, est garnie de verrues ou de tuber-

cules, et enduite d'une humeur visqueuse.

La plupart n'ont que quatre doigts aux pieds de devant, et par ce caractère se lient avec les salamandres; quelques uns, au lieu de n'avoir que cinq doigts aux pieds de derrière, comme le plus grand nombre des lézards, en ont six, plus ou moins marqués. Les doigts, tant des pattes de devant que de celles de derrière, sont séparés dans plusieurs de ces quadrupèdes ovipares, et réunis dans d'autres par une membrane, comme ceux des oiseaux à pieds palmés, tels que les oies, les canards, les mouettes, etc. Les pattes de derrière sont, dans tous les quadrupèdes ovipares sans queue, beaucoup plus longues que celles de devant : aussi ces animaux ne marchent-ils point, ne s'avancent jamais que par sauts, et ne se servent de leurs pattes de derrière que comme d'un ressort qu'ils plient et qu'ils laissent se débander ensuite pour s'élancer à une distance et à une hauteur plus ou moins grandes. Ces pattes de derrière sont remarquables, en ce que le tarse est pres-

que toujours aussi long que la jambe proprement dite.

Tous les animaux qui composent cette classe ont d'ailleurs une charpente osseuse bien plus simple que ceux dont nous venons de parler. Ils n'ont point de côtés, non plus que la plupart des salamandres; ils n'ont pas même de vertèbres cervicales, ou du moins ils n'en ont qu'une ou deux : leur tête est attachée presque immédiatement au corps, comme dans les poissons, avec lesquels ils ont aussi de grands rapports par leurs habitudes, et sur-tout par la manière dont ils se multiplient *. Ils n'ont aucun organe extérieur propre à la génération : les fœtus ne sont pas fécondés dans le corps de la femelle ; mais à mesure qu'elle pond ses œufs, le mâle les arrose de sa liqueur pro-

* Les quadrupèdes ovipares sans queue manquent de vessie proprement dite, de même que les lézards, le vaisseau qui contient leur urine différant des vessies proprement dites, non seulement par sa forme et par sa grandeur, mais encore par sa position, ainsi que par le nombre et la nature des canaux avec lesquels il communique.

lifique, qu'il lance par l'anus. Les petits paroissent pendant long-temps sous une espèce d'enveloppe étrangère, sous une forme particulière, à laquelle on a donné le nom de *têtard*, et qui ressemble plus ou moins à celle des poissons; et ce n'est qu'à mesure qu'ils se développent, qu'ils acquièrent la véritable forme de leurs espèces.

Tels sont les faits généraux communs à tous les quadrupèdes ovipares sans queue. Mais si on les examine de plus près, on verra qu'ils forment trois troupes bien distinctes, tant par leurs habitudes que par leur conformation.

Les premiers ont le corps alongé, ainsi que la tête, l'un ou l'autre anguleux et relevé en arêtes longitudinales; le bas du ventre presque toujours délié, et les pattes très-longues; le plus souvent la longueur de celles de devant est double du diamètre du corps vers la poitrine, et celles de derrière sont au moins de la longueur de la tête et du corps. Ils présentent des proportions agréables; ils sautent avec agilité. Bien loin de craindre la lumière

du jour, ils aiment à s'imbiber des rayons du soleil.

Les seconds, plus petits en général que les premiers, et plus sveltes dans leurs proportions, ont leurs doigts garnis de petites pelotes visqueuses, à l'aide desquelles ils s'attachent, même sur la face inférieure des corps les plus polis. Pouvant d'ailleurs s'élancer avec beaucoup de force, ils poursuivent les insectes avec vivacité jusque sur les branches et les feuilles des arbres.

Les troisièmes ont, au contraire, le corps presque rond, la tête très-convexe, les pattes de devant très-courtes ; celles de derrière n'égalent pas quelquefois la longueur du corps et de la tête ; ils ne s'élancent qu'avec peine. Bien loin de rechercher les rayons du soleil, ils fuient toute lumière : ce n'est que lorsque la nuit est venue qu'ils sortent de leurs trous pour aller chercher leur proie. Leurs yeux sont aussi beaucoup mieux conformés que ceux des autres quadrupèdes ovipares sans queue, pour recevoir la plus foible clarté ; et lorsqu'on les porte au grand jour, leur

prunelle se contracte, et ne présente qu'une fente alongée. Ils diffèrent donc autant des premiers et des seconds, que les hiboux et les chouettes diffèrent des oiseaux de jour.

Nous avons donc cru devoir former trois genres différens des quadrupèdes ovipares sans queue.

Dans le premier, qui renferme la grenouille commune, nous plaçons douze espèces, qui toutes ont la tête et le corps alongés, et l'un ou l'autre anguleux.

Nous comprenons dans le second genre la petite grenouille d'arbre, connue en France sous le nom de *raine* ou de *rainette*, et six autres espèces, qu'il sera aisé de distinguer par les pelotes visqueuses de leurs doigts.

Nous composons enfin le troisième genre, dans lequel se trouve le crapaud commun, de quatorze espèces, dont le corps ni la tête ne sont relevés en arêtes saillantes.

Ces trente-trois espèces, qui forment les trois genres des *grenouilles*, des *raines* et des *crapauds*, sont les seules que nous

comptions dans la classe des quadrupèdes ovipares sans queue, et auxquelles nous avons cru, d'après la comparaison exacte des descriptions des auteurs, ainsi que d'après les individus conservés au Cabinet du roi, devoir réduire toutes celles dont les naturalistes et les voyageurs ont fait mention.

---

PREMIER GENRE.

*Quadrupèdes ovipares sans queue, dont la tête et le corps sont alongés ; et l'un ou l'autre anguleux.*

# GRENOUILLES.

## LA GRENOUILLE COMMUNE.

C'est un grand malheur qu'une grande ressemblance avec des êtres ignobles ! Les grenouilles communes sont en apparence si conformes aux crapauds, qu'on ne peut aisément se représenter les unes sans penser aux autres ; on est tenté de les comprendre tous dans la disgrace à laquelle les crapauds ont été condamnés, et de rapporter aux premières les habitudes basses, les qualités dégoûtantes, les propriétés dangereuses des seconds.

Nous aurons peut-être bien de la peine à donner à la grenouille commune la place qu'elle doit occuper dans l'esprit des lecteurs, comme dans la Nature : mais il n'en est pas moins vrai que s'il n'avoit point existé de crapauds, si l'on n'avoit jamais eu devant les yeux ce vilain objet de comparaison, qui enlaidit par sa ressemblance autant qu'il salit par son approche, la grenouille nous paroîtroit aussi agréable par sa conformation que distinguée par ses qualités, et intéressante par les phénomènes qu'elle présente dans les diverses époques de sa vie; nous la verrions comme un animal utile dont nous n'avons rien à craindre, dont l'instinct est épuré, et qui, joignant à une forme svelte des membres déliés et souples, est paré des couleurs qui plaisent le plus à la vue, et présente des nuances d'autant plus vives, qu'une humeur visqueuse enduit sa peau et lui sert de vernis.

Lorsque les grenouilles communes sont hors de l'eau, bien loin d'avoir la face contre terre, et d'être bassement accrou-

pies dans la fange comme les crapauds, elles ne vont que par sauts très-élevés; leurs pattes de derrière, en se pliant et en se débandant ensuite, leur servent de ressort, et elles y ont assez de force pour s'élancer souvent jusqu'à la hauteur de quelques pieds.

On diroit qu'elles cherchent l'élément de l'air comme le plus pur; et lorsqu'elles se reposent à terre, c'est toujours la tête haute, leur corps relevé sur les pattes de devant, et appuyé sur les pattes de derrière; ce qui leur donne bien plutôt l'attitude droite d'un animal dont l'instinct a une certaine noblesse, que la position basse et horizontale d'un vil reptile.

La grenouille commune est si élastique et si sensible dans tous ses points, qu'on ne peut la toucher, et sur-tout la prendre par ses pattes de derrière, sans que tout de suite son dos se courbe avec vîtesse, et que toute sa surface montre, pour ainsi dire, les mouvemens prompts d'un animal agile qui cherche à s'échapper.

Son museau se termine en pointe; les

yeux sont gros, brillans et entourés d'un cercle couleur d'or ; les oreilles placées derrière les yeux, et recouvertes par une membrane ; les narines vers le sommet du museau ; et la bouche est grande et sans dents ; le corps, rétréci par-derrière, présente sur le dos des tubercules et des aspérités. Ces tubercules, que nous avons remarqués si souvent sur les quadrupèdes ovipares, se trouvent donc non seulement sur les crocodiles et les très-grands lézards, dont ils consolident les dures écailles, mais encore sur des quadrupèdes foibles, bien plus petits, qui ne présentent qu'une peau tendre, et n'ont pour défense que l'élément qu'ils habitent, et l'asyle où ils vont se réfugier.

Le dessus du corps de la grenouille commune est d'un verd plus ou moins foncé ; le dessous est blanc. Ces deux couleurs, qui s'accordent très-bien et forment un assortiment élégant, sont relevées par trois raies jaunes qui s'étendent le long du dos ; les deux des côtés forment une saillie, et celle du milieu présente au contraire une espèce de

sillon. A ces couleurs jaune, verte et blanche, se mêlent des taches noires sur la partie inférieure du ventre; et à mesure que l'animal grandit, ces taches s'étendent sur tout le dessous du corps, et même sur sa partie supérieure. Qu'est-ce qui pourroit donc faire regarder avec peine un être dont la taille est légère, le mouvement preste, l'attitude gracieuse? Ne nous interdisons pas un plaisir de plus, et, lorsque nous errons dans nos belles campagnes, ne soyons pas fâchés de voir les rives des ruisseaux embellies par les couleurs de ces animaux innocens, et animées par leurs sauts vifs et légers: contemplons leurs petites manœuvres; suivons-les des yeux au milieu des étangs paisibles, dont ils diminuent si souvent la solitude sans en troubler le calme; voyons-les montrer sous les nappes d'eau les couleurs les plus agréables, fendre en nageant ces eaux tranquilles, souvent même sans en rider la surface, et présenter les douces teintes que donne la transparence des eaux.

Les grenouilles communes ont quatre

doigts aux pieds de devant, comme la plupart des salamandres; les doigts des pieds de derrière sont au nombre de cinq, et réunis par une membrane : dans les quatre pieds, le doigt intérieur est écarté des autres, et le plus gros de tous.

Elles varient par la grandeur, suivant les pays qu'elles habitent, la nourriture qu'elles trouvent, la chaleur qu'elles éprouvent, etc. Dans les zones tempérées, la longueur ordinaire de ces animaux est de deux à trois pouces, depuis le museau jusqu'à l'anus. Les pattes de derrière ont quatre pouces de longueur quand elles sont étendues, et celles de devant environ un pouce et demi.

Il n'y a qu'un ventricule dans le cœur de la grenouille commune, ainsi que dans celui des autres quadrupèdes ovipares. Lorsque ce viscère a été arraché du corps de la grenouille, il conserve son battement pendant sept ou huit minutes, et même pendant plusieurs heures, suivant M. de Haller. Le mouvement du sang est inégal dans les grenouilles; il est poussé goutte à goutte, et à de fré-

quentes reprises ; et lorsque ces animaux sont jeunes, ils ouvrent et ferment la bouche et les yeux à chaque fois que leur cœur bat. Les deux lobes des poumons sont composés d'un grand nombre de cellules membraneuses destinées à recevoir l'air, et faites à peu près comme les alvéoles des rayons de miel : l'animal peut les tendre pendant un temps assez long, et se rendre par-là plus léger.

Sa vivacité, et la supériorité de son naturel sur celui des animaux qui lui ressemblent le plus, ne doivent-elles pas venir de ce que, malgré sa petite taille, elle est un des quadrupèdes ovipares les mieux partagés pour les sens extérieurs? Ses yeux sont en effet gros et saillans, ainsi que nous l'avons dit ; sa peau molle, qui n'est recouverte ni d'écailles ni d'enveloppes osseuses, est sans cesse abreuvée et maintenue dans sa souplesse par une humeur visqueuse qui suinte au travers de ses pores : elle doit donc avoir la vue très-bonne, et le toucher un peu délicat ; et si ses oreilles sont recouvertes par une membrane, elle n'en a pas moins

l'ouïe fine, puisque ces organes renferment dans leurs cavités une corde élastique que l'animal peut tendre à volonté, et qui doit lui communiquer avec assez de précision les vibrations de l'air agité par les corps sonores.

Cette supériorité dans la sensibilité des grenouilles les rend plus difficiles sur la nature de leur nourriture; elles rejettent tout ce qui pourroit présenter un commencement de décomposition. Si elles se nourrissent de vers, de sangsues, de petits limaçons, de scarabées et d'autres insectes tant ailés que non ailés, elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'aient vu remuer, comme si elles vouloient s'assurer qu'il vit encore: elles demeurent immobiles jusqu'à ce que l'insecte soit assez près d'elles; elles fondent alors sur lui avec vivacité, s'élancent vers cette proie, quelquefois à la hauteur d'un ou deux pieds, et avancent, pour l'attraper, une langue enduite d'une mucosité si gluante, que les insectes qui y touchent y sont aisément empêtrés. Elles avalent aussi de très-petits limaçons tout entiers:

leur œsophage a une grande capacité ; leur estomac peut d'ailleurs recevoir, en se dilatant, un grand volume de nourriture; et tout cela, joint à l'activité de leurs sens, qui doit donner plus de vivacité à leurs appétits, montre la cause de leur espèce de voracité : car non seulement elles se nourrissent des très-petits animaux dont nous venons de parler, mais encore elles avalent souvent des animaux plus considérables, tels que de jeunes souris, de petits oiseaux, et même de petits canards nouvellement éclos, lorsqu'elles peuvent les surprendre sur le bord des étangs qu'elles habitent.

La grenouille commune sort souvent de l'eau, non seulement pour chercher sa nourriture, mais encore pour s'imprégner des rayons du soleil. Bien loin d'être presque muette, comme plusieurs quadrupèdes ovipares, et particulièrement comme la salamandre terrestre, avec laquelle elle a plusieurs rapports, on l'entend de très-loin, dès que la belle saison est arrivée, et qu'elle est pénétrée de la chaleur du printemps, jeter un cri

qu'elle répète pendant assez long-temps; sur-tout lorsqu'il est nuit. On diroit qu'il y a quelque rapport de plaisir ou de peine entre la grenouille et l'humidité du serein ou de la rosée, et que c'est à cette cause que l'on doit attribuer ses longues clameurs. Ce rapport pourroit montrer pourquoi les cris des grenouilles sont, ainsi qu'on l'a prétendu, d'autant plus forts que le temps est plus disposé à la pluie, et pourquoi ils peuvent par conséquent annoncer ce météore.

Le coassement des grenouilles, qui n'est composé que de sons rauques, de tons discordans et peu distincts les uns des autres, seroit très-désagréable par lui-même, et quand on n'entendroit qu'une seule grenouille à-la-fois : mais c'est toujours en grand nombre qu'elles coassent; et c'est toujours de trop près qu'on entend ces sons confus, dont la monotonie fatigante est réunie à une rudesse propre à blesser l'oreille la moins délicate. Si les grenouilles doivent tenir un rang distingué parmi les quadrupèdes ovipares, ce n'est donc pas par leur voix : autant elles

peuvent plaire par l'agilité de leurs mouvemens et la beauté de leurs couleurs, autant elles importunent par leurs aigres coassemens. Les mâles sont sur-tout ceux qui font le plus de bruit ; les femelles n'ont qu'un grognement assez sourd, qu'elles font entendre en enflant leur gorge : mais lorsque les mâles coassent, ils gonflent de chaque côté du cou deux vessies qui, en se remplissant d'air, et en devenant pour eux comme deux instrumens retentissans, augmentent le volume de leur voix. La Nature, qui n'a pas voulu en faire les musiciens de nos campagnes, n'a donné à ces instrumens que de la force, et les sons que forment les grenouilles mâles, sans être plus agréables, sont seulement entendus de plus loin que ceux de leurs femelles.

Ils sont seulement plus propres à troubler ce calme des belles nuits de l'été, ce silence enchanteur qui règne dans une verte prairie, sur le bord d'un ruisseau tranquille, lorsque la lune éclaire de sa lumière paisible cet asyle champêtre, où tout goûteroit les charmes de la fraî-

cheur, du repos, des parfums des fleurs; et où tous les sens seroient tenus dans une douce extase, si celui de l'ouïe n'étoit désagréablement ébranlé par des cris aussi aigres que forts, et de rudes coassemens sans cesse renouvelés.

Ce n'est pas seulement lorsque les grenouilles mâles coassent, que leurs vessies paroissent à l'extérieur; on peut, en pressant leur corps, comprimer l'air qu'il renferme, et qui, se portant alors dans ces vessies, en étend le volume et les rend saillantes. J'ai aussi vu gonfler ces mêmes vessies, lorsque j'ai mis des grenouilles mâles sous le récipient d'une machine pneumatique, et que j'ai commencé d'en pomper l'air.

Indépendamment des cris retentissans et long-temps prolongés que la grenouille mâle fait entendre si souvent, elle a d'ailleurs un son moins désagréable et moins fort, dont elle ne se sert que pour appeler sa femelle : ce dernier son est sourd et comme plaintif, tant il est vrai que l'accent de l'amour est toujours mêlé de quelque douceur.

Quoique les grenouilles communes se plaisent à des latitudes très-élevées, la chaleur leur est assez nécessaire, pour qu'elles perdent leurs mouvemens, que leur sensibilité soit très-affoiblie et qu'elles s'engourdissent dès que les froids de l'hiver sont venus. C'est communément dans quelque asyle caché très-avant sous les eaux, dans les marais et dans les lacs, qu'elles tombent dans la torpeur à laquelle elles sont sujettes. Quelques unes cependant passent la saison du froid dans des trous sous terre, soit que des circonstances locales les y déterminent, ou qu'elles soient surprises dans ces trous par le degré de froid qui les engourdit. Elles sont alimentées, pendant le temps de leur long sommeil, par une matière graisseuse renfermée dans le tronc de la veine-porte. Cette graisse répare jusqu'à un certain point la substance du sang, et l'entretient de manière qu'il puisse nourrir toutes les parties du corps qu'il arrose. Mais quelque sensibles que soient les grenouilles au froid, celles qui habitent près des zones torrides, doivent

être exemptes de la torpeur de l'hiver ; de même que les crocodiles et les lézards qui y sont sujets à des latitudes un peu élevées, ne s'engourdissent pas dans les climats très-chauds.

On tire les grenouilles de leur état d'engourdissement, en les portant dans quelque endroit échauffé, et en les exposant à une température artificielle, à peu près semblable à celle du printemps. On peut successivement, et avec assez de promptitude, les replonger dans cet état de torpeur, ou les rappeler à la vie, par les divers degrés de froid ou de chaud qu'on leur fait subir. A la vérité, il paroît que l'activité qu'on leur donne avant le temps où elles sont accoutumées à la recevoir de la Nature, devient pour ces animaux un grand effort qui les fait bientôt périr. Mais il est à présumer que si l'on réveilloit ainsi des grenouilles apportées de climats très-chauds où elles ne s'engourdissent jamais, bien loin de contrarier les habitudes de ces animaux, on ne feroit que les ramener à leur état naturel, et ils n'auroient rien à craindre

de l'activité qu'on leur rendroit. On est même parvenu, par une chaleur artificielle, à remplacer assez la chaleur du printemps, pour que des grenouilles aient éprouvé, l'une auprès de l'autre, les desirs que leur donne le retour de la belle saison. Mais, soit par défaut de nourriture, soit par une suite des sensations qu'elles avoient éprouvées trop brusquement, et des efforts qu'elles avoient faits dans un temps où communément il leur reste à peine la plus foible existence, elles n'ont pas survécu long-temps à une jouissance trop hâtée.

Les grenouilles sont sujettes à quitter leur peau, de même que les autres quadrupèdes ovipares : mais cette peau est plus souple, plus constamment abreuvée par un élément qui la ramollit, plus sujette à être altérée par les causes extérieures. D'ailleurs les grenouilles, plus voraces, et mieux conformées dans les organes relatifs à la nutrition, prennent une nourriture plus abondante, plus substantielle, et qui, fournissant une plus grande quantité de nouveaux sucs,

forme plus aisément une nouvelle peau au-dessous de l'ancienne. Il n'est donc pas surprenant que les grenouilles se dépouillent très-souvent de leur peau pendant la saison où elles ne sont pas engourdies, et qu'alors elles en produisent une nouvelle presque tous les huit jours. Lorsque l'ancienne est séparée du corps de l'animal, elle ressemble à une mucosité délayée.

C'est sur-tout au retour des chaleurs que les grenouilles communes, ainsi que tous les quadrupèdes ovipares, cherchent à s'unir avec leurs femelles : il croît alors aux pouces des pieds de devant de la grenouille mâle, une espèce de verrue plus ou moins noire, et garnie de papilles. Le mâle s'en sert pour retenir plus facilement sa femelle *; il monte sur son dos, et l'embrasse d'une manière si étroite avec ses deux pattes de devant, dont les

* M. Linné, vraisemblablement d'après Frédéric Menzius, a été tenté de regarder cette espèce de verrue comme la partie sexuelle du mâle. Pour peu qu'il eût réfléchi à cette opinion, il auroit été le premier à la rejeter.

doigts s'entrelacent les uns dans les autres, qu'il faut employer un peu de force pour les séparer, et qu'on n'y parvient pas en arrachant les pieds de derrière du mâle. M. l'abbé Spallanzani a même écrit qu'ayant coupé la tête à un mâle qui étoit accouplé, cet animal ne cessa pas de féconder pendant quelque temps les œufs de sa femelle, et ne mourut qu'au bout de quatre heures. Quelque mouvement que fasse la femelle, le mâle la retient avec ses pattes, et ne la laisse pas échapper, même quand elle sort de l'eau : ils nagent ainsi accouplés pendant un nombre de jours d'autant plus grand que la chaleur de l'atmosphère est moindre, et ils ne se quittent point avant que la femelle ait pondu ses œufs. C'est ainsi que nous avons vu les tortues de mer demeurer pendant longtemps intimement unies, et voguer sur la surface des ondes, sans pouvoir être séparées l'une de l'autre.

Au bout de quelques jours, la femelle pond ses œufs, en faisant entendre quelquefois un coassement un peu sourd : ces

œufs forment une espèce de cordon, étant collés ensemble par une matière glaireuse dont ils sont enduits. Le mâle saisit le moment où ils sortent de l'anus de la femelle pour les arroser de sa liqueur séminale, en répétant plusieurs fois un cri particulier; et il peut les féconder d'autant plus aisément, que son corps dépasse communément par le bas celui de sa compagne: il se sépare ensuite d'elle, et recommence à nager, ainsi qu'à remuer ses pattes avec agilité, quoiqu'il ait passé la plus grande partie du temps de son union avec sa femelle dans une grande immobilité, et dans cette espèce de contraction qui accompagne quelquefois les sensations trop vives.

Dans les différentes observations que nous avons faites sur les œufs des grenouilles, et sur les changemens qu'elles subissent avant de devenir adultes, nous avons vu, dans les œufs nouvellement pondus, un petit globule, noir d'un côté et blanchâtre de l'autre, placé au centre d'un autre globule, dont la substance glutineuse et transparente doit servir

de nourriture à l'embryon, et est contenue dans deux enveloppes membraneuses et concentriques : ce sont ces membranes qui représentent la coque de l'œuf *.

Après un temps plus ou moins long, suivant la température, le globule noir d'un côté et blanchâtre de l'autre se développe et prend le nom de *têtard* : cet embryon déchire alors les enveloppes dans lesquelles il étoit renfermé, et nage dans la liqueur glaireuse qui l'environne, et qui s'étend et se délaye dans l'eau, où elle flotte sous l'apparence d'une matière nuageuse; il conserve pendant quelque

* M. l'abbé Spallanzani, ne considérant la membrane intérieure qui enveloppe le têtard que comme un *amnios*, a proposé de séparer les grenouilles, les crapauds et les raines, des ovipares, pour les réunir avec les vivipares; mais nous n'avons pas cru devoir adopter l'opinion de cet habile naturaliste. Comment éloigner en effet les grenouilles, les raines et les crapauds, des tortues et des lézards, avec lesquels ils sont liés par tant de rapports, pour les rapprocher des vivipares, dont ils diffèrent par tant de caractères intérieurs ou extérieurs ?

temps son cordon ombilical, qui est attaché à la tête, au lieu de l'être au ventre, ainsi que dans la plupart des autres animaux. Il sort de temps en temps de la matière gluante, comme pour essayer ses forces : mais il rentre souvent dans cette petite masse flottante qui peut le soutenir ; il y revient non seulement pour se reposer, mais encore pour prendre de la nourriture. Cependant il grossit toujours ; on distingue bientôt sa tête, sa poitrine, son ventre et sa queue dont il se sert pour se mouvoir.

La bouche des tétards n'est point placée, comme dans la grenouille adulte, au-devant de la tête, mais en quelque sorte sur la poitrine : aussi, lorsqu'ils veulent saisir quelque objet qui flotte à la surface de l'eau, ou chasser l'air renfermé dans leurs poumons, ils se renversent sur le dos, comme les poissons dont la bouche est située au-dessous du corps ; et ils exécutent ce mouvement avec tant de vîtesse, que l'œil a de la peine à le suivre.

Au bout de quinze jours, les yeux pa-

roissent quelquefois encore fermés ; mais on découvre les premiers linéamens des pattes de derrière. A mesure qu'elles croissent, la peau qui les revêt s'étend en proportion. Les endroits où seront les doigts, sont marqués par de petits boutons; et, quoiqu'il n'y ait encore aucun os, la forme du pied est très-reconnoissable. Les pattes de devant restent encore entièrement cachées sous l'enveloppe : plusieurs fois les pattes de devant sont au contraire les premières qui paroissent.

C'est ordinairement deux mois après qu'ils ont commencé de se développer, que les têtards quittent leur enveloppe pour prendre la vraie forme de grenouille. D'abord la peau extérieure se fend sur le dos, près de la véritable tête, qui passe par la fente qui vient de se faire. Nous avons vu alors la membrane qui servoit de bouche aux têtards, se retirer en arrière et faire partie de la dépouille. Les pattes de devant commencent à sortir et à se déployer; et la dépouille, toujours repoussée en arrière, laisse enfin à découvert le corps, les pattes de derrière,

et la queue, qui, diminuant toujours de volume, finit par s'oblitérer et disparoître entièrement *.

Cette manière de se développer est commune, à très-peu près, à tous les quadrupèdes ovipares sans queue : quelqu'éloignée qu'elle paroisse, au premier coup d'œil, de celle des autres ovipares, on reconnoîtra aisément, si on l'examine avec attention, que ce qu'elle a de particulier se réduit à deux points.

Premièrement, l'embryon renfermé dans l'œuf en sort beaucoup plus tôt que dans la plupart des autres ovipares, avant même que toutes ses parties soient développées, et que ses os et ses cartilages soient formés.

Secondement, cet embryon à demi développé est renfermé dans une membrane, et, pour ainsi dire, dans un second œuf très-souple et très-transparent, au-

* Pline, Rondelet, et plusieurs autres naturalistes, ont prétendu que la queue de la jeune grenouille se fendoit en deux pour former les pattes de derrière. Cette opinion est contraire à l'observation la plus constante.

quel il y a une ouverture qui peut donner passage à la nourriture. Mais de ces deux faits le premier ne doit être considéré que comme un très-léger changement, et, pour ainsi dire, une simple abréviation dans la durée des premières opérations nécessaires au développement des animaux qui viennent d'un œuf: cette manière particulière peut avoir lieu sans que le fœtus en souffre, parce que le têtard n'a presque pas besoin de force ni de membres pour les divers mouvemens qu'il exécute dans l'eau qui le soutient, et autour de la substance transparente et glaireuse où il trouve à sa portée une nourriture analogue à la foiblesse de ses organes.

A l'égard de cette espèce de sac dans lequel la grenouille ainsi que la raine et le crapaud sont renfermés pendant les premiers temps de leur vie sous la forme de têtard, et qui présente une ouverture pour que la nourriture puisse parvenir au jeune animal, on doit, ce me semble, le considérer comme une espèce de second œuf, ou, pour mieux dire, de seconde

enveloppe dont l'animal ne se dégage qu'au moment qui lui a été véritablement fixé pour éclore : ce n'est que lorsque la grenouille ou le crapaud font usage de tous leurs membres, que l'on doit les regarder comme véritablement éclos. Ils sont toujours dans un œuf tant qu'ils sont sous la forme de têtard : mais cet œuf est percé, parce qu'il ne renferme point la nourriture nécessaire au fœtus, et parce que ce dernier est obligé d'aller chercher sa subsistance, soit dans l'eau, soit dans la substance glaireuse qui flotte avec l'apparence d'une matière nuageuse.

Le têtard, à le bien considérer, n'est donc qu'un œuf souple et mobile qui peut se prêter à tous les mouvemens de l'embryon. Il en seroit de même de tous les œufs, et même de ceux de nos poules, si, au lieu d'être solides et formés d'une substance crétacée et dure, ils étoient composés d'une membrane très-molle, très-flexible et transparente. Le poulet qui y seroit contenu pourroit exécuter quelques mouvemens, quoique renfermé

dans cette enveloppe, qui se prêteroit à son action; il le pourroit sur-tout, si ces mouvemens n'étoient pas contrariés par les aspérités des surfaces et les inégalités du terrain, et si, au contraire, ils avoient lieu au milieu de l'eau, qui soutiendroit l'œuf et le fœtus, et ne leur opposeroit qu'une foible résistance. Ces mouvemens seroient comme ceux d'un petit animal qu'on renfermeroit dans un sac d'une matière souple.

Que se passe-t-il donc réellement dans le développement des grenouilles, ainsi que des autres quadrupèdes ovipares sans queue? Leurs œufs ont plusieurs enveloppes : les plus extérieures, qui environnent le globule noir et blanchâtre, ne subsistent que quelques jours; la plus intérieure, qui est très-molle et très-souple, peut se prêter à tous les mouvemens d'un animal qui à chaque instant acquiert de nouvelles forces; elle s'étend à mesure qu'il grandit; elle est percée d'une ouverture, que l'on n'auroit pas dû appeler bouche; car ce n'est pas précisément un organe particulier, mais un

passage pour la nourriture nécessaire à la jeune grenouille, au jeune crapaud, ou à la jeune raine; et comme les œufs des grenouilles, des raines et des crapauds, sont communément pondus dans l'eau, qui, pendant le printemps et l'été, est moins chaude que la terre et l'air de l'atmosphère, ils éprouvent une chaleur moins considérable que ceux des lézards et des tortues, qui sont déposés sur les rivages, de manière à être échauffés par les rayons du soleil : il n'est donc pas surprenant que, par exemple, les petites grenouilles soient renfermées dans leurs enveloppes pendant deux mois ou environ, et que ce ne soit qu'au bout de ce temps qu'elles éclosent véritablement en quittant la forme de tétard, tandis que les lézards et les tortues sortent de leurs œufs après un assez petit nombre de jours.

A l'égard de la queue qui s'oblitère dans les grenouilles, dans les crapauds et dans les raines, ne doivent-ils pas perdre facilement une portion de leur corps qui n'est soutenue par aucune partie osseuse,

et qui d'ailleurs, toutes les fois qu'ils nagent, oppose à l'eau le plus d'action et de résistance? Au reste, cette sorte de tendance de la Nature à donner une queue aux grenouilles, aux crapauds et aux raines, ainsi qu'aux lézards et aux tortues, est une nouvelle preuve des rapports qui les lient, et, en quelque sorte, de l'unité du modèle sur lequel les quadrupèdes ovipares ont été formés.

Les couleurs des grenouilles communes ne sont jamais si vives qu'après leur accouplement; elles pâlissent plus ou moins ensuite, et deviennent quelquefois assez ternes et assez rousses pour avoir fait croire au peuple de plusieurs pays, que, pendant l'été, les grenouilles se métamorphosent en crapauds.

Lorsqu'on ne blesse les grenouilles que dans une seule de leurs parties, il est très-rare que toute leur organisation s'en ressente, et que l'ensemble de leur mécanisme soit dérangé au point de les faire périr. Bien plus, lorsqu'on leur ouvre le corps, et qu'on en arrache le cœur et les entrailles, elles ne conservent pas moins,

pendant quelques momens, leurs mouvemens accoutumés : elles les conservent aussi pendant quelque temps lorsqu'elles ont perdu presque tout leur sang ; et si, dans cet état, elles sont exposées à l'action engourdissante du froid, leur sensibilité s'éteint, mais se ranime quand le froid se dissipe très-promptement, et elles sortent de leur torpeur, comme si elles n'avoient éprouvé aucun accident. Aussi, malgré le grand nombre de dangers auxquels elles sont exposées, doivent-elles communément vivre pendant un temps assez long relativement à leur volume.

Les grenouilles étant accoutumées à demeurer un peu de temps sous l'eau sans respirer, et leur cœur étant conformé de manière à pouvoir battre sans être mis en jeu par leurs poumons comme celui des animaux mieux organisés, il n'est pas surprenant qu'elles vivent aussi pendant un peu de temps dans un vase dont on a pompé l'air, ainsi que l'ont éprouvé plusieurs physiciens, et que je l'ai éprouvé souvent moi-même. On peut même croire que l'espèce de mal-aise ou de douleur

qu'elles ressentent lorsqu'on commence à ôter l'air du récipient, tient plutôt à la dilatation subite et forcée de leurs vaisseaux, produite par la raréfaction de l'air renfermé dans leur corps, qu'au défaut d'un nouvel air extérieur. Il n'est pas surprenant, d'après cela, qu'elles vivent plus long-temps que beaucoup d'autres animaux, ainsi que les crapauds et les salamandres aquatiques, dans des vases dont l'air ne peut pas se renouveler.

Les grenouilles sont dévorées par les serpens d'eau, les anguilles, les brochets, les taupes, les putois, les loups *, les oiseaux d'eau et de rivage, etc. Comme elles fournissent un aliment utile, et que même certaines parties de leur corps forment un mets très-agréable, on les recherche avec soin. On a plusieurs manières de les pêcher ; on les prend avec des filets à la clarté des flambeaux, qui les effraient et les rendent souvent comme immobiles ; ou bien on les pêche à la ligne avec des hameçons qu'on garnit de

* M. Daubenton en a trouvé dans l'estomac d'un loup.

vers, d'insectes, ou simplement d'un morceau d'étoffe rouge ou couleur de chair: car, ainsi que nous l'avons dit, les grenouilles sont goulues; elles saisissent avidement et retiennent avec obstination tout ce qu'on leur présente. M. Bourgeois rapporte qu'en Suisse on les prend d'une manière plus prompte par le moyen de grands rateaux dont les dents sont longues et serrées: on enfonce le rateau dans l'eau, et on ramène les grenouilles à terre, en le retirant avec précipitation.

On a employé avec succès en médecine les différentes portions du corps de la grenouille, ainsi que son frai, auquel on fait subir différentes préparations, tant pour conserver sa vertu pendant longtemps, que pour ajouter à l'efficacité de ce remède.

La grenouille commune habite presque tous les pays. On la trouve très-avant vers le Nord, et même dans la Lapponie suédoise; elle vit dans la Caroline et dans la Virginie, où elle est si agile, au rapport de plusieurs voyageurs, qu'elle peut, en sautant, franchir un intervalle de quinze à dix-huit pieds.

Nous allons maintenant présenter rapidement les détails relatifs aux grenouilles différentes de la grenouille commune, et que l'on rencontre dans nos contrées ou dans les pays étrangers; nous allons les considérer comme des espèces distinctes : peut-être des observations plus étendues nous obligeront-elles dans la suite à en regarder quelques unes comme de simples variétés dépendantes du climat, ou tout au plus comme des races constantes; nous nous contenterons de rapporter les différences qui les séparent de la grenouille commune, tant dans leur conformation que dans leurs habitudes.

---

## LA ROUSSE.

Il est aisé de distinguer cette grenouille d'avec les autres, par une tache noire qu'elle a entre les yeux et les pattes de devant. Elle paroît, au premier coup d'œil, n'être qu'une variété de la grenouille commune ; mais comme elle habite dans le même pays, comme elle vit, pour ainsi dire, dans les mêmes étangs, et qu'elle en diffère cependant constamment par quelques unes de ses habitudes et par ses couleurs, on ne peut pas rapporter ses caractères distinctifs à la différence du climat ou de la température, et l'on doit la considérer comme une espèce particulière. Elle a le dessus du corps d'un roux obscur, moins foncé quand elle a renouvelé sa peau, et qui devient comme marbré vers le milieu de l'été ; le ventre est blanc

et tacheté de noir à mésure qu'elle vieillit; les cuisses sont rayées de brun.

Elle a au bout de la langue une petite échancrure dont les deux pointes lui servent à saisir les insectes, qu'elle retient en même temps par l'espèce de glu dont sa langue est enduite, et sur lesquels elle s'élance comme un trait, dès qu'elle les voit à sa portée. On l'a appelée *la muette*, par comparaison avec la grenouille commune, dont les cris désagréables et souvent répétés se font entendre de très-loin. Cependant, dans le temps de son accouplement ou lorsqu'on la tourmente, elle pousse un cri sourd, semblable à une sorte de grognement, et qui est plus fréquent et moins foible dans le mâle.

Les grenouilles rousses passent une grande partie de la belle saison à terre. Ce n'est que vers la fin de l'automne qu'elles regagnent les endroits marécageux; et lorsque le froid devient plus vif, elles s'enfoncent dans le limon du fond des étangs, où elles demeurent engourdies jusqu'au retour du printemps.

Mais, lorsque la chaleur est revenue, elles sont rendues à la vie et au mouvement: les jeunes regagnent alors la terre pour y chercher leur nourriture ; celles qui sont âgées de trois ou quatre ans, et qui ont atteint le degré de développement nécessaire à la reproduction de leur espèce, demeurent dans l'eau jusqu'à ce que la saison des amours soit passée. Elles sont les premières grenouilles qui s'accouplent, comme les premières ranimées : elles demeurent unies pendant quatre jours ou environ.

Les grenouilles rousses éprouvent, avant d'être adultes, les mêmes changemens que les grenouilles communes; mais il paroît qu'il leur faut plus de temps pour les subir, et que ce n'est qu'à peu près au bout de trois mois qu'elles ont la forme qu'elles doivent conserver pendant toute leur vie.

Vers la fin de juillet, lorsque les petites grenouilles sont entièrement écloses et ont quitté leur état de têtard, elles vont rejoindre les autres grenouilles rousses dans les bois et dans les campagnes. Elles

partent le soir, voyagent toute la nuit, et évitent d'être la proie des oiseaux voraces en passant le jour sous les pierres et sous les différens abris qu'elles rencontrent, et en ne se remettant en chemin que lorsque les ténèbres leur rendent la sûreté. Cependant, malgré cette espèce de prudence, pour peu qu'il vienne à pleuvoir, elles sortent de leurs retraites pour s'imbiber de l'eau qui tombe.

Comme elles sont très-fécondes et qu'elles pondent ordinairement depuis six cents jusqu'à onze cents œufs, il n'est pas surprenant qu'elles se montrent quelquefois en si grand nombre, sur-tout dans les bois et les terrains humides, que la terre en paroît toute couverte.

La multitude des grenouilles rousses qu'on voit sortir de leurs trous lorsqu'il pleut, a donné lieu à deux fables : l'on a dit, non seulement qu'il pleuvoit quelquefois des grenouilles, mais encore que le mélange de la pluie avec des grains de poussière pouvoit les engendrer tout d'un coup ; l'on ajoutoit que ces grenouilles ainsi tombées des nues, ou pro-

duites d'une manière si rapide par un mélange si bizarre, s'en alloient aussi promptement qu'elles étoient venues, et qu'elles disparoissoient aux premiers rayons du soleil.

Pour peu qu'on eût voulu découvrir la vérité, on les auroit trouvées, avant la pluie, sous des tas de pierres et d'autres abris, où on les auroit vues cachées de nouveau après la pluie, pour se dérober à une lumière trop vive : mais on auroit eu deux fables de moins à raconter ; et combien de gens dont tout le mérite disparoît avec les faits merveilleux !

On a prétendu que les grenouilles rousses étoient venimeuses : on les mange cependant dans quelques contrées d'Allemagne ; et M. Laurenti ayant fait mordre une de ces grenouilles par de petits lézards gris, sur lesquels le moindre venin agit avec force, ils n'en furent point incommodés. Elles sont en très-grand nombre dans l'île de Sardaigne, ainsi que dans presque toute l'Europe ; il paroît qu'on les trouve dans l'Amérique septen-

trionale, et qu'il faut leur rapporter les grenouilles appelées *grenouilles de terre* par Catesby, et qui habitent la Virginie et la Caroline. Ces dernières paroissent préférer pour leur nourriture les insectes qui ont la propriété de luire dans les ténèbres, soit que cet aliment leur convienne mieux, ou qu'elles puissent l'appercevoir et le saisir plus facilement lorsqu'elles cherchent leur pâture pendant la nuit. Catesby rapporte en effet qu'étant dans la Caroline, hors de sa maison, au commencement d'une nuit très-chaude, quelqu'un qui l'accompagnoit, laissa tomber de sa pipe un peu de tabac brûlant qui fut saisi et avalé par une grenouille de terre, tapie auprès d'eux, et dont l'humeur visqueuse dut amortir l'ardeur du tabac. Catesby essaya de lui présenter un petit charbon de bois allumé, qui fut avalé et éteint de même. Il éprouva constamment que les grenouilles terrestres saisissoient tous les petits corps enflammés qui étoient à leur portée, et il conjectura, d'après cela, qu'elles devoient

rechercher les vers ou les insectes luisans qui brillent en grand nombre, pendant les nuits d'été, dans la Caroline et dans la Virginie.

---

# LA PLUVIALE.

Cette grenouille est couverte de verrues ; ce qui sert à la distinguer d'avec les autres. La partie postérieure du corps est obtuse et parsemée en dessous de petits points. Elle a quatre doigts aux pieds de devant, et cinq doigts un peu séparés les uns des autres aux pieds de derrière. On la trouve dans plusieurs contrées de l'Europe. Elle s'y montre souvent en grand nombre après les pluies du printemps ou de l'été, ainsi que la grenouille rousse ; et c'est de là qu'est tiré le nom de *pluviale*, que M. Daubenton lui a donné, et que nous lui conservons. On a fait sur son apparition les mêmes contes ridicules que sur celle de la grenouille rousse.

# LA SONNANTE.

On trouve en Allemagne une grenouille qui, par sa forme, ressemble un peu plus que les autres au crapaud commun, mais qui est beaucoup plus petite que ce dernier. Un de ses caractères distinctifs est un pli transversal qu'elle a sous le cou. Le fond de sa couleur est noir; le dessus de son corps est couvert de points saillans, le dessous marbré de blanc et de noir. Les pieds de devant ont quatre doigts divisés, et ceux de derrière en ont cinq réunis par une membrane. On conserve au Cabinet du roi plusieurs individus de cette espèce. On la nomme *la sonnante*, à cause d'une ressemblance vague qu'on a trouvée entre son coassement et le son des cloches qu'on entendroit de loin. Sa forme et son habitation l'ont fait appeler quelquefois *crapaud des marais*.




1. LA SONNANTE,

2. MUGISSANTE.

*J. Sauquet S.*

# LA BORDÉE.

Il est aisé de reconnoître cette grenouille, qui se trouve aux Indes, à la bordure que présentent ses côtés. Son corps est alongé ; les pieds de derrière ont cinq doigts divisés. Le dos est brun et lisse * ; le dessous du corps est d'une couleur pâle, et couvert d'un grand nombre de très-petites verrues qui se touchent.

* Suivant M. Laurenti, le dessus du corps est couvert d'aspérités ; mais nous avons cru devoir suivre la description que M. Linné a faite de cette grenouille, d'après un individu conservé dans le muséum du prince Adolphe.

## LA RÉTICULAIRE.

On trouve encore dans les Indes une grenouille dont le caractère distinctif est d'avoir le dessus du corps veiné et tacheté de manière à présenter l'apparence d'un réseau. Elle a les doigts divisés.

# LA PATTE-D'OIE.

C'EST une grande et belle grenouille, dont le corps est veiné et panaché de différentes couleurs ; le sommet du dos présente des taches placées obliquement ; des bandes colorées, rapprochées par paires, règnent sur les pieds et les doigts. Ce qui la caractérise et ce qui lui a fait donner par M. Daubenton le nom de *patte-d'oie* que nous lui conservons, c'est que les doigts des pieds de devant, ainsi que des pieds de derrière, sont réunis par des membranes : cette réunion suppose dans cette grenouille un séjour assez constant dans l'eau, et un rapport d'habitudes avec la grenouille commune. On la rencontre en Virginie, ainsi que la réticulaire, avec laquelle elle a beaucoup de rapports, mais dont elle diffère en ce que ses doigts sont réunis, tandis qu'ils sont divisés dans la réticulaire.

## L'ÉPAULE-ARMÉE.

On trouve en Amérique cette grenouille remarquable par sa grandeur : elle a quelquefois huit pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus. On voit de chaque côté sur les épaules une espèce de bouclier charnu, d'un cendré clair pointillé de noir, qui lui a fait donner par M. Daubenton le nom qu'elle porte. Sa tête est rayée de roussâtre ; les yeux sont grands et brillans ; la langue est large ; tout le reste du corps est cendré, parsemé de taches de différentes grandeurs, d'un gris clair ou d'une couleur jaunâtre. Le dos est très-anguleux ; à la partie postérieure du corps sont quatre excroissances charnues, en forme de gros boutons. Les pieds de devant sont fendus en quatre doigts garnis d'ongles larges et plats. Les pieds de derrière diffèrent de ceux du devant en ce qu'ils ont un cin-

quième doigt, et que tous les doigts en sont réunis par une petite membrane près de leur origine. Cette espèce, qui paroît habiter sur terre et dans l'eau, pourroit se rapprocher par ses habitudes de la grenouille rousse. L'épithète de *marine* qui lui a été donnée par Seba, et conservée par MM. Linné et Laurenti, paroît indiquer qu'elle vit près des rivages, dans les eaux de la mer; mais nous avons de la peine à le croire, les quadrupèdes ovipares sans queue ne recherchant communément que les eaux douces.

---

## LA MUGISSANTE *.

On rencontre en Virginie une grande grenouille, dont les yeux ovales sont gros, saillans et brillans; l'iris est rouge, bordé de jaune; tout le dessus du corps est d'un brun foncé, tacheté d'un brun plus obscur, avec des teintes d'un verd jaunâtre, particulièrement sur le devant de la tête; les taches des côtés sont rondes, et font paroître la peau œillée; le ventre est d'un blanc sale, nuancé de jaune, et légèrement tacheté. Les pieds de devant et de derrière ont communément cinq doigts, avec un tubercule sous chaque phalange.

Cette espèce est moins nombreuse que les autres espèces de grenouilles. La mugissante vit auprès des fontaines qui se trouvent très-fréquemment sur les collines de la Virginie. Ces sources forment

* *Bull frog*, en anglois.

de petits étangs, dont chacun est ordinairement habité par deux grenouilles mugissantes : elles se tiennent à l'entrée du trou par lequel coule la source ; et lorsqu'elles sont surprises, elles s'élancent et se cachent au fond de l'eau. Mais elles n'ont pas besoin de beaucoup de précautions ; le peuple de la Virginie imagine qu'elles purifient les eaux et entretiennent la propreté des fontaines : il les épargne d'après cette opinion, qui pourroit être fondée sur la destruction qu'elles font des insectes, des vers, etc., mais qui se change en superstition, comme tant d'autres opinions du peuple ; car non seulement il ne les tue jamais, mais même il croiroit avoir quelque malheur à redouter s'il les inquiétoit. Cependant la crainte cède souvent à l'intérêt ; et comme la mugissante est très-vorace et très-friande des jeunes oisons ou des petits canards, qu'elle avale d'autant plus facilement qu'elle est très-grande et que sa gueule est très-fendue, ceux qui élèvent ces oiseaux aquatiques la font quelquefois périr.

Sa grandeur et sa conformation modi-

fient son coassement et l'augmentent, de manière que lorsqu'il est réfléchi par les cavités voisines des lieux qu'elle fréquente, il a quelque ressemblance avec le mugissement d'un taureau qui seroit très-éloigné, et, dit Catesby, à un quart de mille. Son cri, suivant M. Smith, est rude, éclatant et brusque; il semble que l'animal forme quelquefois des sons articulés. Un voyageur est bien étonné, continue M. Smith, quand il entend le mugissement retentissant de la grenouille dont nous parlons, et que cependant il ne peut découvrir d'où part ce bruit extraordinaire; car les mugissantes ont tout le corps caché dans l'eau, et ne tiennent leur gueule élevée au-dessus de la surface que pour faire entendre le coassement très-fort qui leur a fait donner le nom de *grenouilles-taureaux*.

L'espèce de la grenouille mugissante que M. Laurenti appelle *la cinq-doigts* (*rana pentadactyla*), renferme, suivant ce naturaliste, une variété aisée à distinguer par sa couleur brune, par la petitesse du cinquième doigt des pieds de devant, et

par la naissance d'un sixième doigt aux pieds de derrière. Il y a au Cabinet du roi une grande grenouille mugissante, qui paroît se rapprocher de cette variété indiquée par M. Laurenti : elle a des taches sur le corps ; le cinquième doigt des pieds de devant, et le sixième des pieds de derrière, sont à peine sensibles ; tous les doigts sont séparés ; elle a des tubercules sous les phalanges ; son museau est arrondi ; ses yeux sont gros et proéminens ; les ouvertures des oreilles assez grandes ; la langue est large, plate, et attachée par le bout au devant de la mâchoire inférieure. Cet individu a six pouces trois lignes, depuis le museau jusqu'à l'anus ; les pattes de derrière ont dix pouces ; celles de devant quatre pouces ; et le contour de la gueule a trois pouces sept lignes.

---

## LA PERLÉE.

On trouve au Bresil une grenouille dont le corps est parsemé de petits grains d'un rouge clair, et semblables à des perles. La tête est anguleuse, triangulaire, et conformée comme celle du caméléon ; le dos est d'un rouge brun ; les côtés sont mouchetés de jaune ; le ventre blanchâtre est chargé de petites verrues ou petits grains d'un bleu clair ; les pieds sont velus, et ceux de devant n'ont que quatre doigts.

Une variété de cette espèce, si richement colorée par la Nature, a cinq doigts aux pieds de devant, et la couleur de son corps est d'un jaune clair.

L'on voit que, dans le continent de l'Amérique méridionale, la Nature n'a pas moins départi la variété des couleurs aux quadrupèdes ovipares, qu'elle paroît, au premier coup d'œil, avoir dédaignés,

qu'à ces nombreuses troupes d'oiseaux de différentes espèces, sur le plumage desquels elle s'est plue à répandre les nuances les plus vives, et qui embellissent les rivages de ces contrées chaudes et fécondes.

---

## LA JACKIE.

Cette grenouille se trouve en grand nombre à Surinam. Elle est d'une couleur jaune verdâtre, qui devient quelquefois plus sombre. Le dos et les côtés sont mouchetés ; le ventre est d'une couleur pâle et nuageuse ; les cuisses sont, par derrière, striées obliquement. Les pieds de derrière sont palmés ; ceux de devant ont quatre doigts. Mademoiselle Mérian a rendu cette grenouille fameuse, en lui attribuant une métamorphose opposée à celle des grenouilles communes. Elle a prétendu qu'au lieu de passer par l'état de têtard pour devenir adulte, la jackie perdoit insensiblement ses pattes au bout d'un certain temps, acquéroit une queue, et devenoit un véritable poisson. Cette métamorphose est plus qu'invraisemblable ; nous n'en parlons ici que pour désigner l'espèce particulière de grenouille à

laquelle mademoiselle Mérian l'a attribuée. L'on conserve au Cabinet du roi, et l'on trouve dans presque toutes les collections de l'Europe, plusieurs individus de cette grenouille, qui présentent les différens degrés de son développement et de son passage par l'état de têtard, au lieu de montrer, comme on l'a cru faussement, les diverses nuances de son changement prétendu en poisson. La forme du têtard de la jackie, qui est assez grand, et qui ressemble plus ou moins à un poisson, comme tous les autres têtards, a pu donner lieu à cette erreur, dont on n'a parlé que trop souvent. D'ailleurs il paroît qu'il y a une espèce particulière de poisson dont la forme extérieure est assez semblable à celle du têtard de la jackie, et que l'on a pu prendre pour le dernier état de cette grenouille d'Amérique.

## LA GALONNÉE.

On trouve en Amérique cette grenouille, dont M. Linné a parlé le premier. Son dos présente quatre lignes relevées et longitudinales ; il est d'ailleurs semé de points saillans et de taches noires. Les pieds de devant ont quatre doigts séparés ; ceux de derrière en ont cinq réunis par une membrane ; le second est plus long que les autres, et dépourvu de l'espèce d'ongle arrondi qu'ont plusieurs grenouilles.

Nous regardons comme une variété de cette espèce, jusqu'à ce qu'on ait recueilli de nouveaux faits, celle que M. Laurenti a appelée *grenouille de Virginie*. Le corps de ce dernier animal, qu'on trouve en effet en Virginie, est d'une couleur cendrée, tachetée de rouge ; le dos est relevé par cinq arêtes longitudinales, dont les intervalles sont d'une couleur pâle ; le ventre et les pieds sont jaunes.

# LA GRENOUILLE ÉCAILLEUSE.

On doit à M. Wallbaum la description de cette espèce de grenouille. Il est d'autant plus intéressant de la connoître, qu'elle est un exemple de ces conformations remarquables qui lient de très-près les divers genres d'animaux. Nous avons vu, en effet, dans l'Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares, que presque toutes les espèces de lézards étoient couvertes d'écailles plus ou moins sensibles, et nous n'avons trouvé dans les grenouilles, les crapauds, ni les raines, aucune espèce qui présentât quelque apparence de ces mêmes écailles; nous n'avons vu que des verrues ou des tubercules sur la peau des quadrupèdes ovipares sans queue. Voici maintenant une espèce de grenouille dont une partie du corps est revêtue d'écailles, ainsi que celui des lézards; et pendant que, d'un côté, la plupart des

salamandres, qui toutes ont une queue comme ces mêmes lézards et appartiennent au même genre que ces animaux, se rapprochent des quadrupèdes ovipares sans queue, non seulement par leur conformation intérieure et par leurs habitudes, mais encore par leur peau dénuée d'écailles sensibles, nous voyons, d'un autre côté, la grenouille décrite par M. Wallbaum établir un grand rapport entre son genre et celui des lézards par les écailles qu'elle a sur le dos. M. Wallbaum n'a vu qu'un individu de cette espèce singulière, qu'il a trouvé dans un cabinet d'histoire naturelle, et qui y étoit conservé dans de l'esprit-de-vin. Il n'a pas su d'où il avoit été apporté. Il seroit intéressant qu'on pût observer encore des individus de cette espèce, comparer ses habitudes avec celles des lézards et des grenouilles, et voir la liaison qui se trouve entre sa manière de vivre et sa conformation particulière.

La grenouille écailleuse est à peu près de la grosseur et de la forme de la grenouille commune; sa peau est comme

plissée sur les côtés et sous la gorge ; les pieds de devant ont quatre doigts à demi réunis par une membrane, et les pieds de derrière cinq doigts entièrement palmés ; les ongles sont applatis. Mais ce qu'il faut sur-tout remarquer, c'est une bande écailleuse, qui, partant de l'endroit des reins et s'étendant obliquement de chaque côté au-dessus des épaules, entoure par-devant le dos de l'animal : cette bande est composée de très-petites écailles à demi transparentes, présentant chacune un petit sillon longitudinal, placées sur quatre rangs, et se recouvrant les unes les autres, comme les ardoises des toits. Il est évident, par cette forme et cette position, que ces pièces sont de véritables écailles semblables à celles des lézards, et qu'elles ne peuvent pas être confondues avec les verrues ou tubercules que l'on a observés sur le dos des quadrupèdes ovipares sans queue. M. Wallbaum a vu aussi sur la patte gauche de derrière quelques portions gauches garnies de petites écailles dont la forme étoit d'un

quarré long ; et ce naturaliste conjecture avec raison qu'il en auroit trouvé également sur la patte droite, si l'animal n'avoit pas été altéré par l'esprit-de-vin. Le dessous du ventre étoit garni de petites verrues très-rapprochées. L'individu décrit par M. Wallbaum avoit deux pouces neuf lignes de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus. Sa couleur étoit grise, marbrée, tachetée et pointillée en divers endroits de brun et de marron plus ou moins foncé ; les taches étoient disposées en lignes tortueuses sur certaines places, comme, par exemple, sur le dos.

---



LA RAINE *à Tapirer*.

J. P. Pauquet S.

## DEUXIÈME GENRE.

*Quadrupèdes ovipares qui n'ont point de queue, et qui ont sous chaque doigt une petite pelote visqueuse.*

## RAINES.

## LA RAINE VERTE

### OU COMMUNE.

Il est aisé de distinguer des grenouilles la raine verte, ainsi que toutes les autres raines, par des espèces de petites plaques visqueuses qu'elle a sous ses doigts, et qui lui servent à s'attacher aux branches et aux feuilles des arbres. Tout ce que nous avons dit de l'instinct, de la souplesse, de l'agilité de la grenouille commune, appartient encore davantage à la

raine verte ; et comme sa taille est toujours beaucoup plus petite que celle de la grenouille commune, elle joint plus de gentillesse à toutes les qualités de cette dernière. La couleur du dessus de son corps est d'un beau verd ; le dessous, où l'on voit de petits tubercules, est blanc. Une raie jaune, légèrement bordée de violet, s'étend de chaque côté de la tête et du dos, depuis le museau jusqu'aux pieds de derrière ; et une raie semblable règne depuis la mâchoire supérieure jusqu'aux pieds de devant. La tête est courte, aussi large que le corps, mais un peu rétrécie par-devant ; les mâchoires sont arrondies, les yeux élevés. Le corps est court, presque triangulaire, très-élargi vers la tête, convexe par-dessus, et plat par-dessous. Les pieds de devant, qui n'ont que quatre doigts, sont assez courts et épais ; ceux de derrière, qui en ont cinq, sont au contraire déliés et très-longs : les ongles sont plats et arrondis.

La raine verte saute avec plus d'agilité que les grenouilles, parce qu'elle a les pattes de derrière plus longues en propor-

tion de la grandeur du corps. C'est au milieu des bois, c'est sur les branches des arbres qu'elle passe presque toute la belle saison. Sa peau est si gluante, et ses pelotes visqueuses se collent avec tant de facilité à tous les corps, quelque polis qu'ils soient, que la raine n'a qu'à se poser sur la branche la plus unie, même sur la surface inférieure des feuilles, pour s'y attacher de manière à ne pas tomber. Catesby dit qu'elle a la faculté de rendre ces pelotes concaves, et de former par-là un petit vide qui l'attache plus fortement à la surface qu'elle touche. Ce même auteur ajoute qu'elles franchissent quelquefois un intervalle de douze pieds. Ce fait est peut-être exagéré; mais, quoi qu'il en soit, les raines sont aussi agiles dans leurs mouvemens que déliées dans leur forme.

Lorsque les beaux jours sont venus, on les voit s'élancer sur les insectes qui sont à leur portée; elles les saisissent et les retiennent avec leur langue, ainsi que les grenouilles; et sautant avec vîtesse de rameau en rameau, elles y représentent

jusqu'à un certain point les jeux et les petits vols des oiseaux, ces légers habitans des arbres élevés. Toutes les fois même qu'aucun préjugé défavorable n'existera contre elles; qu'on examinera leurs couleurs vives qui se marient avec le verd des feuillages et l'émail des fleurs; qu'on remarquera leurs ruses et leurs embuscades; qu'on les suivra des yeux dans leurs petites chasses; qu'on les verra s'élancer à plusieurs pieds de distance, se tenir avec facilité sur les feuilles dans la situation la plus renversée, et s'y placer d'une manière qui paroîtroit merveilleuse, si l'on ne connoissoit pas l'organe qui leur a été donné pour s'attacher aux corps les plus unis; n'aura-t-on pas presque autant de plaisir à les observer qu'à considérer le plumage, les manœuvres et le vol de plusieurs espèces d'oiseaux ?

L'habitation des raines au sommet de nos arbres est une preuve de plus de cette analogie et de cette ressemblance d'habitudes que l'on trouve même entre les classes d'animaux qui paroissent les

plus différentes les unes des autres. La dragonne, l'iguane, le basilic, le caméléon, et d'autres lézards très-grands, habitent au milieu des bois, et même sur les arbres; le lézard ailé s'y élance comme l'écureuil, avec une facilité et à des distances qui ont fait prendre ses sauts pour une espèce de vol. Nous retrouvons encore sur ces mêmes arbres les raines, qui cependant sont pour le moins aussi aquatiques que terrestres, et qui paroissent si fort se rapprocher des poissons; et tandis que ces raines, ces habitans si naturels de l'eau, vivent sur les rameaux de nos forêts, l'on voit, d'un autre côté, de grandes légions d'oiseaux presque entièrement dépourvus d'ailes n'avoir que la mer pour patrie, et, attachés, pour ainsi dire, à la surface de l'onde, passer leur vie à la sillonner ou à se plonger dans les flots.

Il en est des raines comme des grenouilles, leur entier développement ne s'effectue qu'avec lenteur; et de même qu'elles demeurent long-temps dans leurs véritables œufs, c'est-à-dire, sous l'enve-

loppe qui leur fait porter le nom de *tétards*, elles ne deviennent qu'après un temps assez long en état de perpétuer leur espèce : ce n'est qu'au bout de trois ou quatre ans qu'elles s'accouplent. Jusqu'à cette époque, elles sont presque muettes : les mâles mêmes, qui, dans tant d'espèces d'animaux, ont la voix plus forte que les femelles, ne se font point entendre, comme si leurs cris n'étoient propres qu'à exprimer des desirs qu'ils ne ressentent pas encore, et à appeler des compagnes vers lesquelles ils ne sont point encore entraînés.

C'est ordinairement vers la fin du mois d'avril que leurs amours commencent : mais ce n'est pas sur les arbres qu'elles en goûtent les plaisirs ; on diroit qu'elles veulent se soustraire à tous les regards, et se mettre à l'abri de tous les dangers, pour s'occuper plus pleinement, sans distraction et sans trouble, de l'objet auquel elles vont s'unir ; ou bien il semble que leur première patrie étant l'eau, c'est dans cet élément qu'elles reviennent jouir dans toute son étendue d'une

existence qu'elles y ont reçue, et qu'elles sont poussées par une sorte d'instinct à ne donner le jour à de petits êtres semblables à elles que dans les asyles favorables où ils trouveront en naissant la nourriture et la sûreté qui leur ont été nécessaires à elles-mêmes dans les premiers mois où elles ont vécu; ou plutôt encore c'est à l'eau qu'elles retournent dans le temps de leurs amours, parce que ce n'est que dans l'eau qu'elles peuvent s'unir de la manière qui convient le mieux à leur organisation.

Les raines ne vivent dans les bois que pendant le temps de leurs chasses; car c'est aussi au fond des eaux et dans le limon des lieux marécageux qu'elles se cachent pour passer le temps de l'hiver et de leur engourdissement.

On les trouve donc dans les étangs dès la fin du mois d'avril, ou au commencement de mai: mais, comme si elles ne pouvoient pas renoncer, même pour un temps très-court, aux branches qu'elles ont habitées, peut-être parce qu'elles ont besoin d'y aller chercher l'aliment

qui leur convient le plus lorsqu'elles sont entièrement développées, elles choisissent les endroits marécageux entourés d'arbres: c'est là que les mâles gonflant leur gorge, qui devient brune quand ils sont adultes, poussent leurs cris rauques et souvent répétés, avec encore plus de force que la grenouille commune. A peine l'un d'eux fait-il entendre son coassement retentissant, que tous les autres mêlent leurs sons discordans à sa voix; et leurs clameurs sont si bruyantes, qu'on les prendroit de loin pour une meute de chiens qui aboient, et que, dans les nuits tranquilles, leurs coassemens réunis sont quelquefois parvenus jusqu'à plus d'une lieue, sur-tout lorsque la pluie étoit prête à tomber.

Les raines s'accouplent comme les grenouilles : on apperçoit le mâle et la femelle descendre souvent au fond de l'eau pendant leur union, et y demeurer assez de temps; la femelle paroît agitée de mouvemens convulsifs, sur-tout lorsque le moment de la ponte approche; et le mâle y répond en approchant plusieurs

fois l'extrémité de son corps, de manière à féconder plus aisément les œufs à leur sortie.

Quelquefois les femelles sont délivrées, en peu d'heures, de tous les œufs qu'elles doivent pondre; d'autres fois elles ne s'en débarrassent que dans quarante-huit heures, et même quelquefois plus de temps: mais alors il arrive souvent que le mâle lassé, et peut-être épuisé de fatigue, perdant son amour avec ses desirs, abandonne sa femelle, qui ne pond plus que des œufs stériles.

La couleur des raines varie après leur accouplement: elle est d'abord rousse, et devient grisâtre tachetée de roux; elle est ensuite bleue, et enfin verte.

Ce n'est ordinairement qu'après deux mois que les jeunes raines ont la forme qu'elles doivent conserver toute leur vie: mais dès qu'elles ont atteint leur développement, et qu'elles peuvent sauter et bondir avec facilité, elles quittent les eaux et gagnent les bois.

On fait vivre aisément la raine verte dans les maisons, en lui fournissant une

température et une nourriture convenables. Comme sa couleur varie très-souvent, suivant l'âge, la saison et le climat, et comme lorsque l'animal est mort, le verd du dessus de son corps se change souvent en bleu, nous présumons que l'on doit regarder comme une variété de cette raine celle que M. Boddaert a décrite sous le nom de *grenouille à deux couleurs*.

Cette dernière raine faisoit partie de la collection de M. Schlosser, et avoit été apportée de Guinée. Ses pieds n'étoient pas palmés; ses doigts étoient garnis de pelotes visqueuses : elle en avoit quatre aux pieds de devant, et cinq aux pieds de derrière. La couleur du dessus de son corps étoit bleue, et le jaune régnoit sur tout le dessous. Le museau étoit un peu avancé; la tête plus large que le corps, et la lèvre supérieure un peu fendue.

On rencontre la raine verte en Europe, en Afrique et en Amérique. Mais, indépendamment de cette espèce, les pays étrangers offrent d'autres quadrupèdes

ovipares sans queue, et avec des plaques visqueuses sous les doigts. Nous allons présenter les caractères particuliers de ces diverses raines.

---

## LA BOSSUE.

On trouve dans l'île de Lemnos une raine qu'il est aisé de distinguer d'avec les autres, parce que sur son corps arrondi et plane s'élève une bosse bien sensible. Ses yeux sont saillans ; et les doigts de ses pieds, garnis de pelotes gluantes comme celles de la raine commune, sont en même temps réunis par une membrane. Elle est la proie des serpens. Il paroît que cette espèce, qui appartient à l'ancien continent, se rencontre aussi à Surinam ; mais elle y a subi l'influence du climat, et y forme une variété distinguée par les taches que le dessus de son corps présente.

## LA BRUNE.

CETTE raine, que M. Laurenti a le premier décrite, sans indiquer son pays natal, mais qui nous paroît devoir appartenir à l'Europe, est distinguée d'avec les autres par sa couleur brune, et par des tubercules en quelque sorte déchiquetés qu'elle a sous les pieds.

La raine ou grenouille d'arbre dont parle Sloane sous le nom de *rana arborea maxima*, et qui habite la Jamaïque, pourroit bien être une variété de la brune; sa couleur est foncée comme celle de la brune. A la vérité, elle est tachetée de verd, et elle a de chaque côté du cou une espèce de sac ou de vessie conique; mais les différences de cette raine qui vit en Amérique, avec la brune qui paroît habiter l'Europe, pourroient être rapportées à l'influence du climat, ou à celle de la saison des amours, qui, dans presque tous les animaux, rend plusieurs parties beaucoup plus apparentes

## LA COULEUR-DE-LAIT.

Elle habite en Amérique : sa couleur est d'un blanc de neige, avec des taches d'un blanc moins éclatant; le bas-ventre présente des bandes d'une couleur cendrée pâle; l'ouverture de la gueule est très-grande. Une variété de cette espèce, au lieu d'avoir le dessus du corps d'un blanc de neige, l'a d'une couleur bleuâtre un peu plombée.

## LA FLUTEUSE.

CETTE espèce a le corps d'un blanc de neige suivant M. Laurenti, de couleur jaune suivant Seba, et tacheté de rouge. Les pieds de derrière sont palmés, et le mâle, en coassant, fait enfler deux vessies qu'il a des deux côtés du cou, et que l'on a comparées à des flûtes. Suivant Seba, elle coasse *mélodieusement* : mais je crois qu'il ne faut pas avoir l'oreille très-délicate pour se plaire à la mélodie de la flûteuse. Cette raine se tait pendant les jours froids et pluvieux, et son cri annonce le beau temps ; elle est opposée en cela à la grenouille commune, dont le coassement est au contraire un indice de pluie. Mais la sécheresse ne doit pas agir également sur les animaux dans deux climats aussi différens que ceux de l'Europe et de l'Amérique méridionale. Le mâle de la raine couleur-de-lait ne

pourroit-il pas avoir aussi deux vessies, qu'il n'enfleroit et ne rendroit apparentes que dans le temps de ses amours, et dès-lors la flûteuse ne devroit-elle pas être regardée comme une variété de la couleur-de-lait ?

# L'ORANGÉE.

Le corps de cette raine est jaune, avec une teinte légère de roux, et son dos est comme circonscrit par une file de points roux plus ou moins foncés. Seba dit qu'elle ne diffère de la flûteuse que par le défaut des vessies de la gorge. Elle vit à Surinam.

On rencontre au Bresil une raine dont le corps est d'un jaune tirant sur la couleur de l'or. Son dos est, à la vérité, panaché de rouge, et on l'a vue d'une maigreur si grande, qu'on en a tiré le nom de *raine squelette* qu'on lui a donné : mais les raines, ainsi que les grenouilles, sont sujettes à varier beaucoup, par l'abondance ou le défaut de graisse, même dans un très-court espace de temps. Nous pensons donc que la raine squelette, vue dans d'autres momens que ceux où elle a été observée, n'auroit peut-être pas

paru assez maigre pour former une espèce différente de l'orangée, mais simplement une variété dépendante du climat, ou d'autres circonstances.

---

## LA ROUGE.

On la trouve en Amérique ; elle a la tête grosse, l'ouverture de la gueule grande, et sa couleur est rouge.

M. le comte de Buffon a fait mention, dans l'histoire des perroquets appelés *cricks*, d'un petit quadrupède ovipare sans queue de l'Amérique méridionale, dont se servent les Indiens pour donner aux plumes des perroquets une belle couleur rouge ou jaune ; ce qu'ils appellent *tapirer*. Ils arrachent pour cela les plumes des jeunes cricks qu'ils ont enlevés dans leur nid ; ils en frottent la place avec le sang de ce quadrupède ovipare ; les plumes qui renaissent après cette opération, au lieu d'être vertes, comme auparavant, sont jaunes ou rouges. Ce quadrupède ovipare sans queue vit communément dans les bois. Il y a au Cabinet du roi plusieurs individus de cette

espèce, conservés dans l'esprit-de-vin; d'après lesquels il est aisé de voir qu'il est du genre des raines, puisqu'il a des plaques visqueuses au bout des doigts; ce qui s'accorde fort bien avec l'habitude qu'il a de demeurer au milieu des arbres. Il paroît que la couleur de cette raine tire sur le rouge; elle présente sur le dos deux bandes longitudinales, irrégulières, d'un blanc jaunâtre, ou même couleur d'or. Il me semble qu'on doit regarder cette jolie et petite raine comme une variété de la rouge, ou peut-être de l'orangée. Combien les grenouilles, les crapauds et les raines ne varient-ils pas, suivant l'âge, le sexe, la saison et l'abondance ou la disette qu'ils éprouvent! La raine à tapirer a, comme la rouge, la tête grosse en proportion du corps, et l'ouverture de la gueule est grande.

Au reste, il est bon de remarquer que nous retrouvons sur les raines de l'Amérique méridionale les belles couleurs que la Nature y a accordées aux grenouilles, et qu'elle y a prodiguées aussi avec tant de magnificence aux oiseaux, aux insectes et aux papillons.

TROISIÈME GENRE.

*Quadrupèdes ovipares sans queue, qui ont le corps ramassé et arrondi.*

# CRAPAUDS.

## LE CRAPAUD COMMUN *.

DEPUIS long-temps l'opinion a flétri cet animal dégoûtant, dont l'approche révolte tous les sens. L'espèce d'horreur avec laquelle on le découvre, est produite même par l'image que le souvenir en retrace; beaucoup de gens ne se le représentent qu'en éprouvant une sorte de frémissement, et les personnes qui ont le tempérament foible et les nerfs délicats, ne peuvent en fixer l'idée sans

* *Bufo*, en latin; *toad*, en anglois.

croire sentir dans leurs veines le froid glacial que l'on a dit accompagner l'attouchement du crapaud : tout en est vilain , jusqu'à son nom, qui est devenu le signe d'une basse difformité. On s'étonne toujours lorsqu'on le voit constituer une espèce constante , d'autant plus répandue que presque toutes les températures lui conviennent , et en quelque sorte d'autant plus durable que plusieurs espèces voisines se réunissent pour former avec lui une famille nombreuse. On est tenté de prendre cet animal informe pour un produit fortuit de l'humidité et de la pourriture, pour un de ces jeux bizarres qui échappent à la Nature ; et on n'imagine pas comment cette mère commune, qui a réuni si souvent tant de belles proportions à tant de couleurs agréables , et qui même a donné aux grenouilles et aux raines une sorte de grace, de gentillesse et de parure , a pu imprimer au crapaud une forme si hideuse. Et que l'on ne croie pas que ce soit d'après des conventions arbitraires qu'on le regarde comme un des êtres les plus défavorablement traités :

il paroît vicié dans toutes ses parties. S'il a des pattes, elles n'élèvent pas son corps disproportionné au-dessus de la fange qu'il habite. S'il a des yeux, ce n'est point, en quelque sorte, pour recevoir une lumière qu'il fuit. Mangeant des herbes puantes ou vénéneuses, caché dans la vase, tapi sous des tas de pierres, retiré dans des trous de rocher, sale dans son habitation, dégoûtant par ses habitudes, difforme dans son corps, obscur dans ses couleurs, infect par son haleine, ne se soulevant qu'avec peine, ouvrant, lorsqu'on l'attaque, une gueule hideuse, n'ayant pour toute puissance qu'une grande résistance aux coups qui le frappent, que l'inertie de la matière, que l'opiniâtreté d'un être stupide, n'employant d'autre arme qu'une liqueur fétide qu'il lance, que paroît-il avoir de bon, si ce n'est de chercher, pour ainsi dire, à se dérober à tous les yeux, en fuyant la lumière du jour?

Cet être ignoble occupe cependant une assez grande place dans le plan de la Nature : elle l'a répandu avec bien plus de

profusion que beaucoup d'objets chéris de sa complaisance maternelle. Il semble qu'au physique, comme au moral, ce qui est le plus mauvais, est le plus facile à produire ; et, d'un autre côté, on diroit que la Nature a voulu, par ce frappant contraste, relever la beauté de ses autres ouvrages. Donnons donc dans cette histoire une place assez étendue à ces êtres sur lesquels nous sommes forcés d'arrêter un moment l'attention : ne cherchons même pas à ménager la délicatesse ; ne craignons pas de blesser les regards, et tâchons de montrer le crapaud tel qu'il est.

Son corps, arrondi et ramassé, a plutôt l'air d'un amas informe et pétri au hazard, que d'un corps organisé, arrangé avec ordre, et fait sur un modèle. Sa couleur est ordinairement d'un gris livide, tacheté de brun et de jaunâtre ; quelquefois, au commencement du printemps, elle est d'un roux sale, qui devient ensuite, tantôt presque noir, tantôt olivâtre, et tantôt roussâtre. Il est encore enlaidi par un grand nombre de verrues

ou plutôt de pustules d'un verd noirâtre, ou d'un rouge clair. Une éminence très-alongée, faite en forme de rein, molle et percée de plusieurs pores très-visibles, est placée au-dessus de chaque oreille. Le conduit auditif est fermé par une lame membraneuse. Une peau épaisse, dure, et très-difficile à percer, couvre son dos applati ; son large ventre paroît toujours enflé ; ses pieds de devant sont très-peu alongés, et divisés en quatre doigts, tandis que ceux de derrière ont chacun six doigts réunis par une membrane *. Au lieu de se servir de cette large patte pour sauter avec agilité, il ne l'emploie qu'à comprimer la vase humide sur laquelle il repose ; et au-devant de cette masse, qu'est-ce qu'on distingue ? Une tête un peu plus grosse que le reste du corps, comme s'il manquoit quelque chose à sa difformité ; une grande gueule garnie de mâchoires raboteuses, mais sans dents ; des paupières gonflées, et des yeux assez gros, saillans, et qui révoltent par la co-

* Le doigt intérieur est gros, mais très-court et peu sensible dans le squelette.

lère qui paroît souvent les animer. On est tout étonné qu'un animal qui ne semble pétri que d'une vile et froide boue, puisse sentir l'ardeur de la colère, comme si la Nature avoit permis ici aux extrêmes de se mêler, afin de réunir dans un seul être tout ce qui peut repousser l'intérêt. Il s'irrite avec force pour peu qu'on le touche ; il se gonfle, et tâche d'employer ainsi sa vaine puissance : il résiste long-temps aux poids avec lesquels on cherche à l'écraser ; et il faut que toutes ses parties et ses vaisseaux soient bien peu liés entre eux, puisqu'on a vu des crapauds qui, percés d'outre en outre avec un pieu, ont cependant vécu plusieurs jours, étant fichés contre terre.

Tout se ressent de la grossièreté de l'atmosphère ordinairement répandue autour du crapaud, et de la disproportion de ses membres ; non seulement il ne peut point marcher, mais il ne saute qu'à une très-petite hauteur : lorsqu'il se sent pressé, il lance contre ceux qu'il poursuit, les sucs fétides dont il est imbu ; il fait jaillir une liqueur limpide que l'on

dit être son urine, et qui, dans certaines circonstances, est plus ou moins nuisible. Il transpire de tout son corps une humeur laiteuse, et il découle de sa bouche une bave qui peut infecter les herbes et les fruits sur lesquels il passe, de manière à incommoder ceux qui en mangent sans les laver. Cette bave et cette humeur laiteuse peuvent être un venin plus ou moins actif, ou un corrosif plus ou moins fort, suivant la température, la saison, et la nourriture des crapauds, l'espèce de l'animal sur lequel il agit, et la nature de la partie qu'il attaque. La trace du crapaud peut donc être, dans certaines circonstances, aussi funeste que son aspect est dégoûtant. Pourquoi donc laisser subsister un animal qui souille et la terre et les eaux, et même le regard? Mais comment anéantir une espèce aussi féconde et répandue dans presque toutes les contrées?

Le crapaud habite pour l'ordinaire dans les fossés, sur-tout dans ceux où une eau fétide croupit depuis long-temps; on le trouve dans les fumiers, dans les caves,

dans les antres profonds, dans les forêts où il peut se dérober aisément à la clarté qui le blesse en choisissant de préférence les endroits ombragés, sombres, solitaires, en s'enfonçant sous les décombres, et sous les tas de pierres : et combien de fois n'a-t-on pas été saisi d'une espèce d'horreur, lorsque, soulevant quelque gros caillou dans des bois humides, on a découvert un crapaud accroupi contre terre, animant ses gros yeux, et gonflant sa masse pustuleuse ?

C'est dans ces divers asyles obscurs qu'il se tient renfermé pendant tout le jour, à moins que la pluie ne l'oblige à en sortir.

Il y a des pays où les crapauds sont si fort répandus, comme auprès de Carthagène et de Porto-Bello en Amérique, que non seulement lorsqu'il pleut ils y couvrent les terres humides et marécageuses, mais encore les rues, les jardins et les cours, et que les habitans de ces provinces de Carthagène et de Porto-Bello ont cru que chaque goutte de pluie étoit changée en crapaud. Ces animaux pré-

sentent même, dans ces contrées du nouveau monde, un volume considérable; les moins grands ont six pouces de longueur. Si c'est pendant la nuit que la pluie tombe, ils abandonnent presque tous leur retraite, et alors ils paroissent se toucher sur la surface de la terre, qu'on diroit qu'ils ont entièrement envahie. On ne peut sortir sans les fouler aux pieds, et on prétend même qu'ils y font des morsures d'autant plus dangereuses, qu'indépendamment de leur grosseur, ils sont, dit-on, très-venimeux. Il se pourroit en effet que l'ardeur de ces contrées, et la nourriture qu'ils y prennent, viciât encore davantage la nature de leurs humeurs.

Pendant l'hiver, les crapauds se réunissent plusieurs ensemble, dans les pays où la température devenant trop froide pour eux, les force à s'engourdir; ils se ramassent dans le même trou, apparemment pour augmenter et prolonger le peu de chaleur qui leur reste encore. C'est dans ce temps qu'on pourroit plus facilement les trouver, qu'ils ne pour-

roient fuir, et qu'il faudroit chercher à diminuer leur nombre.

Lorsque les crapauds sont réveillés de leur long assoupissement, ils choisissent la nuit pour errer et chercher leur nourriture : ils vivent, comme les grenouilles, d'insectes, de vers, de scarabées, de limaçons ; mais on dit qu'ils mangent aussi de la sauge, dont ils aiment l'ombre, et qu'ils sont sur-tout avides de ciguë, que l'on a quelquefois appelée *le persil du crapaud.*

Lorsque les premiers jours chauds du printemps sont arrivés, on les entend, vers le coucher du soleil, jeter un cri assez doux : apparemment c'est leur cri d'amour ; et faut-il que des êtres aussi hideux en éprouvent l'influence, et qu'ils paroissent même le ressentir plus tôt que les autres quadrupèdes ovipares sans queue ? Mais ne cessons jamais d'être historien fidèle ; ne négligeons rien de ce qui peut diminuer l'espèce d'horreur avec laquelle on voit ces animaux ; et en rendant compte de la manière dont ils s'unissent, n'omettons aucun des soins

qu'ils se donnent, et qui paroîtroient supposer en eux des attentions particulières, et une sorte d'affection pour leurs femelles.

C'est en mars ou en avril que les crapauds s'accouplent : le plus souvent c'est dans l'eau que leur union a lieu, ainsi que celle des grenouilles et des raines. Mais le mâle saisit sa femelle souvent fort loin des ruisseaux ou des marais ; il se place sur son dos, l'embrasse étroitement, la serre avec force : la femelle, quoique surchargée du poids du mâle, est obligée quelquefois de le porter à des distances considérables ; mais ordinairement elle ne laisse échapper aucun œuf que lorsqu'elle a rencontré l'eau.

Ils sont accouplés pendant sept ou huit jours, et même pendant plus de vingt, lorsque la saison ou le climat sont froids ; ils coassent tous deux presque sans cesse, et le mâle fait souvent entendre une sorte de grognement assez fort, lorsqu'on veut l'arracher à sa femelle, ou lorsqu'il voit approcher quelque autre mâle, qu'il semble regarder avec colère, et qu'il tâche

de repousser en alongeant ses pattes de derrière. Quelque blessure qu'il éprouve, il ne la quitte pas : si on l'en sépare par force, il revient à elle dès qu'on le laisse libre, et il s'accouple de nouveau, quoique privé de plusieurs membres, et tout couvert de plaies sanglantes. Vers la fin de l'accouplement, la femelle pond ses œufs ; le mâle les ramasse quelquefois avec ses pattes de derrière, et les entraîne au-dessous de son anus, dont ils paroissent sortir ; il les féconde et les repousse ensuite. Ces œufs sont renfermés dans une liqueur transparente, visqueuse, où ils forment comme deux cordons toujours attachés à l'anus de la femelle. Le mâle et la femelle montent alors à la surface de l'eau pour respirer; au bout d'un quart d'heure ils s'enfoncent une seconde fois pour pondre ou féconder de nouveaux œufs ; et ils paroissent ainsi à la surface des marais, et disparoissent plusieurs fois. A chaque nouvelle ponte, les cordons qui renferment les œufs s'alongent de quelques pouces : il y a ordinairement neuf ou dix pontes. Lorsque tous les œufs

sont sortis et fécondés, ce qui n'arrive souvent qu'après douze heures, les cordons se détachent; ils ont alors quelquefois plus de quarante pieds de long; les œufs, dont la couleur est noire, y sont rangés en deux files, et placés de manière à occuper le plus petit espace possible: on a rencontré de ces œufs à sec dans le fond de bassins et de fossés dont l'eau s'étoit évaporée.

Les crapauds craignent autant la lumière dans le moment de leurs plaisirs que dans les autres instans de leur vie: aussi n'est-ce qu'à la pointe du jour, et même souvent pendant la nuit, qu'ils s'unissent à leurs femelles. Les besoins du mâle paroissent subsister quelquefois après que ceux de la femelle ont été satisfaits, c'est-à-dire après la ponte des œufs. M. Roesel en a vu rester accouplés pendant plus d'un jour, quoique la femelle ni le mâle ne laissassent rien sortir de leur corps, et qu'en disséquant la femelle, il ait vu ses ovaires vides. On retrouve donc dans cette espèce la force tyrannique du mâle, qui n'attend pas,

pour s'unir de nouveau à sa femelle; qu'un besoin mutuel les rassemble par la voix d'un amour commun, mais qui la contraint à servir à ses jouissances lors même que ses desirs ne sont plus partagés ; et cet abus de la force qu'il peut exercer sur elle, ne paroît-il pas exister aussi dans la manière dont il s'en empare, pendant qu'ils sont encore éloignés du seul endroit où ses jouissances semblent pouvoir être communes à celle qu'il s'est soumise ? Il se fait porter par elle, et commence ses plaisirs, pendant qu'elle ne paroît ressentir encore que la peine de leur union.

Nous devons cependant convenir que, dans la ponte, les mâles des crapauds se donnent quelquefois plus de soins que ceux des grenouilles, non seulement pour féconder les œufs, mais encore pour les faire sortir du corps de leurs femelles, lorsqu'elles ne peuvent pas se défaire seules de ce fardeau. On ne peut guère en douter d'après les observations de M. Demours sur un crapaud terrestre trouvé par cet académicien dans le Jardin du

roi, surpris, troublé, sans être interrompu dans ses soins, et non seulement accouplé hors de l'eau, mais encore aidant avec ses pattes de derrière la sortie des œufs, que la femelle ne pouvoit pas faciliter par les divers mouvemens qu'elle exécute lorsqu'elle est dans l'eau [1].

Au reste, des œufs abandonnés à terre ne doivent pas éclore, à moins qu'ils ne tombent dans quelques endroits assez obscurs, assez couverts de vase, et assez pénétrés d'humidité, pour que les petits crapauds puissent s'y nourrir et s'y développer [2].

Les cordons augmentent de volume en même temps et en même proportion que les œufs, qui, au bout de dix ou douze

[1] M. Laurenti a fait une espèce particulière du crapaud observé par M. Demours; il lui a donné le nom de *bufo obstreticans :* mais nous ne voyons rien qui doive faire séparer cet animal du crapaud commun.

[2] Les œufs des crapauds se développent, quoique la température de l'atmosphère ne soit qu'à six degrés au-dessus de zéro du thermomètre de Réaumur.

jours, ont le double de grosseur que lors de la ponte; les globules renfermés dans ces œufs, et qui d'abord sont noirs d'un côté et blanchâtres de l'autre, se couvrent peu à peu de linéamens; au dix-septième ou dix-huitième jour on apperçoit le petit têtard; deux ou trois jours après il se dégage de la matière visqueuse qui enveloppoit les œufs; il s'efforce alors de gagner la surface de l'eau, mais il retombe bientôt au fond; au bout de quelques jours, il a de chaque côté du cou un organe qui a quelques rapports avec les ouïes des poissons, qui est divisé en cinq ou six appendices frangées, et qui disparoît tout-à-fait le vingt-troisième ou le vingt-quatrième jour. Il semble d'abord ne vivre que de la vase et des ordures qui nagent dans l'eau; mais à mesure qu'il devient plus gros, il se nourrit de plantes aquatiques. Son développement se fait de la même manière que celui des jeunes grenouilles; et lorsqu'il est entièrement formé, il sort de l'eau, et va à terre chercher les endroits humides.

Il en est des crapauds communs comme des autres quadrupèdes ovipares : ils sont beaucoup plus grands et beaucoup plus venimeux à mesure qu'ils habitent des pays plus chauds et plus convenables à leur nature. Parmi les individus de cette espèce qui sont conservés au Cabinet du roi, il y en a un qui a quatre pouces et demi de longueur, depuis le museau jusqu'à l'anus. On en trouve sur la côte d'Or d'une grosseur si prodigieuse, que lorsqu'ils sont en repos, on les prendroit pour des tortues de terre : ils y sont ennemis mortels des serpens ; Bosman a été souvent le témoin des combats que se livrent ces animaux. Il doit être curieux de voir le contraste de la lourde masse du crapaud, qui se gonfle et s'agite pesamment, avec les mouvemens prestes et rapides des serpens, lorsqu'irrités tous les deux, et leurs yeux en feu, l'un résiste par sa force et son inertie aux efforts que son ennemi fait pour l'étouffer au milieu des replis de son corps tortueux, et que tous deux cherchent à se donner la mort par leurs morsures et

leur venin fétide, ou leurs liqueurs corrosives.

Ce n'est qu'au bout de quatre ans que le crapaud est en état de se reproduire. On a prétendu que sa vie ordinaire n'étoit que de quinze ou seize ans : mais sur quoi l'a-t-on fondé ? avoit-on suivi avec soin le même crapaud dans ses retraites écartées ? avoit-on recueilli un assez grand nombre d'observations, pour reconnoître la durée ordinaire de la vie des crapauds, indépendamment de tout accident et du défaut de nourriture ?

Nous avons au contraire un fait bien constaté, par lequel il est prouvé qu'un crapaud a vécu plus de trente-six ans : mais la manière dont il a passé sa longue vie va bien étonner ; elle prouve jusqu'à quel point la domesticité peut influer sur quelque animal que ce soit, et sur-tout sur les êtres dont la nature est plus susceptible d'altération, et dans lesquels des ressorts moins compliqués peuvent plus aisément, sans se rompre ou se désunir, être pliés dans de nouveaux sens. Ce crapaud a vécu presque toujours dans

une maison où il a été, pour ainsi dire, élevé et apprivoisé. Il n'y avoit pas acquis, sans doute, cette sorte d'affection que l'on remarque dans quelques espèces d'animaux domestiques, et qui étoit trop incompatible avec son organisation et ses mœurs ; mais il y étoit devenu familier. La lumière des bougies avoit été pendant long-temps pour lui le signal du moment où il alloit recevoir sa nourriture : aussi non seulement il la voyoit sans crainte, mais même il la recherchoit. Il étoit déja très-gros lorsqu'il fut remarqué pour la première fois ; il habitoit sous un escalier qui étoit devant la porte de la maison ; il paroissoit tous les soirs au moment où il appercevoit de la lumière, et levoit les yeux comme s'il eût attendu qu'on le prît et qu'on le portât sur une table, où il trouvoit des insectes, des cloportes, et sur-tout de petits vers qu'il préféroit peut-être à cause de leur agitation continuelle ; il fixoit les yeux sur sa proie ; tout d'un coup il lançoit sa langue avec rapidité, et les insectes ou les vers y demeuroient attachés, à cause de l'hu-

meur visqueuse dont l'extrémité de cette langue étoit enduite.

Comme on ne lui avoit jamais fait de mal, il ne s'irritoit point lorsqu'on le touchoit; il devint l'objet d'une curiosité générale, et les dames même demandèrent à voir le crapaud familier.

Il vécut plus de trente-six ans dans cette espèce de domesticité; et il auroit vécu plus de temps peut-être, si un corbeau apprivoisé comme lui ne l'eût attaqué à l'entrée de son trou, et ne lui eût crevé un œil, malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver. Il ne put plus attraper sa proie avec la même facilité, parce qu'il ne pouvoit juger avec la même justesse de sa véritable place : aussi périt-il de langueur au bout d'un an.

Les différens faits observés relativement à ce crapaud pendant sa domesticité, prouvent peut-être qu'on a exagéré la sorte de méchanceté et les goûts sales de son espèce. On pourroit dire cependant que ce crapaud habitoit l'Angleterre, et par conséquent à une latitude assez élevée pour que toutes ses mauvaises habi-

tudes fussent tempérées par le froid. D'ailleurs trente-six ans de domesticité, de sûreté et d'abondance, peuvent bien changer les inclinations d'un animal tel que le crapaud, le naturel des quadrupèdes ovipares paroissant, pour ainsi dire, plus flexible que celui des animaux mieux organisés. Que l'on croie tout au plus qu'avec moins de dangers à courir, et une nourriture d'une qualité particulière, l'espèce du crapaud pourroit être perfectionnée comme tant d'autres espèces. Mais ne faudra-t-il pas toujours reconnoître dans les individus dont la Nature seule aura pris soin, les vices de conformation et d'habitudes qu'on leur a attribués ?

Comme l'art de l'homme peut rendre presque tout utile, puisqu'il change quelquefois en médicamens salutaires les poisons les plus funestes, on s'est servi des crapauds en médecine ; on les y a employés de plusieurs manières et contre plusieurs maux.

On trouve plusieurs observations, d'après lesquelles il paroîtroit, au premier

coup d'œil, qu'un crapaud a pu se développer et vivre pendant un nombre prodigieux d'années dans le creux d'un arbre ou d'un bloc de pierre, sans aucune communication avec l'air extérieur. Mais on ne l'a pensé ainsi que parce qu'on n'avoit pas bien examiné l'arbre ou la pierre, avant de trouver le crapaud dans leurs cavités. Cette opinion ne peut pas être admise ; mais cependant on doit regarder comme très-sûr qu'un crapaud peut vivre très-long-temps, et même jusqu'à dix-huit mois, sans prendre aucune nourriture, en quelque sorte sans respirer, et toujours renfermé dans des boîtes scellées exactement. Les expériences de M. Hérissant le mettent hors de doute ; et ceci est une nouvelle confirmation de ce que nous avons dit dans notre premier discours touchant la nature des quadrupèdes ovipares.

Voyons maintenant les caractères qui distinguent les crapauds différens du crapaud commun, tant en Europe que dans les pays étrangers: il n'est presque aucune latitude où la Nature n'ait prodigué ces

êtres hideux, dont il semble qu'elle n'a diversifié les espèces que par de nouvelles difformités, comme si elle avoit voulu qu'il ne manquât aucun trait de laideur à ce genre disgracié.

---

# LE VERD.

On trouve auprès de Vienne, dans les cavités des rochers ou dans les fentes obscures des murailles, un crapaud d'un blanc livide, dont le dessus du corps est marqueté de taches vertes légèrement ponctuées, entourées d'une ligne noire, et, le plus souvent, réunies plusieurs ensemble. Tout son corps est parsemé de verrues, excepté le devant de la gueule et les extrémités des pieds; elles sont livides sur le ventre, vertes sur les taches vertes, et rouges sur les intervalles qui séparent ces taches.

Il paroît que les liqueurs corrosives que répand ce crapaud, peuvent être plus nuisibles que celles du crapaud commun: sa respiration est accompagnée d'un gonflement de la gueule. Dans la colère, ses yeux étincellent; et son corps, enduit d'une humeur visqueuse, répand

une odeur fétide, semblable à celle de la morelle des boutiques (*solanum nigrum*), mais beaucoup plus forte. Il tourne toujours en dedans ses deux pieds de devant. Comme il habite le même pays que le crapaud commun, on ne peut décider que d'après plusieurs observations si les différences qu'il présente, quant à ses couleurs, à la disposition de ses verrues, etc. doivent établir entre cet animal et le crapaud commun une diversité d'espèce ou une simple variété plus ou moins constante. Suivant M. Pallas, le crapaud verd, qu'il nomme *rana sitibunda*, se trouve en assez grand nombre aux environs de la mer Caspienne.

---

## LE RAYON-VERD.

Nous plaçons à la suite du verd ce crapaud, qui pourroit bien n'en être qu'une variété. Il est couleur de chair ; son caractère distinctif est de présenter des lignes vertes, disposées en rayons. Il a été trouvé en Saxe.

Nous invitons les naturalistes qui habitent l'Allemagne, à rechercher si l'on ne doit pas rapporter au rayon-verd, comme une variété plus ou moins distincte, le crapaud trouvé en Saxe, parmi des pierres, par M. Schreber, et que M. Pallas a fait connoître sous le nom de *grenouille changeante.*

Ce crapaud est de la grandeur de la grenouille commune; sa tête est arrondie; sa bouche sans dents; sa langue épaisse et charnue ; les paupières supérieures sont à peine sensibles ; le dessus du corps est parsemé de verrues. Les pieds de de-

vant ont quatre doigts ; ceux de derrière en ont cinq, réunis par une membrane. M. Edler, de Lubeck, a découvert que ce crapaud change souvent de couleur, ainsi que le caméléon et quelques autres lézards ; ce qui établit un nouveau rapport entre les divers genres des quadrupèdes ovipares. Lorsque ce crapaud est en mouvement, sa couleur est blanche, parsemée de taches d'un beau verd, et ses verrues paroissent jaunes. Lorsqu'il est en repos, la couleur verte des taches se change en un cendré plus ou moins foncé. Le fond blanc de sa couleur devient aussi cendré lorsqu'on le touche et qu'on l'inquiète. Si on l'expose aux rayons du soleil dont il fuit la lumière, la beauté de ses couleurs disparoît, et il ne présente plus qu'une teinte uniforme et cendrée. Un crapaud de la même espèce, trouvé engourdi par M. Schreber, présentoit entre les taches vertes une couleur de chair semblable à celle du rayon-verd.

## LE BRUN.

Ce crapaud a la peau lisse, sans aucune verrue, et marquetée de grandes taches brunes qui se touchent : les plus larges et les plus foncées sont sur le dos, au milieu et le long duquel s'étend une petite bande plus claire. Les yeux sont remarquables en ce que la fente que laisse la paupière en se contractant, est située verticalement au lieu de l'être transversalement. Sous la plante des pieds de derrière qui sont palmés, on remarque un faux ongle qui a la dureté de la corne. La femelle est distinguée du mâle par les taches qu'elle a sous le ventre.

Ce crapaud se trouve plus fréquemment dans les marais qu'au milieu des terres. Lorsqu'il est en colère, il exhale une odeur fétide semblable à celle de l'ail, ou de la poudre à canon qui brûle ; et cette odeur est assez forte pour faire pleurer.

Dans l'accouplement, le mâle paroît prendre des soins particuliers pour faciliter la ponte des œufs de la femelle. Roesel soupçonne qu'il est venimeux; et Actius et Gesner assurent même qu'il peut donner la mort, soit par son souffle empoisonné lorsqu'on l'approche de trop près, soit lorsqu'on mange des herbes imprégnées de son venin. Sans doute l'assertion de Gesner et d'Actius peut être exagérée: mais il restera toujours aux crapauds, et sur-tout au crapaud brun, assez de qualités malfaisantes pour justifier l'aversion qu'ils inspirent.

Il paroît que c'est le crapaud brun que M. Pallas a nommé *rana ridibunda* (grenouille rieuse), qui se trouve en grand nombre aux environs de la mer Caspienne, et dont le coassement, entendu de loin, imite un peu le bruit que l'on fait en riant.

---

# LE CALAMITE.

C'est encore un crapaud d'Europe qui a beaucoup de ressemblance avec le crapaud brun, mais qui en diffère cependant assez pour constituer une espèce distincte. Il a le corps un peu étroit. Ses couleurs sont très-diversifiées : son dos, qui est olivâtre, présente trois raies longitudinales, dont celle du milieu est couleur de soufre, et les deux des côtés, ondulées et dentelées, sont d'un rouge clair, mêlé d'un jaune plus foncé vers les parties inférieures; les côtés du ventre, les quatre pattes et le tour de la gueule, sont marquetés de plusieurs taches inégales et olivâtres.

Voilà la disposition générale des couleurs de la peau, sur laquelle s'élèvent des pustules brunes sur le dos, rouges vers les côtés, d'un rouge pâle près des oreilles, et d'une couleur de chair écla-

tante vers les angles de la bouche, où elles sont groupées.

L'extrémité des doigts est noirâtre, et garnie d'une peau dure comme de la corne, qui tient lieu d'ongle à l'animal. Au-dessous de la plante des pieds de devant se trouvent deux espèces d'os ou de faux ongles, dont le calamite peut se servir pour s'accrocher : les doigts des pieds de derrière sont séparés.

Le calamite se tient, pendant le jour, dans les fentes de la terre et dans les cavités des murailles. Au lieu d'être réduit à ne se mouvoir que par sauts, comme les autres quadrupèdes ovipares sans queue, il grimpe, quoiqu'avec peine, et en s'arrêtant souvent. A l'aide de ses faux ongles et de ses doigts séparés, il monte quelquefois le long des murs, jusqu'à la hauteur de quelques pieds, pour gagner sa retraite.

On ne trouve pas ordinairement les calamites seuls dans leurs trous ; ils y sont rassemblés et ramassés au nombre de dix ou douze. C'est la nuit qu'ils sortent de leur asyle, et qu'ils vont chercher leur

nourriture. Pour éloigner leurs ennemis, ils font suinter au travers de leur peau une liqueur dont l'odeur, semblable à celle de la poudre enflammée, est encore plus forte.

Au mois de juin, ceux qui ont atteint l'âge de trois ans, et à peu près leur entier accroissement, se rassemblent pour s'accoupler sur le bord des marais remplis de joncs, où ils font entendre un coassement retentissant et singulier. On pourroit penser que les habitudes particulières de ces crapauds influent sur la nature de leurs humeurs, et empêchent qu'ils ne soient venimeux; cependant Roesel a présumé le contraire, parce que, suivant lui, les cigognes, qui sont fort avides de grenouilles, n'attaquent point les calamites.

---

# LE COULEUR-DE-FEU*.

M. Laurenti a découvert ce crapaud sur les bords du Danube. C'est un des plus petits. Son dos, d'une couleur olivâtre très-foncée, est tacheté d'un noir sale; mais le ventre, la gueule, les pattes et la plante des pieds, sont d'un blanc bleuâtre, tacheté d'un beau vermillon, et c'est de là que lui vient son nom. Toute la surface de son corps est parsemée de petites verrues. Quand il est exposé au soleil, sa prunelle prend une figure parfaitement triangulaire, dont le contour est doré. Cette espèce est très-nombreuse dans les marais du Danube. Une variété de ce crapaud a le ventre noir, tacheté et ponctué de blanc.

On trouve le couleur-de-feu à terre pendant l'automne. Lorsqu'on l'approche et

* *Feuer krote*, en allemand.

qu'il est près de l'eau, il s'y élance avec légéreté, ainsi que les grenouilles ; mais s'il ne voit aucun moyen d'échapper, il s'affaisse contre terre comme pour se cacher. Dès qu'on le touche, sa tête se contracte et se jette en arrière ; si on le tourmente, il exhale une odeur fétide, et répand par l'anus une sorte d'écume. Son coassement, qu'il fait entendre sans enfler sa gorge, est une sorte de grognement sourd et entrecoupé, qui quelquefois se prolonge et ressemble un peu, suivant M. Laurenti, à la voix d'une personne qui rit.

Les œufs, hors du corps de la femelle, sont disposés par pelotons, ainsi que ceux des grenouilles, au lieu d'être rangés par files, comme les œufs du crapaud commun. Et ce qu'il y a de remarquable dans les habitudes de ce petit animal, qui semble faire, à certains égards, la nuance entre les crapauds et les grenouilles, c'est qu'au lieu de craindre la lumière, il se plaît, sur le bord de l'eau, à s'imbiber des rayons du soleil. Il ne paroît pas, d'après les expériences de M. Laurenti, que les

humeurs du couleur-de-feu aient d'autre propriété nuisible que celle d'assoupir certains petits animaux, tels que les lézards gris, qui sont très-sensibles à toute sorte de venin, ainsi que nous l'avons déja dit.

---

## LE PUSTULEUX.

On trouve dans les Indes ce crapaud, remarquable par ses doigts garnis de tubercules semblables à des épines, et par les vésicules ou pustules qui le couvrent. Sa couleur est d'un roux cendré ; elle est plus claire sur les côtés et sur le ventre, où elle est tachetée de roux. Il a quatre doigts séparés aux pieds de devant, et cinq doigts palmés aux pieds de derrière.

## LE GOITREUX.

Son corps arrondi est d'une couleur rousse. Son dos est sillonné par trois rides longitudinales ; son bas-ventre paroît enflé ; et cet animal est sur-tout distingué par un gonflement considérable à la gorge. Les deux doigts extérieurs de ses pieds de devant sont réunis. Il habite dans les Indes.

## LE BOSSU.

La tête de ce crapaud est très-petite, obtuse et enfoncée dans la poitrine. Son corps ridé, mais sans verrues, est très-convexe. Sa couleur est nébuleuse; son dos présente une bande longitudinale un peu pâle et dentelée. Tous ses doigts sont séparés les uns des autres : il en a quatre aux pieds de devant, et six aux pieds de derrière. On le trouve dans les Indes orientales, ainsi qu'en Afrique. L'individu que nous avons décrit a été apporté du Sénégal au Cabinet du roi.




1. LE BOSSU,
2. LE CANNELÉ.

*J. Pauquet S.*

## LE PIPA *.

De tous les crapauds de l'Amérique méridionale, l'un des plus remarquables est le pipa. Le mâle et la femelle sont assez différens l'un de l'autre, tant par la grandeur que par la conformation, pour qu'on les regarde, au premier coup d'œil, comme deux espèces très-distinctes. Aussi, au lieu de décrire l'espèce en général, croyons-nous devoir parler séparément du mâle et de la femelle.

Le mâle a quatre doigts séparés aux pieds de devant, et cinq doigts palmés aux pieds de derrière. Chaque doigt des pieds de devant est fendu à l'extrémité en quatre petites parties. On a peine à distinguer le corps d'avec la tête. L'ouverture de la gueule est très-grande; les yeux, placés au-dessus de la tête, sont

* *Cururu*, dans l'Amérique méridionale.

très-petits et assez distans l'un de l'autre. La tête et le corps sont très-applatis. La couleur générale en est olivâtre, plus ou moins claire, et semée de très-petites taches rousses ou rougeâtres.

La femelle diffère du mâle, en ce qu'elle est beaucoup plus grande. Elle a également la tête et le corps applatis ; mais la tête est triangulaire, et plus large à la base que la partie antérieure du corps. Les yeux sont très-petits et très-distans l'un de l'autre, ainsi que dans le mâle. Elle a de même cinq doigts palmés aux pieds de derrière, et quatre doigts divisés aux pieds de devant ; mais chacun de ces quatre doigts est fendu à l'extrémité en quatre petites parties plus sensibles que dans le mâle. Son corps est communément hérissé par-tout de très-petites verrues. L'individu femelle qui est conservé au Cabinet du roi, a cinq pouces quatre lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus.

Ce qui rend sur-tout remarquable ce grand crapaud de Surinam, c'est la manière dont les fœtus de cet animal

croissent, se développent et éclosent. Les petits du pipa ne sont point conçus sous la peau du dos de leur mère, ainsi que l'a pensé mademoiselle de Mérian, à qui nous devons les premières observations sur cet animal; mais, lorsque les œufs ont été pondus par la femelle et fécondés par le mâle de la même manière que dans tous les crapauds, le mâle, au lieu de les disperser, les ramasse avec ses pattes, les pousse sous son ventre, et les étend sur le dos de la femelle, où ils se collent. La liqueur fécondante du mâle fait enfler la peau et tous les tégumens du dos de la femelle, qui forment alors autour des œufs des sortes de cellules.

Les œufs cependant grossissent, et doivent éprouver, par la chaleur du corps de la mère, un développement plus rapide en proportion que dans les autres espèces de crapauds. Les petits éclosent, et sortent ensuite de leurs cellules, après avoir passé en quelque sorte par l'état de têtard; car ils ont, dans les premiers temps de leur développement, une queue qu'ils n'ont plus quand ils sont prêts à quitter leurs cellules.

Lorsqu'ils ont abandonné le dos de leur mère, celle-ci, en se frottant contre des pierres ou des végétaux, se dépouille des portions de cellules qui restent encore, et de sa propre peau, qui tombe alors en partie pour se renouveler.

Mais la Nature n'a jamais présenté de phénomènes isolés; l'expression d'*extraordinaire* ou de *singulier* n'est point absolue, mais seulement relative à nos connoissances, et elle ne désigne en général qu'un degré plus ou moins grand dans une propriété déja existante ailleurs : aussi la manière dont les petits du pipa se développent, n'est point, à la rigueur, particulière à cette espèce; on en remarque une assez semblable, même parmi les quadrupèdes vivipares, puisque les petits du sarigue ou opossum ne prennent, pendant quelque temps, leur accroissement que dans une espèce de poche que la femelle a sous le ventre.

Au reste, il paroît que la chair de ce crapaud n'est pas malfaisante; et, suivant le rapport de mademoiselle de Mérian, les nègres en mangent avec plaisir.

## LE CORNU.

Ce crapaud, que l'on trouve en Amérique, est l'un des plus hideux : sa tête est presque aussi grande que la moitié de son corps ; l'ouverture de sa gueule est énorme, sa langue épaisse et large ; ses paupières ont la forme d'un cône aigu, ce qui le fait paroître armé de cornes dans lesquelles ses yeux seroient placés. Lorsqu'il est adulte, son aspect est affreux ; il a le dos et les cuisses hérissés d'épines. Le fond de sa couleur est jaunâtre ; des raies brunes sont placées en long sur le dos, et en travers sur les pattes et sur les doigts. Une large bande blanchâtre s'étend depuis la tête jusqu'à l'anus. A l'origine de cette bande, on voit de chaque côté une petite tache ronde et noire. Ce vilain animal a quatre doigts séparés aux pieds de devant, et cinq doigts réunis par une membrane aux

pieds de derrière. Suivant Seba, la femelle diffère du mâle, en ce que ses doigts sont tous séparés les uns des autres. Le premier doigt des quatre pieds étant d'ailleurs écarté des autres dans la femelle, donne à ces pieds une ressemblance imparfaite avec une véritable main, réveille une idée de monstruosité, et ajoute à l'horreur avec laquelle on doit voir cette hideuse femelle. Rien en effet ne révolte plus que de rencontrer au milieu de la difformité quelques traits des objets que l'on regarde comme les plus parfaits.

---

## L'AGUA.

Ce grand crapaud, que l'on appelle au Bresil *aguaquaquan*, et dont le dessus du corps est couvert de petites éminences, est d'un gris cendré semé de taches roussâtres, presque couleur de feu. Il a quatre doigts séparés aux pieds de devant, et cinq doigts palmés aux pieds de derrière. L'on conserve au Cabinet du roi un individu de cette espèce, qui a sept pouces quatre lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus.

# LE MARBRÉ.

CET animal ressemble un peu à l'agua. Il a, comme ce dernier, quatre doigts divisés aux pieds de devant, et cinq doigts palmés aux pieds de derrière; mais il paroît être communément beaucoup plus petit. D'ailleurs le dessus du corps est marbré de rouge et d'un jaune cendré, et le ventre est jaune, moucheté de noir.

## LE CRIARD.

Le criard, que l'on trouve à Surinam, est un des plus gros crapauds. Sa peau est mouchetée de livide et de brun, et parsemée de verrues. Les épaules couvertes de points saillans, de même que le ventre, sont relevées en bosse, et percées d'une multitude de petits trous. Il est aisé de le distinguer du marbré et du pipa que l'on trouve aussi à Surinam, parce qu'il a cinq doigts à chaque pied; les doigts des pieds de devant sont séparés, et ceux des pieds de derrière à demi palmés. Il habite les eaux douces, où il ne cesse de faire entendre son coassement désagréable; c'est ce qui l'a fait appeler *le musicien* par M. Linné : mais le nom de *criard* que lui a donné M. Daubenton, convient bien mieux à un animal dont la voix rauque et discordante ne peut que

troubler les concerts harmonieux ou le silence paisible de la Nature, et qui ne peut faire entendre qu'un coassement aussi désagréable pour l'oreille que son aspect l'est pour les yeux.

---

# REPTILES BIPÈDES.

Nous avons vu le seps et le chalcide se rapprocher de l'ordre des serpens par l'alongement de leur corps et la briéveté de leurs pattes : nous allons maintenant jeter les yeux sur un genre de reptiles qui réunit encore de plus près les serpens et les lézards. Nous ne le comprenons pas parmi les quadrupèdes ovipares, puisque le caractère distinctif de ce genre est de n'avoir que deux pieds : mais nous le plaçons entre ces quadrupèdes et les serpens. Les reptiles qui le composent diffèrent des premiers, en ce qu'ils n'ont que deux pattes au lieu d'en avoir quatre; et ils sont distingués des seconds par ces deux pieds qui manquent à tous les serpens. Il seroit d'ailleurs fort aisé de les confondre avec ces derniers, auxquels ils ressemblent par l'alongement du corps, les proportions de la tête et la forme des écailles.

L'on a douté pendant long-temps de l'existence de ces animaux ; et en effet tous ceux que l'on a voulu jusqu'à présent regarder comme des reptiles bipèdes, étoient des seps ou des chalcides qui avoient perdu, par quelque accident, leurs pattes de devant ou celles de derrière ; la cicatrice étoit sensible ; et ils présentoient d'ailleurs tous les caractères des seps ou des chalcides : ou bien c'étoient des serpens mâles que l'on avoit tués dans la saison de leurs amours, lorsqu'au moment d'aller s'unir à leurs femelles, ils font sortir par leur anus leur double partie sexuelle, dont les deux portions s'écartent l'une de l'autre, et, étant garnies d'aspérités assez semblables à des écailles, peuvent être prises, au premier coup d'œil, pour des pattes imparfaites. On nous a souvent envoyé de ces serpens tués peu de temps avant leur accouplement, et qu'on regardoit comme des serpens à deux pieds, tandis qu'ils ne différoient des autres qu'en ce que leurs parties sexuelles étoient gonflées et à découvert. C'est parmi ces serpens surpris

dans leurs amours, que nous croyons devoir comprendre celui que M. Linné a placé dans le genre des *anguis*, et qu'il a nommé *anguis bipède*.

On doit encore rapporter les prétendus reptiles bipèdes dont on a fait mention jusqu'à présent, à des larves plus ou moins développées de grenouilles, de raines, de crapauds et même de salamandres, tous ces quadrupèdes ovipares ne présentant souvent que deux pattes dans les premiers temps de leur accroissement. Tel est, par exemple, l'animal que M. Linné a cru devoir placer non seulement dans un genre, mais même dans un ordre particulier, et qu'il a appelé *sirene lacertine.* Il avoit été envoyé de Charles-town, par M. le docteur Garden, à M. Ellis : il avoit été pris à la Caroline, où on doit le trouver assez fréquemment, puisque les habitans du pays lui ont donné un nom ; ils l'appellent *mud inguana.* On le trouve communément sur le bord des étangs, et dans des endroits marécageux, parmi les arbres tombés de vétusté, etc. Nous avons

examiné avec soin la figure et la description que M. Ellis en a données dans les *Transactions philosophiques ;* et nous n'avons pas douté un seul moment que cet animal, bien loin de constituer un ordre nouveau, ne fût une larve; il a les caractères généraux d'un animal imparfait, et d'ailleurs il a les caractères particuliers que nous avons trouvés dans les salamandres à queue plate. A la vérité, cette larve avoit trente-un pouces de longueur: elle étoit par conséquent beaucoup plus grande qu'aucune larve connue; et c'est ce qui a empêché M. Linné de la regarder comme un animal non encore développé. Mais ne doit-on pas présumer que nous ne connoissons pas tous les quadrupèdes ovipares de l'Amérique septentrionale, et qu'on n'a pas encore découvert l'espèce à laquelle appartient cette grande larve? Peut-être l'animal dans lequel elle se métamorphose, vit-il dans l'eau de manière à n'être apperçu que très-difficilement. Cette larve, envoyée à M. Ellis, manquoit de pieds de derrière; ceux de devant n'avoient que quatre

doigts, ainsi que dans nos salamandres aquatiques; les ongles étoient très-petits; les os des mâchoires crénelés et sans dents; il y avoit des espèces de bandes au-dessus et au-dessous de la queue; et de chaque côté du cou étoient trois protubérances frangées, assez semblables à celles qui partent également des deux côtés du cou, dans les salamandres à queue plate.

Mais si jusqu'à présent les divers animaux que l'on a considérés comme de vrais reptiles bipèdes, doivent être rapportés à des espèces de quadrupèdes ovipares, ou de serpens, nous allons donner, dans l'article suivant, la description d'un animal qui n'a que deux pieds, que l'on doit regarder cependant comme entièrement développé, et qu'il ne faut compter, par conséquent, ni parmi les serpens, ni parmi les quadrupèdes ovipares. Nous traiterons ensuite d'un autre bipède qui doit être compris dans le même genre, et que M. Pallas a fait connoître.

## PREMIÈRE DIVISION.

# BIPÈDES

*Qui manquent de pattes de derrière.*

## LE CANNELÉ.

Nous nommons ainsi un bipède qui n'a encore été décrit par aucun naturaliste, et dont aucun voyageur n'a fait mention. Il a été trouvé au Mexique par M. Vélasquès, savant Espagnol, qui l'a remis, pour nous l'envoyer, à M. Polony, habile médecin de Saint-Domingue; et c'est madame la vicomtesse de Fontanges, commandante de cette île, qui a bien voulu l'apporter elle-même en France, avec un soin que l'on ne se seroit pas attendu à trouver dans la beauté, pour

un reptile plus propre à l'effrayer qu'à lui plaire.

Ce bipède est entièrement privé de pattes de derrière. Avec quelque soin que nous l'ayons examiné, nous n'avons apperçu dans tout son corps aucune cicatrice, aucune marque qui pût faire soupçonner que l'animal eût éprouvé quelque accident, et perdu quelqu'un de ses membres. Il a beaucoup de rapports, par sa conformation générale, avec le lézard que nous avons nommé *chalcide;* les écailles dont il est revêtu, sont également disposées en anneaux: mais il diffère du chalcide, non seulement en ce qu'il n'a que deux pattes, mais encore en ce qu'il a la queue très-courte, au lieu que ce dernier lézard l'a très-longue, en proportion du corps. Il est tout couvert d'écailles, presque quarrées, et disposées en demi-anneaux sur le dos, ainsi que sur le ventre; ces demi-anneaux se correspondent de manière que les extrémités des demi-anneaux supérieurs aboutissent à la ligne qui sépare les demi-anneaux inférieurs. C'est par cette disposition qu'il

diffère encore des chalcides, dont les écailles forment des anneaux entiers autour du corps. La ligne où se réunissent les demi-anneaux supérieurs et les demi-anneaux inférieurs, présente, de chaque côté et le long du corps, une espèce de sillon qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'anus. La queue, au lieu d'être couverte de demi-anneaux, ainsi que le corps, est garnie d'anneaux entiers, composés de petites écailles de même forme et de même grandeur que celles des demi-anneaux. L'assemblage de ces écailles forme un grand nombre de stries longitudinales ; la réunion des anneaux produit aussi un très-grand nombre de cannelures transversales ; et c'est de là que nous avons tiré le nom de *cannelé* que nous donnons au bipède du Mexique. Nous avons compté cent cinquante demi-anneaux sur le ventre de cet animal, et trente-un anneaux sur sa queue, qui est grosse et arrondie à l'extrémité. La longueur totale de cet individu est de huit pouces six lignes ; celle de la queue, d'un pouce ; et son diamètre, dans sa plus grande grosseur,

est de quatre lignes. La tête a trois lignes de longueur ; elle est arrondie par-devant, et on a peine à la distinguer du corps. Le dessus en est couvert d'une grande écaille ; le museau est garni de trois écailles plus grandes que celles des anneaux, et dont les deux extérieures présentent chacune un très-petit trou, qui est l'ouverture des narines. La mâchoire inférieure est aussi bordée d'écailles un peu plus grandes que celles des anneaux ; les dents sont très-petites ; les yeux à peine visibles et sans paupières : je n'ai pu remarquer aucune apparence de trous auditifs. Les pattes, qui ont quatre lignes de longueur, sont recouvertes de petites écailles, semblables à celles du corps, et disposées en anneaux ; il y a, à chaque pied, quatre doigts bien séparés, garnis d'ongles longs et crochus ; et à côté du doigt extérieur de chaque pied, on apperçoit comme le commencement d'un cinquième doigt. Nous n'avons pu remarquer aucun indice de pattes de derrière, ainsi que nous l'avons dit ; aucun anneau du corps ni de la queue n'est interrompu,

et rien n'indique que l'animal ait éprouvé quelque accident, ou reçu la plus légère blessure. L'ouverture de l'anus s'étend transversalement ; et sur son bord supérieur, nous avons compté six tubercules percés à leur extrémité, et entièrement semblables à ceux que nous avons vus sur la face intérieure des cuisses de l'*iguane*, du *lézard verd*, du *gecko*, etc.

La queue du bipède cannelé étant aussi grosse à son extrémité que la tête de cet animal, il a beaucoup de rapports, par sa conformation générale, avec les serpens que M. Linné a nommés *amphisbènes*, dont les écailles sont également disposées en anneaux, les yeux très-peu visibles, la tête et le bout de la queue presque de la même grosseur, et qui manquent aussi de trous auditifs. C'est parmi ce genre d'amphisbènes qu'il faudroit placer le cannelé s'il n'avoit point deux pattes ; et c'est particulièrement avec ce genre qu'il lie l'ordre des quadrupèdes ovipares. Comme cet animal a été envoyé au Cabinet du roi dans du tafia, nous n'avons pu juger de sa couleur na-

turelle ; mais nous avons présumé qu'elle est ordinairement verdâtre, et plus claire sur le ventre que sur le dos. Nous ignorons si on le trouve en très-grand nombre au Mexique, et quelles sont ses habitudes ; mais nous pensons, d'après sa conformation, assez semblable à celle des seps et des chalcides, que son allure et sa manière de vivre doivent ressembler beaucoup à celles de ces derniers lézards.

---

## SECONDE DIVISION.

## BIPÈDES

*Qui manquent de pattes de devant.*

## LE SHELTOPUSIK.

Nous donnons ici une notice d'un reptile à deux pattes, dont M. Pallas a parlé le premier. Nous lui conservons le nom de *sheltopusik* que lui donnent les habitans des contrées qu'il habite, quoiqu'ils appliquent aussi ce nom à une véritable espèce de serpent, parce qu'il ne peut y avoir aucune équivoque relativement à deux animaux d'ordres ou du moins de genres différens. On le trouve auprès du Wolga, dans le désert sablonneux de *Naryn,* ainsi qu'aux environs de *Terequm,*

près du Kumam. Il demeure de préférence dans les vallées ombragées, et où l'herbe croît en abondance. Il se cache parmi les arbrisseaux, et fuit dès qu'on l'approche. Il fait la guerre aux petits lézards, et particulièrement aux lézards gris. Sa tête est grande, plus épaisse que le corps; le museau est obtus; les bords de la gueule sont revêtus d'écailles un peu plus grandes que celles qui les touchent; les mâchoires garnies de petites dents, et les narines bien ouvertes. Le sheltopusik a deux paupières mobiles et des ouvertures pour les oreilles, semblables à celles des lézards. Le dessus de la tête est couvert de grandes écailles; celles qui garnissent le corps et la queue, tant dessus que dessous, sont un peu festonnées et placées les unes au-dessus des autres, comme les tuiles sur les toits. De chaque côté du corps s'étend une espèce de ride ou de sillon longitudinal; à l'extrémité de chacun de ces sillons et auprès de l'anus, on voit un très-petit pied, couvert de quatre écailles, et dont le bout se partage en deux sortes de doigts un peu aigus. La queue est beaucoup plus

longue que le corps. La longueur totale du sheltopusik est ordinairement de plus de trois pieds, et sa couleur, qui est assez uniforme sur tout le corps, est d'un jaune pâle. On trouvera dans la note suivante * les principales dimensions de ce bipède, que M. Pallas a disséqué avec beaucoup de soin.

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| * Longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus....... | 1 | 6 | » |
| Longueur de la queue......... | 2 | 4 | » |
| Longueur de la tête, depuis le museau jusqu'aux trous auditifs.................... | » | 1 | $8\frac{1}{2}$ |
| Circonférence de la tête à sa base | » | 3 | 10 |
| Circonférence du corps au-devant de l'anus................... | » | 3 | 5 |
| Circonférence de la queue à son origine.................... | » | 3 | 2 |
| Longueur des pieds.......... | » | » | $1\frac{2}{3}$ |

# SYNOPSIS METHODICA QUADRUPEDUM OVIPARORUM.

## CLASSIS PRIMA.

*Quadrupedes ovipari caudati.*

## GENUS PRIMUM.

## TESTUDO.

*Corpus testâ obtectum.*

### DIVISIO PRIMA.

*Pedibus pinni-formibus; digitis valde inæqualibus et elongatis.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| TESTUDO MARINA VULGARIS. | Unguibus acutis plantarum solitariis. |
| TESTUDO VIRIDI-SQUAMOSA. | Squamis testæ superioris viridibus. |

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| CAOUANA. | Unguibus acutis plantarum binis. |
| TESTUDO NASICORNIS. | Naso tuberculoso instar cornu elevato. |
| CARETTA. | Squamis disci imbricatis. |
| LYRA. | Testâ coriaceâ, longitudinaliter quinque-angulatâ. |

## DIVISIO SECUNDA.

*Digitis brevioribus et subæqualibus.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| TESTUDO LUTARIA. | Testâ superiore nigrâ, scutellis striatis in medio punctatis. |
| TESTUDO ORBICULARIS. | Testâ superiore planiusculâ et orbiculari. |
| TERRAPEN. | Testâ superiore planiusculâ et ovatâ. |
| TESTUDO SERPENTINA. | Caudâ longitudine testæ superioris posticè acutè quinque-dentatæ. |

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| TESTUDO SUBRUBRA. | Maculis flavis subrubrisque suprà caput et testam inferiorem. |
| TESTUDO SCORPIOIDES. | Testâ superiore tribus lineis longitudinalibus elevatâ, quinque scutellis medii dorsi elongatis, testâ inferiore ovatâ. |
| TESTUDO FLAVA. | Testâ superiore viridi, flavo maculatâ. |
| TESTUDO MOLLIS. | Testâ superiore plicatili absque scutellis. |
| TESTUDO GRÆCA. | Testâ superiore valde carinatâ, marginibus latissimis, digitis membranâ coopertis. |
| TESTUDO GEOMETRICA. | Scutellis centro flavis flavoque radiatis. |
| TESTUDO SCABRA. | Scutellis albescentibus nigroque fasciatis, in medioque dorsi valde elevatis; testâ inferiore anticè denticulatâ. |

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| TESTUDO DENTICULATA. | Testâ superiore subcordiformi, margine admodùm denticulatâ. |
| TESTUDO CARINATA. | Testâ superiore valde carinatâ, scutellis subviridibus flavoque lineatis; testâ inferiore ovatâ. |
| TESTUDO MINIATA. | Scutellis nigro, albo, purpureo, subviridi, flavoque variegatis. |
| TESTUDO BREVICAUDATA. | Testâ superiore anticè emarginatâ; scutellis striatis in medioque punctatis. |
| TESTUDO PUNCTATA. | Disco osseo punctatoque. |
| TESTUDO SUBRUFA. | Colore subrufo, testâ superiore depressâ, scutellis tenuibus. |
| TESTUDO SUBNIGRA. | Colore subnigro, scutellis crassis valdeque levibus. |

# GENUS SECUNDUM.

## LACERTUS.

*Corpus absque testa.*

## DIVISIO PRIMA.

*Caudâ compressâ, pedibus anterioribus quinque-digitatis.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| CROCODILUS. | Pedibus posterioribus quatuor-digitatis palmatisque, colore viridi luteo. |
| CROCODILUS NIGER. | Pedibus posterioribus quatuor-digitatis palmatisque, colore nigro. |
| GAVIAL. | Pedibus posterioribus quatuor-digitatis palmatisque, mandibulis coarctatis et elongatis. |
| CAUDI-VERBERA. | Pedibus posterioribus quinque-digitatis palmatisque. |
| DRACÆNA. | Pedibus posterioribus quinque-digitatis fissisque, squamis erectis suprà caudam. |

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| TUPINAMBIS. | Pedibus fissis, squamis squamulis circumdatis. |
| LACERTUS SUPERCILIOSUS. | Squamis suprà oculos et ab occipite ad extremitatem caudæ erectis. |
| LACERTUS CAPITE BIFURCATUS. | Capitis parte superiore quasi bifurcatâ. |
| LACERTUS LATÈ DIGITATUS. | Membranâ infrà collum, digitorum articulis penultimis latioribus. |
| LACERTUS BIMACULATUS. | Suprà humeros binis nigrisque maculis. |
| LACERTUS SULCATUS. | Duabus striis suprà dorsum, lateribus plicatis, caudâ suprà duplici carinâ angulatâ. |

## DIVISIO SECUNDA.

*Caudâ rotundâ, pedibus quinque-digitatis, dorso squamis erectis cristato.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| IGUANA. | Sacco gulari dentato, squamis à capite ad extremitatem corporis erectis. |
| BASILISCUS. | Sacco suprà caput erecto. |
| LACERTUS CRISTATUS. | Latâ membranâ squamisque suprà caudam erectis. |
| CALOTES. | Squamis circà aurium aperturas et ab occipite ad medium dorsi erectis; unguium parte superiore nigrâ. |
| AGAMA. | Squamis suprà partem anteriorem dorsi erectis, occipitisque reversis. |

# DIVISIO TERTIA.

*Caudâ rotundâ, pedibus anterioribus quinque-digitatis, semiannulis squamosis infrà corpus.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| LACERTUS CINEREUS. | Colore cinereo, squamis majoribus infrà collum. |
| LACERTUS VIRIDIS. | Colore viridi, squamis majoribus infrà collum. |
| LACERTUS CORDYLUS. | Circum caudam squamis in spinas desinentibus annulosque latos et denticulatos componentibus. |
| LACERTUS HEXAGONUS*. | Caudâ sex-angulatâ. |
| AMEIVA. | Colore cinereo aut viridi, absque squamis majoribus infrà collum. |
| LACERTUS LEO. | Tribus lineis albis totidemque nigris ab utroque latere dorsi. |

* Hexagonum à me non visum semiannulos squamosos infrà corpus habere præsumo : si hisce annulis caret, post seguixin in quarta divisione inscribendus erit.

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| LACERTUS LEMNISCATUS. | A septem usque ad undecim lineis albescentibus suprà dorsum, ſemoribus albo punctatis. |

## DIVISIO QUARTA.

*Caudâ rotundâ, pedibus anterioribus quinque-digitatis, absque semiannulis squamosis.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| CHAMÆLEO. | Digitis ternis et binis membranâ coadunatis. |
| LACERTUS CAUDA-CYANEUS. | Quinque lineis subflavis suprà dorsum, caudâ cyaneâ. |
| LACERTUS AZUREUS. | Squamis acutis, dorso azureo. |
| LACERTUS CINERACEUS. | Colore cineraceo, subrufo punctato; verrucis suprà dorsum. |
| UMBRA *. | Occipite calloso, plicâ gulari. |

* Descriptiones auctorum indicant lacertos caudâ-cyaneum,

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| LACERTUS PLICATUS. | Duplici plicâ gulari, binis verrucis spinosis circà aurium aperturas. |
| ALGIRA. | Quatuor lineis flavis suprà dorsum. |
| STELLIO. | Tuberculis acutis suprà infràque corpus, caudâ annulis squamosis denticulatisque circumdatâ. |
| SCINCUS. | Squamis imbricatis, mandibulo superiore longiore. |
| MABOUYA. | Squamis imbricatis, mandibulis æqualibus, caudâ corpore breviore. |
| LACERTUS AURATUS. | Squamis imbricatis, lineâ albescente ab utroque latere dorsi, caudâ corpore longiore. |
| TAPAYA. | Corpore rotundato muricatoque. |
| LACERTUS STRIATUS. | Sex lineis flavis suprà caput et quinque suprà dorsum. |

azureum, cineraceum, umbram, plicatumque, à me non visos, semiannulis squamosis infrà ventrem carere : si hos semiannulos squamosos haberent, in tertia divisione annumerandi essent, postque lacertum lemniscatum inscribendi.

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| LACERTUS MARMORATUS. | Sqaumulis erectis infrà collum, unguium dorso nigro, caudâ novem-angulatâ. |
| ROQUET. | Colore xeramphelino flavo subnigroque maculato, membranulâ ab utroque latere ultimi digitorum articuli. |
| LACERTUS COLLO-RUBER. | Colore viridi, vesiculâ rubrâ infrà collum. |
| LACERTUS STRUMOSUS. | Colore cinereo fusco variegato, vesiculâ granulis subrubris conspersâ infrà collum. |
| TEGUIXIN. | Lateribus valde plicatis. |
| LACERTUS TRIANGULARIS. | Extremitate caudæ triangulatâ. |
| LACERTUS BI-LINEATUS. | Duabus lineis subflavis, sexque subnigrorum punctorum ordinibus suprà dorsum. |
| SPUTATOR. | Verrucis squamosis infrà ultimum digitorum articulum. |

## DIVISIO QUINTA.

*Squamis majoribus imbricatis infrà digitos.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| GECKO. | Femorum superficie inferiore verrucosâ, caudâ squamulis lemniscos circulares componentibus tectâ. |
| GECKOTUS. | Femorum superficie inferiore absque tuberculis. |
| LACERTUS CAPITE-PLANUS. | Capitis corporisque superficie inferiori planâ, ab utroque latere caudæ membranâ horizontali. |

## DIVISIO SEXTA.

*Pedibus ter-digitatis.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| SEPS. | Squamis imbricatis. |
| CHALCIDES. | Squamis annulos componentibus. |

## DIVISIO SEPTIMA.

*Alis membranaceis.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| DRACO. | Saccis trinis elongatisque infrà collum. |

## DIVISIO OCTAVA.

*Pedibus anterioribus ter aut quatuor posterioribusque quatuor aut quinque-digitatis.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| SALAMANDRA TERRESTRIS. | Caudâ rotundâ, maculis flavis nigroque punctatis. |
| SALAMANDRA CAUDA-PLANA. | Suprà infràque caudam membranâ verticali. |
| SALAMANDRA PUNCTATA. | Dorso duplici serie albo punctato. |
| SALAMANDRA QUATUOR-LINEATA. | Dorso lineis quatuor flavis. |
| SARROUBE. | Unguibus incurvatis, majoribusque squamis infrà digitos imbricatis. |
| SALAMANDRA TER-DIGITATA. | Pedibus anterioribus ter-digitatis, posterioribusque quatuor. |

# CLASSIS SECUNDA.

*Quadrupedes ovipari ecaudati.*

## GENUS PRIMUM.

## RANA.

*Caput corpusque elongata, unum aut alterum angulosum.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| RANA VULGARIS. | Colore viridi, tribus lineis flavis suprà dorsum, exterioribus elevatis. |
| RANA RUFA. | Colore rufo, maculâ nigrâ ab utroque latere oculos inter et pedes anteriores. |
| RANA PLUVIALIS. | Verrucis suprà dorsum, ano subtus punctato. |
| RANA SONANS. | Colore nigro, punctis elevatis suprà dorsum, plicâ transversali infrà collum. |

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| RANA MARGINATA. | Lateribus marginatis. |
| RANA RETICULARIS. | Corpore venuloso, pedibus fissis. |
| RANA PALMATA. | Pedibus anterioribus posterioribusque palmatis. |
| RANA HUMERIS ARMATA. | Suprà humeros scuto carnoso, quatuor verrucis ad anum. |
| RANA BOANS. | Tuberculis infrà singulos digitorum articulos. |
| RANA GEMMATA. | Capite triangulari, granulis subrubris suprà dorsum. |
| JACKIE. | Colore subviridi maculato, femoribus posticè et obliquè striatis. |
| RANA LEMNISCATA. | Quatuor aut quinque lineis longitudinalibus elevatisque suprà dorsum. |

## GENUS SECUNDUM.

# HYLA.

*Corpus elongatum, verrucæ viscosæ infrà digitos.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| HYLA VIRIDIS SEU VULGARIS. | Dorso viridi, duabus lineis flavis margineque violaceis à capite ad pedes posteriores protensis. |
| HYLA GIBBOSA. | Gibbo suprà dorsum. |
| HYLA FUSCA. | Colore fusco, pedibus infrà verrucosis. |
| HYLA LACTEA. | Colore albo seu leviter cæruleo, abdomine cinereo fasciato. |
| HYLA TIBIATRIX. | Maculis rubris suprà dorsum. |
| HYLA AURANTIACA. | Colore flavo; utroque latere dorsi rubro aliquando variegati, sæpius ruforum punctorum serie distincto. |
| HYLA RUBRA. | Colore rubro, aliquando duabus lineis flavis suprà dorsum. |

# GENUS TERTIUM.

## BUFO.

*Corpus coarctatum et rotundatum.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
|---|---|
| Bufo vulgaris. | Tuberculo reniformi ab utroque latere ponè auris aperturam. |
| Bufo viridis. | Maculis viridibus nigro marginatis confluentibusque. |
| Bufo viridi-radiatus. | Lineis viridibus radiatis. |
| Bufo fuscus. | Cute lævi, maculis maximis fuscis, tuberculo calloso infrà pedes posteriores. |
| Calamita. | Tribus lineis flavis aut subrubris longitudinalibusque suprà dorsum, tuberculis callosis binis infrà pedes anteriores. |
| Bufo ignicolor. | Dorso olivaceo nigroque maculato. |

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| BUFO PUSTULOSUS. | Tuberculis spinosis suprà digitos, pustulis suprà dorsum. |
| BUFO STRUMOSUS. | Jugulo prominulo; duobus digitis exterioribus pedum anteriorum, membranâ unitis. |
| BUFO GIBBOSUS. | Fasciâ longitudinali pallidâ et denticulatâ suprà dorsum gibbosum. |
| PIPA. | Capite compresso latissimoque, oculis minimis et valde distantibus. |
| BUFO CORNUTUS. | Palpebris superioribus in modum coni elevatis. |
| AGUA. | Dorso cinereo et rufo subrubroque maculato. |
| BUFO MARMORATUS. | Dorso rubro subflavoque marmorato; ventre flavo, maculis nigris. |
| BUFO CLAMOSUS. | Dorso fusco maculato, humeris elevatis porosisque, pedibus anterioribus posterioribusque quinque-digitatis. |

# REPTILIA BIPEDA.

## DIVISIO PRIMA.

*Pedibus anterioribus.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| BUFO CANALICULATUS. | Squamis dorsi abdominisque semiannulos, squamis caudæ annulos integros componentibus. |

## DIVISIO SECUNDA.

*Pedibus posterioribus.*

| SPECIES. | CHARACTERES. |
| --- | --- |
| SHELTOPUSIK. | Sulco longitudinali ab utroque latere dorsi, aperturâ aurium magnâ, caudæ longitudine corporis longitudini saltem æquali. |

# EXPLICATION DE QUELQUES PLANCHES DES DEUX VOLUMES.

## LA TORTUE FRANCHE.

Le dessin a été fait d'après une très-jeune tortue, très-bien conservée, à laquelle on a supposé une longueur de six pieds, pour donner une idée de la grandeur de l'animal adulte, dont la tête est moins grosse en proportion du corps que dans la figure, et dont le disque présente communément une ou deux écailles de plus que celui des très-jeunes tortues.

## LA TORTUE ROUSSATRE.

La tortue est représentée sans queue, parce que cette partie n'avoit pas été conservée dans l'individu que nous avons fait dessiner.

## L'AMÉIVA.

On a représenté à part le dessous de la tête et

d'une partie du corps, pour montrer le défaut de grandes écailles au-dessous du cou.

## LE SPUTATEUR.

On peut voir dans cette planche la figure du lézard envoyé de Saint-Eustache avec le sputateur, et que nous regardons comme une variété de cette espèce.

## LE GECKO.

On a représenté à part le dessous des cuisses, de l'origine de la queue et des pieds, ainsi que la partie antérieure de la langue.

## LA TÊTE-PLATE.

On a représenté un des pieds de devant du lézard, dont on a montré aussi la tête de face.

## LE SEPS.

On a dessiné un tronçon de seps vu par-dessus, pour montrer la disposition des couleurs que présente le dos.

*Fin du tome second.*

# TABLE

## Des articles contenus dans ce volume.

### LES LÉZARDS.

Troisième division. *Lézards dont la queue est ronde, qui ont cinq doigts aux pieds de devant, et des bandes écailleuses sous le ventre.*

Le lézard gris, *page* 5.
Addition à l'article du lézard gris, 17.
Le lézard verd, 19.
Le cordyle, 33.
L'hexagone, 36.
L'améiva, 37.
Le lion, 42.
Le galonné, 44.
Le lézard cornu, 46.
La tête-rouge, 48.
Le lézard quetz-paléo, 50.

Quatrième division. *Lézards qui ont cinq doigts aux pieds de devant, sans bandes transversales sous le corps.*

Le caméléon, 53.
La queue-bleue, 79.
L'azuré, 81.

Le grison, 82.
L'umbre, 83.
Le plissé, 84.
L'algire, 86.
Le stellion, 89.
Le scinque, 93.
Le mabouya, 98.
Le doré, 105.
Le tapaye, 111.
Le strié, 114.
Le marbré, 115.
Le roquet, 118.
Le rouge-gorge, 122.
Le goîtreux, 123.
Le téguixin, 126.
Le triangulaire, 127.
La double-raie, 129.
Le sputateur, 130.

Cinquième division. *Lézards dont les doigts sont garnis par-dessous de grandes écailles, qui se recouvrent comme les ardoises des toits.*

Le gecko, 135.
Le geckotte, 144.
La tête-plate, 150.

Sixième division. *Lézards qui n'ont que trois doigts aux pieds de devant et aux pieds de derrière.*

Le seps, 160.

Le chalcide, 172.

Septième division. *Lézards qui ont des membranes en forme d'ailes.*

Le dragon, 177.

Huitième division. *Lézards qui ont trois ou quatre doigts aux pieds de devant, et quatre ou cinq aux pieds de derrière.*

La salamandre terrestre, 187.
Addition à l'article de la salamandre terrestre, 206.
La salamandre à queue plate, 211.
La ponctuée, 235.
La quatre-raies, 236.
Le sarroubé, 237.
La trois-doigts, 241.

Des quadrupèdes ovipares qui n'ont point de queue, 244.

Premier genre. *Quadrupèdes ovipares sans queue, dont la tête et le corps sont alongés, et l'un ou l'autre anguleux.* — Grenouilles.

La grenouille commune, 251.
La rousse, 282.
La pluviale, 289.
La sonnante, 290.

La bordée, 291.
La réticulaire, 292.
La patte-d'oie, 293.
L'épaule-armée, 294.
La mugissante, 296.
La perlée, 300.
La jackie, 302.
La galonnée, 304.
La grenouille écailleuse, 305.

Deuxième genre. *Quadrupèdes ovipares qui n'ont point de queue, et qui ont sous chaque doigt une petite pelote visqueuse.* — RAINES.

La raine verte ou commune, 309.
La bossue, 320.
La brune, 321.
La couleur-de-lait, 322.
La flûteuse, 323.
L'orangée, 325.
La rouge, 327.

Troisième genre. *Quadrupèdes ovipares sans queue, qui ont le corps ramassé et arrondi.* — CRAPAUDS.

Le crapaud commun, 329.
Le verd, 352.
Le rayon-verd, 354.

Le brun, 356.
Le calamite, 358.
Le couleur-de-feu, 361.
Le pustuleux, 364.
Le goîtreux, 365.
Le bossu, 366.
Le pipa, 367.
Le cornu, 371.
L'agua, 373.
Le marbré, 374.
Le criard, 375.

Reptiles bipèdes, 377.

Première division. *Bipèdes qui manquent de pattes de derrière.*

Le cannelé, 382.

Seconde division. *Bipèdes qui manquent de pattes de devant.*

Le sheltopusik, 388.

Synopsis methodica quadrupedum oviparorum, 391.

---

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.

